



3 1761 07988545 5





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





61  
30

L'INDÉCIS

*DU MÊME AUTEUR*

---

LE SANG DES FLEURS, poésies.

CRÉPUSCULES, poésies.

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE, roman.

LE JARDIN DES ILES CLAIRES, poésies.

DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS,  
traduction de l'anglais de Thomas de Quincey.

---

ANDRÉ FONTAINAS

---

# L'Indécis

— ROMAN —

---

PREMIÈRE ÉDITION



PARIS  
SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

---

MCMIII

PQ

2611

072I5

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris la Suède et la Norvège.

*A EUGÈNE DEMOLDER*





Il faut que toutes choses soient accomplies. Il convient qu'il n'y ait rien de manque au monde; d'autant que l'univers seroit gauchi s'il y manquoit de ce qui est à estre effectué. Ainsi faut que les choses destinées soient accomplies.

MOYEN DE PARVENIR

(xcvii. *Sentence*).

Mais, à la fin, tout arrive, même les choses qu'on désire.

THÉODORE DE BANVILLE.



# I

Le genre d'existence que, depuis la mort de sa femme, M. Prosper Bédarric menait en sa paisible maison des Grottes, au village d'Ouroulet par Saint-Eminien, commençait singulièrement à lui peser.

Il se voyait bien seul, dans ce pays presque solitaire. Aux alentours, il n'y avait personne qu'il prît plaisir à fréquenter : quelques châtelains moroses stupéfiés par l'ennui de leurs cultures, des paysans épais : pas un souffle d'intelligence ou de vie. Il ne se mêlait à eux que selon les plus strictes exigences du savoir-vivre ou, parfois, de ses intérêts, quand l'amenait à y songer, en dépit de lui-même, une difficulté de bornage ou de mitoyenneté.

Il sortait peu. Son petit jardin lui suffisait. Il

y cultivait, dans l'espace des rares pelouses ménagées entre les arbres, un choix de fleurs qui lui étaient plus chères pour des voluptés dont le souvenir en son esprit s'attachait à leurs formes, à leurs couleurs, à leurs parfums ou à leurs noms, que pour leur valeur réelle ou pour leur réputation. Peu de plants de roses ; mais, suivant le retour des saisons, sous des buissons d'aubépine, de chèvrefeuille, de clématite ou de glycine, dans un apparent désordre propre à en faire valoir les nuances neuves et diverses, gentianes bigarrées, tendres jacinthes, glaïeuls de pourpre parés de blanc, des balsamines, des reines-marguerites, des anémones, la frémissante fritillaire ou la renoncule plus sauvage. Il aimait suivre de jour en jour la croissance de ce qu'il avait semé lui-même, et il en surveillait, avec un soin minutieux, le développement et l'entretien.

De la sorte, de longues heures s'étaient écoulées, et, si, parfois, Lucie, sa fille, alors âgée de vingt et un ans, le venait distraire de ses lentes méditations, il se complaisait à parcourir avec elle, par terre plus parfumé, à peine naissant, son âme claire et riieuse.

La vie avait été très douce à Prosper Bédarric. Ses années d'enfance, il ne s'en souvenait que

confusément, à la manière d'un voyageur depuis longtemps revenu d'un pays de calme et de fraîcheur transparente et un peu immobile. Sa jeunesse aussi, écoulée en de paisibles études et en des jeux sans aventures, ne lui laissait aucun regret, aucun souvenir pénible. Dans le même temps environ il s'était marié et il avait trouvé, par une occupation administrative peu absorbante, l'aisance facile pour soutenir le train modeste de son ménage. Deux enfants, d'une intelligence souple et vive et d'une santé sûre, ne lui avaient coûté aucun souci à les élever, si bien que, avec sa femme, il put songer, les enfants grandis, à se retirer à la campagne, y vivre loin du bruit et des besoins, l'un par l'autre à jamais heureux et se suffisant à eux-mêmes.

Mais l'homme rarement entrevoit sa destinée. M<sup>mo</sup> Béjarric connut à peine le domaine nouveau où se devait parfaire son bonheur; elle y tomba malade, tout juste arrivée, et, trois semaines plus tard, elle était morte.

De la prostration première le veuf s'était relevé; mais il ne parlait plus guère, il ne souriait plus. Son jardin l'avait attaché par la continuité de soins quotidiens et quasi mécaniques; la vivacité et les jeux de sa fille ne l'intéressaient

que par moments ; d'autres fois il semblait la fuir et s'en détourner. Un an s'écoula, son esprit parut se réveiller ; il commença de juger bien morne son existence ; il rêvait de s'y choisir un but ou, du moins, une raison de s'y tenir encore.

C'est ainsi que, par un crépuscule attiédi de la fin de septembre, M. Prosper Béjarric, sorti, contre sa coutume, à pareille heure, s'avancait lentement, au delà du village, sur la route.

Des érables déjà au feuillage rougissant la bordaient des deux côtés. La montagne s'engourdissait dans la vapeur bleue de ses pins atteints par le soir ; vers la rivière, dont la lueur frémissait, les prairies larges se faisaient profondes d'une ombre opaque, où émergeaient à peine les cimes rondes des pommiers délaissés par le vent.

Un silence doux emplissait la vallée ; on y pouvait marcher comme en l'automne de maints espoirs. Il semble, à des détours du rêve qui défaille, que la marche soit suspendue et que l'on glisse par l'espace sans effort. On se confond avec l'atmosphère ; on se trouve là comme s'y trouvent les herbes, l'eau et le soir, uni sans fièvre, inconsciemment. Demeure-t-on, a-t-on été un être distinct ? La nature seule s'apaise et vit, rien des choses qu'on pourrait être ne l'offusque plus : on se sent être parmi elle.



M. Béjarrie s'avavançait doucement, il s'effaçait dans la ténèbre plus dense. Le soir était trop tranquille pour qu'il y pût même penser ; il s'enfonçait dans le soir doucement.

Eloigné du village, il se sentait confusément moins amer et moins sombre. La paix naturelle à l'homme rentrait en lui à mesure qu'il entrait dans la paix vespérale de la vallée. Il ne se sentait plus vivre, il ne souffrait plus. Il allait, et son pas même parut s'alléger. Bientôt il s'intéressa aux choses : il reconnut le soir, et la courbe de la route et le petit pont sur la rivière. Il s'absorbait à contempler, mais, comme si tout se fût passé en lui, mariage étroit et singulier, il ne se discernait plus des objets de sa pensée.

Soudain, il tressaillit. Une main s'était posée à son bras. Il dut se retrouver.

— Père, es-tu sorti ce soir ?

Lucie à son côté souriait.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? J'allais aussi au-devant de mon frère ; marchons ensemble, si tu veux.

— Ecoute, mignonne.

Et lui aussi se prenait à sourire.

— Il fait si bon. Restons ici encore un peu.

Et, après une pause :

— D'ailleurs pourquoi nous avancer plus loin ? Chomel n'est-il point allé à la gare ? il ne

pourra nous prendre tous dans la voiture, Etienne aura des bagages.

— C'est vrai, mais j'aurais été si heureuse de le revoir, de l'embrasser enfin, ce frère ! songe, nous ne l'avons pas vu depuis un an, depuis la mort de ma pauvre mère ! Et il a si peu écrit.

— Que veux-tu ? Peut-être nous oubliait-il, lui aussi !

— Père !

— Mais oui, petite ! crois-tu que ce soit bien gai pour un jeune soldat qui, là-bas, s'amuse ou s'exténue dans l'excitation de ses campagnes, de songer à la triste maison de deuil, où pleurent le père morose et la pâle sœur ? Ah ! plutôt se distraire, se détourner d'eux, et trouver la vie, plutôt les oublier !

— Père, ne parle pas mal d'Etienne. Il nous aime, tu le sais. Il nous aime, et il ressent ce que nous sentons. Ses lettres, rares, c'est vrai, sont toujours si bonnes, si ferventes.

Mais Béjarric hochait la tête. — Avec un soupir il répondit :

— Peut-être as-tu raison. Nous verrons bien, puisqu'il nous est rendu, et qu'enfin le voici libéré ! Peut-être rapporte-t-il la joie en sa maison, et c'est du butin que la guerre lui a donné la seule part que j'envie.

Et Prosper Béjarric se disait, à part soi,

qu'en effet il avait tort de porter une accusation contre son fils ; jamais jusque-là il n'avait eu d'Étienne une telle idée ; pourquoi tout à coup, et sans réflexion ? Souvent on adopte des sentiments nés parmi des paroles involontairement jaillies d'une source obscure. Etienne avait toujours été un bon fils. Bien portant, l'ennui des classes ne l'avait jamais détourné d'être assidu et travailleur. Au régiment, dès le début, il s'était fait bien noter ; on l'envoya, sur sa demande, aux marches du désert des Touaregs ; il en revenait à présent même, sous-officier très apprécié de ses chefs pour sa bonne conduite et sa valeur. Béjarric s'était constamment déclaré satisfait, très touché de l'affection, des soins, de la déférence que son fils lui témoignait en toute occasion. Pourquoi donc ce doute soudain, inexplicable, maladif ? Béjarric lui-même ne s'y reconnaissait pas.

Une voiture, au pas de son cheval, montait la côte. Lucie prit par le bras son père pour aller au-devant, mais ce n'était pas encore Etienne ; même le paysan qui conduisait avait, dit-il, quitté la gare avant l'arrivée du train ; il devait y avoir du retard, car il était remonté bien doucement.

— Alors, Père, proposa Lucie, marchons encore, la soirée se fait fraîche, et nous embrasserons Etienne d'autant plus tôt.

Et Béjarric se laissa entraîner. Ils marchaient tous deux silencieux dans la nuit. Elle, légère, illuminée par de doux souvenirs puérils, par la mémoire d'une camaraderie fraternelle qui avait duré toutes leurs jeunes années et jusqu'au départ d'Etienne. Maintenant, serait-il encore ce frère-là ? se demandait la jeune fille ; il avait changé, bien sûr, mais leur mutuelle affection ne pourrait jamais décroître.

Le père, lui, songeait au bouleversement que ce retour apportait à des habitudes établies. La maison de silence, de résignation, d'ombre solitaire que dispersait à peine le passage frémissant de la robe de Lucie, allait retentir d'un pas viril, d'une voix sonore et de rires peut-être ; le jardin, dont l'assoupissement serait violé, pourrait-il lui offrir encore son abri claustral où ne rêver qu'à des choses abolies ? Mille reminiscences quotidiennes, le sursaut vague dont se peuple par images la paix accueillante des paupières baissées, qu'advierait-il de ces pratiques si chères, parmi la tumultueuse irruption d'une nouvelle vie ?

Et pourtant, il aurait plaisir à revoir ce grand gaillard mûri dont il a, jour par jour, suivi le développement : quel fruit charnu et sain est issu de la promesse du bourgeon ?

Ils n'eurent pas loin à s'avancer. Les grelots

d'un harnais tintèrent ; une lueur pauvre de lanterne troua la masse d'ombre ; Etienne sautant d'un marchepied, se trouva entre leurs bras.

Et maintenant, tous trois remontaient vers le village, tandis que la voiture prenait l'avance. Causerie rieuse, sans suite, précipitée, sautil-lante. En peu de mots il fut parlé de tout, de la vie écoulée, de leurs espoirs, et de leur deuil, de leurs sensations présentes, de leur mutuelle affection. Etienne étincelait d'une juvé-nile gaité ; Lucie, radieuse, les yeux, l'esprit tout en fleurs, l'écoutait parler ; le père se sen-tait heureux.

Les premiers jours passèrent, adorables de réciproque confiance et de tendre gravité ! Tous les charmes d'un facile passé revécurent, les jeunes gens s'éprenaient au mirage évoqué de leur existence enfantine ; il semblait que les heures d'imprévus babils et des jeux de naguère fussent revenues, dans un nuage d'azur pacifique, les isoler des actuels soucis ou de la griffe des instants moroses. Parmi la netteté diaphane du jardin clair d'un bel automne, le frère et la sœur souriaient à leurs souvenirs, dont la mo-bile poussière ravivait, plus pénétrante que le parfum d'un philtre, leur ancien et pur amour.

Leurs promenades, par le bruissement des

feuilles dans les allées, venaient aboutir souvent au bord d'une charmille dépouillée. Ils s'y asseyaient sur un même banc de la terrasse où leur double songerie se fût éternisée dans le silence, si les mots sur la route par les villageois jetés au hasard, chaque fois, au crépuscule, ne les eussent avertis du moment réel et de la vie, ou si leur père, avec les paroles inopinées d'un rappel au présent, ne fût surgi soudain à leurs côtés.

Lui-même s'était un peu transformé. Il tirait quelque plaisir de la campagne. La solitude lui paraissait moins morne, à cause du spectacle de ce couple sachant s'y confiner. Pourtant il ne se joignait pas à eux, malgré d'inviteuses caresses. Il restait taciturne et renfrogné, son apparence extérieure ne changeait guère. Seulement quand, après une matinée maussade, ou, sortant, à la fin des journées, de sa volontaire réclusion, il s'en venait, ayant marché, tête lourde vers les guérets, obstiné et pitoyable, aborder, au bout du jardin ou à la table des repas, les deux jeunes gens, en dépit qu'il en eût, et sans se l'avouer, un allègement à sa sourde douleur se levait en lui ; il accueillait la fraîcheur de maints rires et le tintement joyeux des paroles ; il jouissait de la vie autour de lui renouvelée.



Un soir, attardés sous la lampe familiale, Etienne et Lucie causaient à voix basse. Le père, assoupi dans son large fauteuil, semblait ne rien entendre. Etienne rappelait à sa sœur le temps d'une ambition puérile où, durant des années, il s'était jadis acharné. A sept ans l'idée s'était implantée en lui, à la suite d'une visite au Louvre, qu'il deviendrait un grand peintre. Il voulut être peintre. Dès lors tout ce qui lui tombait sous la main, morceaux de papiers épars, feuilles déchirées de livres, de cahiers, journaux, boiseries des meubles, panneaux blancs des portes et des murs, se trouva barbouillé d'informes crayonnages malpropres. Jamais, malgré le raisonnement, les objurgations paternelles, il ne voulut renoncer à ce qu'il avait cru sa vocation. Peu à peu les gronderies s'apaisèrent, l'ardeur de son tenace caprice s'était amoindri d'autant, et, les derniers temps, comme on ne lui en parlait plus, il s'en était de lui-même peu à peu dépris.

— Pourtant, petite sœur, disait-il, il m'en est resté quelque chose. Je griffonne parfois encore. Si je ne songe plus à devenir un artiste, je me distrais à dessiner, chaque fois que j'ai le temps, et ce m'est toujours le même plaisir. Tiens ! durant les nuits longues du bivouac, là-bas, en Algérie, quand la chaleur m'empê-

chait de dormir, j'ai pris des croquis nombreux ; je m'en vais te les chercher, tu vas voir.

Il disparut un instant, puis rentra portant un album à la main. Feuille à feuille, Lucie le regardait, elle riait naïvement à maint trait de caricature, à quelque gaucherie d'exécution. Le père secoua sa torpeur, rapprocha soudain son fauteuil, prit presque part à la joie de ses enfants.

Etienne narrait en quelles circonstances chacun des dessins lui avait été inspiré :

— Celui-là, c'est le colonel qui, une nuit, fut tellement oppressé par la température qu'il errait, à demi dévêtu, de groupe en groupe et nous réveillant, jusqu'au matin. — Voici la mémorable dispute de mon fourrier avec un prisonnier arabe, dont s'amusèrent les officiers au point d'oublier d'intervenir. — Voici mes camarades ; — mes chefs ; quelques-uns de nos exploits les plus ridicules, et me voici, moi, en grand équipement de peintre-soldat, épaulant d'une main mon fusil, et tenant une palette dans l'autre. Rêves illusoires, je ne suis plus militaire, je ne désire plus l'être. Hélas ! je ne puis pas, non plus, me donner pour un artiste.

— Et que comptes-tu faire, Etienne ? interrogea Béjarric. Il est grand temps de penser à ton avenir,

Etienne leva les yeux, vit son père qui le regardait fixement ; sa jeune sœur toute interdite lui prit la main. Ils n'avaient pas songé à l'avenir. Il répondit anxieusement :

— L'avenir, Père ! — Je comptais vivre un peu ici avec vous, dans le calme. Que vais-je faire, et où aller ? je n'en sais rien. Conseillez-moi.

— Quoi ! te voici majeur, te voici maître de toi et de ta vie : n'as-tu aucun désir, aucun projet ?

— Aucun.

— A ton âge, Etienne, ton père prenait part à des concours.

L'antienne familière aux parents vieux prenait naissance !

— J'étudiais pour devenir un homme utile à moi-même, à ma famille, à la société. Je n'avais pas vingt-trois ans, je fus admis dans une grande administration publique, et le peu que je gagnais suffisait à mes besoins. C'est ainsi que je pus offrir à ta mère, en joignant à sa modeste dot le montant d'appointements régulièrement accrus, l'aisance et le bonheur. C'est ainsi, mes enfants, que j'ai pu vous élever en dehors de toute privation et que vous voici parvenus, sans souffrir, à l'âge des résolutions réfléchies. Etienne, songes-y ; il est temps pour

toi de travailler, de gagner ta vie, alors que j'ai bien, moi, mérité le repos.

— Père, faites de moi ce qu'il vous conviendra. Ce que vous ferez sera bien fait.

Lucie avait les yeux pleins de larmes. Son compagnon de bonheur, à peine de retour, lui serait ravi. Elle se revoyait plongée en la ténèbre un instant interrompue, en l'angoisse durable de l'année douloureuse.

— Mais, Père, Etienne ne peut-il vraiment attendre encore? Permets qu'il nous reste un peu.

— A son âge je gagnais ma vie, ou presque. Aujourd'hui les carrières sont encombrées; il est plus dur et plus long qu'autrefois de s'ouvrir un chemin, de percer, de parvenir. On ne saurait s'y prendre trop tôt. Je suis bien sûr qu'un grand nombre des camarades d'Etienne, revenus en même temps que lui, sont déjà pourvus d'un emploi. Il faut qu'il y réfléchisse. Je puis disparaître d'un jour à l'autre. Il faut qu'il s'assure au plus tôt un gagne-pain.

— Et que voulez-vous, Père, que je fasse? Je ne me vois aucune aptitude spéciale; je n'ai pas de relations. Où m'adresser, que puis-je faire?

Etienne se sentait navré. Il ne s'attendait guère à être sitôt réveillé de son rêve de tran-

quillité familiale ; tout pénétré de la joie de se sentir maître de soi, et libre, et de l'accueil affectueux et enthousiaste d'une sœur qu'il aimait, lui aussi, profondément, il avait joui sans autre pensée de cette amitié confiante, des plaisirs captivants du foyer, et il s'y était donné tout entier. Maintenant son père brutalement le ramenait à la vie quotidienne : c'est vrai, et, tout de suite, il eût dû songer que la vie est grave, malaisée, qu'elle ne présente que des fatigues et des labeurs, qu'il s'y faut soumettre ou périr.

Le père, depuis un moment, parlait. Il rappelait qu'un de ses plus anciens amis occupait une belle situation dans un ministère ; que par lui, Etienne pourrait être protégé et poussé.

— Il te prendra dans ses bureaux, et si tu travailles sérieusement, si tu t'appliques, et si tu te distingues, tu deviendras facilement quelqu'un, avec sa protection ; tu seras tiré d'affaire et tu réussiras. Cela te sourit-il ?

— Père, cela ou autre chose, comme vous voudrez.

— Eh bien donc, j'en ai déjà touché un mot à mon vieil ami. Il t'attend...

— Ah ! interrompaient, en même temps, les jeunes gens.

— Oui. Plus tôt tu partiras, mieux cela vau-

dra. — Je comprends, Lucie, ton chagrin à te séparer si tôt d'un frère longtemps absent. Crois bien que moi aussi je me sens le cœur gros. Mais enfin il le faut. C'est dans son intérêt. Soyez tous deux raisonnables.

Et l'on convint que Béjarric écrirait à son ami le lendemain pour lui annoncer la visite, à Paris, trois jours plus tard, d'Etienne.



Que les choses fussent comme elles devaient être, Etienne, tout juste sorti, à Paris, du train, courut au Ministère demander M. Emile Delarogue-Froubert, Directeur-Général. Mais il n'avait pas de lettre d'audience, et simplement un huissier l'éconduisit.

Après avoir fait part à son père, en toute hâte, de cette démarche inutile, il se mit en quête d'un logis. Il parcourut tour à tour la plupart des quartiers qu'il croyait avoir des motifs de considérer comme les moins chers, jusqu'à ce que, pris de dégoût pour une telle chasse, lassante et toujours stérile, il se décida à arrêter un appartement de deux chambres meublées, froides et exigües, tout au haut d'une vieille maison du quai d'Anjou,

C'était, plutôt qu'une raison économique, l'attraction sentimentale de ses souvenirs qui lui dictait sa résolution. Toute son enfance s'était passée dans l'île Saint-Louis. Il se souvenait de l'appartement de ses parents, où il naquit, où il joua, d'où il contemplait, de longues heures, le passage des chalands que traînent les remorqueurs à l'aigre cri des sirènes, ou la course plus résolue des bateaux omnibus qui fendent le flot. D'ici, il avait sous les yeux le bras secondaire de la Seine, où des péniches stationnaient auprès des bains remisés, la saison close, et qui, solitaire entre les parapets étroits et hauts de ses quais de pierre, se désolait à l'égal d'un cours d'eau tranquille dans une ville ancienne de la province. Au lieu de la longue perspective du fleuve large en amont avec ses berges mouvementées et regorgeantes et la succession splendide des premiers ponts parisiens que le soleil faisait clairs, il n'apercevait qu'une eau presque dormante enserrée comme dans un mur qui ferme l'île, et, au delà, l'amas touffu de maisons lézardées, malsaines, qu'écrase de son gros orgueil de parvenu maussade la laide église Saint-Gervais. Mais le quai des Célestins le charmait, montrant rêveur dans sa sérénité, bien qu'on en ait masqué la merveille sous l'horreur de bâtisses neuves et

neutres, la lanterne svelte, finement sculptée, de ce qui fut l'hôtel de Lavalette.

Quinze jours s'écoulèrent d'une attente résignée. Son père ne lui avait pas répondu. De courts billets de Lucie ravivaient la douleur de leur séparation. Il ne se trouvait rien à faire, tomba dans une oisiveté qui lui pesait et dont lui manquait l'énergie de se dépêtrer. Il connut en plein, pour la première fois, l'ennui.

Le matin un engourdissement le tenait longtemps éveillé à demi dans la chaleur du lit. Levé, il passait un peu de temps à la fenêtre, à ne rien regarder. Soudain il se secouait. — Allons ! disait-il, comme résolu à quelque certaine entreprise, mais tout restait confus dans son cerveau, nul projet n'y prenait forme ; nulle énergie. Il sortait, flânait d'un pas distrait le long de son quai, s'arrêtait pour contempler devant lui l'eau vide entre les barreaux que font là les hauts fûts des peupliers, levait les yeux jusqu'à la petite forêt que figure l'entrelacs, au coin du Pont-Marie, des ramures mêlées de quatre gros platanes, revenait sur ses pas, et finalement se décidait à entrer dans une boutique de crèmerie où il prenait son déjeuner. Un instant il s'y distrayait à écouter les conversations des ouvriers et des modistes attablés : réflexions d'in-

térêt professionnel, anecdotes sentimentales, le tout un peu monotone, mais exprimé presque toujours avec une aisance fraîche, et du sourire. Parfois Etienne se mêlait timide aux causeries ; pourtant il aimait mieux se taire que de provoquer les habituelles considérations sur la pluie et le beau temps.

Le repas terminé, il remontait, le plus souvent, dans sa chambre. Une lettre de sa sœur l'occupait quelques minutes, ou bien il lui écrivait. Ensuite, un livre entre les mains, il restait assis des heures pleines, sans lire et sans penser ; à moins que, un soleil doux l'y invitant, il ne s'en allât rêver au Jardin des Plantes. Vers le soir, il revenait ; il dînait chez un humble marchand de vins, et c'était de ses journées lassantes le meilleur moment.

A côté de lui d'habitude venait s'asseoir un jeune homme à peu près de son âge, avec qui il pouvait causer librement : un pauvre employé de banque, comme Etienne isolé à Paris, sans grandes relations, et désireux autant que lui d'une étroite camaraderie.

Leurs propos, superficiels la première heure, eussent semblé pareils un peu aux mouvements préparatoires qui précèdent un engagement dans une lutte. Ils se cherchaient, se dérobaient tour à tour, tendant soudain une ouverture à

l'attaque pour reculer encore. Tout à coup une phrase par l'un d'eux, — lequel ? jamais ils ne s'en souvinrent — se trouva dite, pénétrante et précise. Y eut-il, dès lors, hésitation ? une seconde à balancer ? Ce fut de l'une à l'autre âme l'étreinte définitive : elles s'étaient prises mutuellement et données.

Ils passèrent ensemble leurs soirées et les dimanches.

Jules Gurneau, d'éducation et d'instruction, était certes fort supérieur à l'emploi dont il vivait. Sans fortune, à la veille d'être reçu licencié ès-lettres, ses parents inopinément disparus, il avait dû accepter ce qui s'était présenté. Du matin au soir, il griffonnait des additions dans une agence du Comptoir d'Escompte, satisfait, la nuit, de respirer et de penser quelques heures. Maintenant rompu, après six mois, à son labeur de bureau, il s'était ressaisi, se remettait le plus possible à l'étude ; il ne désespérait pas de se créer une situation meilleure et de vaincre la fortune adverse. Au reste, il n'avait guère d'ambition : il demandait une vie tranquille, modeste, à l'abri de l'extrême besoin, sans tenir à la richesse, au faste, à l'apparence : heureux et calme dans la tiédeur amie d'un coin où il lui serait loisible de réfléchir.

Etienne ne tarda pas à l'aimer ; il admirait

en lui la solidité des résolutions, une fermeté réfléchie dans l'espérance, aussi sa patience au labeur, son intelligence et son savoir. Si dans toute amitié d'hommes, l'un est plus passif et l'autre actif, l'énergie mâle ne se trouvait guère chez Etienne. Gurneau lui apprit à affermir sa volonté, à la diriger dans un sens dûment arrêté par lui-même, à la conduire où il l'entendait.

Etienne envisagea d'un œil nouveau toute sa vie. Les confidences s'émurent au bord de ses lèvres ; il parlait à Gurneau comme à un frère aîné. Il revécut toutes ses jeunes années, il se comprit égoïste et insouciant ; le désir en lui se forma d'être différent, de se grandir. Gurneau d'une main accueillante le promena aux allées de ses pensées ; dirigé par lui, il entrevit des clairières et des pelouses insoupçonnées ; d'étranges parfums subtils montèrent de corbeilles dont il devinait à peine en soi la florale présence, éblouissante à ses regards. Ivresse nouvelle, jeunesse d'exaltation pieuse, forces vives de l'homme ! quelque chose d'inattendu le ravissait bien au-dessus de la stérilité de ses jours ! Misère actuelle, faim, découragements, déceptions et irrésolutions, qu'importe la pauvreté morale, la pauvreté matérielle quand sonne le clair appel de la vigueur, quand les

yeux se sont épanouis, quand on se rend compte enfin que là, au loin, devant soi, brillent les feux du phare au bord de la rade, à l'entrée des régions merveilleuses, l'Avenir !

Gurneau portait la force singulière de ne pas croire au temps présent ; toutes les peines et les maux glissaient sur la surface indifférente de son âme : il emmagasinait, disait-il, du passé par tas en guise de fumier d'où s'élèveraient les tiges claires des corolles futures. Il s'attachait peu volontiers à des souvenirs, de peur d'être un esclave de la mort ; il était plein de joie à la pensée des sensations nouvelles qui devaient le pénétrer, s'assimiler à lui, mais, une fois ressenties, il ne voulait plus les distinguer de ce qui formait depuis toujours le fonds confus, la ténèbre massive de son être. Son souci n'allait qu'à se mieux trouver, en se frottant, chaque jour, à une part d'inconnu : les éléments des êtres et des choses se mêlent, au contact, comme des fluides, et se combinent plus ou moins. Il suivait pas à pas le jeu obscur de cet incessant phénomène pour se dénoncer à soi-même ses propres transformations, pour s'assurer de participer à un perpétuel devenir, jamais figé ni immobile.

Et Etienne Béjarrie réfléchit. Jusqu'à ce jour il n'avait entrevu des mystères de la pensée



humaine que la maigre substance dogmatique enseignée par des professeurs routiniers. Depuis le lycée, de quoi s'était-il préoccupé ? De rien ; il ne s'était conservé qu'un petit nombre de camarades, insoucieux, futiles, avec qui il avait aisément dépensé beaucoup d'argent à ne rien faire, à ne pas même s'amuser. La fièvre au régiment l'avait saisi ; il ne rêvait plus que gloire militaire, blessures admirables, extermination des races inférieures, réception triomphale au retour en France, décorations, honneurs de toute sorte. Peu à peu il s'était désenchanté, satisfait de faire en conscience ce qu'on disait son devoir. A Oursoulet, son père ruminait, taciturne, une pâtée vieillie de regrets et de souvenirs ; Lucie était une bonne petite fille aimante, sans plus : aucun secours. Jamais il ne s'était trouvé en présence d'un homme qui délibérément, nourri d'une sève fertile, pensât et ne pensât que par lui-même ; il fut surpris et subjugué. L'influence des doctrines de Jules Guerneau sur la formation décisive de son esprit se manifesta aussitôt. Il sentit se dégrader un voile d'ombre en lui, s'épanouir les pores de son âme. De l'air le pénétrait, et le parfum des belles choses extérieures ; ses yeux et ses narines s'ouvrirent : le monde palpitait, vibrait ; mille significations se dégageaient de l'enve-

loppe multiple des formes. Il lui sembla les humer, les absorber, les fondre en soi. Il se devinait tout autre, grandi, ruisselant d'une onde joyeuse de jeunesse. Il frémissait; il désirait; il aimait; il se réjouissait d'être né.

Jules et Etienne connurent des soirées délicieuses, passées côte à côte en de lumineuses causeries.

Trois semaines après son arrivée à Paris, Etienne se trouva, un matin, convoqué au Ministère par un mot de M. Delaroque-Froubert.

Il se présenta à l'heure dite, et, après une longue attente sur les banquettes de l'antichambre, il fut introduit dans un vaste cabinet vert et noir, sentant le renfermé, les vieilles papiersseries et le tabac, auprès du Directeur-Général.

— Asseyez-vous, jeune homme; votre père m'a prévenu de votre visite. Je suis heureux de vous voir.

M. Delaroque-Froubert, debout, les deux mains tendues, accueillait, avec un sourire aux verres de son pince-nez et parmi les poils blonds de sa belle barbe soyeuse, le fils de son vieux camarade. Etienne s'inclina, puis s'assit, ne sachant trop comment entrer en matière.

— Eh bien, mon jeune ami ! Qu'attendez-vous de moi ? vous venez tenter la fortune dans la capitale ? Que puis-je pour vous ? Parlez.

— Mon Dieu, Monsieur ; que vous dirai-je ? Mon père a pensé qu'il fallait que je me fisse une situation. Je viens de terminer mon service militaire. Il a supposé qu'avec votre aide...

— Il a très bien fait de se souvenir de moi. Ce n'est pas quand on a vécu de longues années côte à côte (nous nous sommes liés à ma sortie du collège, votre père et moi), quand on s'est depuis longtemps appréciés, aimés mutuellement, n'est-ce pas ? cher Monsieur, qu'on abandonne à quelque autre le soin de se montrer utile en une occasion comme celle-ci.

— Mon père, Monsieur, sera très sensible au souvenir que vous lui gardez, je lui dirai...

— Et y a-t-il longtemps que vous l'avez quitté ? Toujours plongé dans les délices du jardinage, oui ? n'allons-nous pas le revoir un peu ?

— Oh ! il ne songe guères à rentrer à Paris ; il n'en parle jamais, du moins.

— Enfin ! à défaut du père, occupons-nous du fils. Voyons. Quels titres possédez-vous ? Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour ?

Etienne lui raconta, en peu de mots, sa jeune existence, insistant sur les témoignages de satisfaction que lui avait valus, en Afrique, sa

conduite, sur le désir qu'il avait de contenter son père et de travailler de son mieux, sans néanmoins se connaître d'aptitude ni de goût spéciaux.

Le Directeur-Général le laissa aller sans l'interrompre, caressant d'un geste machinal sa belle barbe étalée. Quand Etienne eut achevé, il fronça les sourcils, secoua la tête, et dit :

— Mon Dieu, je tâcherai de vous caser. Mais ce ne sera pas facile. Vous êtes plein de bonne volonté, je le vois bien, mais ce n'est pas assez. Il faudrait un diplôme, quelque chose... Voyons : bachelier, vous n'avez rien de plus ? Ah ! que c'est ennuyeux : ici, les cadres sont remplis, et puis nous ne pourrions vous soustraire à l'obligation de prendre part à un concours. Connaissez-vous un peu de droit administratif ?

— Non ? c'est bien fâcheux. Voyons : entreriez-vous, faute de mieux, et en attendant, dans une maison de banque, dans une administration particulière ?

— Sans doute, Monsieur ! Tout ce qu'on m'appellerait à faire, je puis promettre de le faire de mon mieux. N'importe quoi !

— Ah ! c'est que ce n'est guère facile. Enfin, pour vous, pour le fils d'un si vieil ami, je tenterai l'impossible. Laissez-moi votre adresse. Je vous aviserai dès que j'aurai quelque chose. Du

reste, revenez me voir, j'aurai plaisir à causer avec vous. Allons, à bientôt, mon cher ami; mille choses à votre père quand vous lui écrirez. Et travaillez, n'est-ce pas? le droit administratif. Tout à fait indispensable. Au revoir, cher ami, à bientôt. Je compte sur vous.

Tout cela dit, reedit vingt fois d'un ton joyeux et cordial. Etienne, congédié, se sentit allégé et plein d'espoir. Il se procura en passant, un code et un commentaire de droit administratif. Au moment du dîner, Jules Gurneau, le trouvant plongé dans cette occupation nouvelle, l'interrogea en souriant.

— Ah! mon bon, lui dit-il, ne peux-tu pas attendre? Qui sait si ce monsieur va se souvenir de toi? En tous cas, ne perds pas ton temps en besognes aussi stériles. Le jour où tu en auras besoin, il suffira que tu t'y mettes. — Viens dîner.

Mais Béjarric ne cessait pas de parler de son nouvel ami, qui l'avait si chaleureusement reçu; il répétait en détail la visite, la conversation du matin. Gurneau ne se laissait pas convaincre.

— Tout cela, cher ami, de la poudre aux yeux. Sois sceptique. Quand ton M. Delaroque-Froubert t'aura cédé sa bonne place au Ministère, j'y croirai. Jusque là...

— Mais enfin, il aime mon père. Lui-même,

il me l'a dit. Pourquoi ne veux-tu pas qu'il s'intéresse à moi ? Tu comprends, il préfère avoir, pour le seconder, des jeunes gens dont le dévouement soit certain, plutôt que des indifférents venus on ne sait d'où.

— Oui, oui, ricanait Gurneau : et c'est bien pour cela que, afin de se débarrasser de toi, de tes importunités, il t'a parlé tout de suite de te placer dans une maison de banque. Méfie-toi : évite, si tu le peux, la galère où je rame.

— Mais comprends donc. Une maison de banque, à défaut du Ministère, en attendant une vacance, le hasard, peut-être un concours, et il veut que je m'y prépare.

— Oui. Attends. Et tu ne verras rien venir. Ce brave Monsieur s'est gaussé de ta naïve confiance, tu peux en être sûr.

— Mais, mon cher, tu oublies son amitié pour mon père ; il ne voudra pas le désobliger, se dérober à ce que mon père attend de lui, ni. . .

Gurneau l'arrêtait d'un geste, et, en secouant la tête, d'un air de doute, souriait :

— Eh, mon cher Etienne, que tu connais peu les hommes ! Que demande-t-il, ton père ? de quoi sera-t-il satisfait ? Une *position* pour toi ! Allons donc. Ton père t'a dit et répété combien elle semble difficile à obtenir. Sans doute, il serait ravi !... mais il n'ose pas y compter.

— Pourtant, Jules, pourquoi mon père m'aurait-il fait quitter...

— Attends ; laisse-moi achever. Ne sois pas si impatient. Ton père n'ose pas compter que tu obtiendras une situation quelconque, par l'intermédiaire de son Delaroque, tout de suite. Il se contentera de belles promesses, d'encouragements, de protestations, et n'est-ce point ce dont il t'a surchargé ? T'a-t-il fait entendre qu'il ne voulait pas de toi ? Que non pas ! on verra, on essaiera ; peut-être, un jour, y aura-t-il quelque chose à faire. Attends. Et, en attendant, travaille dans ton coin, travaille, tiens : quoi ? le droit administratif ! Jolie trouvaille, et que je l'adore, ton M. Delaroque-Froubert, pour cette trouvaille-là. Le droit administratif, pourquoi faire ? dans un but d'utilité générale, pour te nourrir l'esprit, te développer l'intelligence ? Sornettes ! — Pour te placer dans une maison de banque, dans une administration particulière ? En quoi t'y serait-il nécessaire ? Non : mais bien simplement pour te donner à entendre, pour que tu répètes à ton père, que le généreux M. Delaroque-Froubert s'occupe de toi, qu'il songe à toi, qu'il te placera, dès l'occasion favorable, dans ses propres bureaux, où, en effet, il te pourrait être utile d'étudier le droit administratif ; et ainsi ton père sera enchanté, et



toi tu attendras patiemment, *sans aller le raser*, aussi longtemps qu'il lui plaira !

— Mais, objecta Etienne, dans ton éloquente improvisation, mon cher, tu oublies une seule chose.

— Et laquelle ?

— C'est que, pour ruiner ta puissante argumentation, M. Delaroque-Froubert m'a engagé à venir le trouver à son bureau aussi souvent que je voudrais.

— Eh bien ! continua Gurneau sans se décontenancer, eh bien, cela prouve qu'il est encore plus fort que tu ne disais. Tu as déjà fait part à ton père de sa si cordiale disposition. Mais crois-tu qu'il ignore que tu n'en profiteras pas ? Tu n'iras pas sans doute, et, si tu y allais, il trouverait mille prétextes et, dans le nombre, plusieurs valables pour t'éconduire poliment sans t'offenser. Après deux tentatives infructueuses, tu abandonneras la partie.

L'oisive discussion se poursuivit toute la soirée. Béjarrie était persuadé que son ami mettait trop d'animosité à dénigrer un homme aimable et complaisant que, après tout, il ne connaissait même pas. Gurneau ne sentait pas, comme lui, la simplicité de l'accueil qu'il avait reçu, la franchise d'accent, la bonté affectueuse de M. Delaroque-Froubert. Il ne pouvait

pas le juger. Aussi son parti pour le convaincre fut-il tôt pris : le surlendemain il retournerait au Ministère et, pour plus de sûreté, il prévendrait, par un mot, de sa visite.

Il ne fut pas introduit. M. le Directeur-Général présidait une commission importante, et priait Etienne Béjarric de revenir une autre fois. L'excuse était légitime à coup sûr ; les obligations d'une charge considérable passent forcément avant le désir d'obliger un ami : une déception si peu profonde demeura impuissante. Même Etienne se félicita d'avoir conservé la vivacité de sa confiance envers son protecteur quand, trois jours plus tard, lui fut remis un billet l'invitant à passer au Ministère aussitôt que possible.

Etienne s'y présenta le lendemain. Il y trouva un accueil aussi cordial que l'autre fois. M. Delaroque-Froubert fut charmant. Il avait eu l'idée, puisque pour le moment rien n'était vacant dans ses bureaux, de l'envoyer, muni d'une chaude lettre de recommandation, chez un de ses principaux obligés qui ne pourrait manquer d'en tenir grand compte, M. Amour, le banquier.

— Vous serez chez lui traité, j'en suis sûr, comme un fils. Et plus tard, quand je pourrai, selon mon vif désir, vous offrir une situation à mes côtés, peut-être hésiterez-vous à me revenir,

et, je le souhaite autant que je le crains, peut-être n'aurez-vous point tort !

Du Ministère Etienne s'en fut tout droit, rue de Trévis, au siège de la banque Amour. Une maison cossue et triste du temps de Louis-Philippe ; un perron étroit sous une marquise sans style, une porte vitrée. Devant deux pupitres, juchés sur d'étroits tabourets, deux employés courbent le front à l'abri des franges vertes entourant les globes dépolis de leurs becs de gaz allumés même le jour. Aucun ne se détourne ni ne bouge. Etienne, intimidé un peu, craint qu'on ne l'ait pas entendu entrer, tousse légèrement, attend en vain. Il prend alors son parti, s'approche d'un des employés, et, d'un ton tremblant :

— M. Amour ? murmure-t-il.

— Il n'y est pas.

Un visage gris, chauve, neutre, hébété s'est incliné vers lui ; des yeux, sans accent, fatigués, le regardent...

— Mais est-ce à lui personnellement, ou, sinon, je pourrais...

— J'ai une lettre à lui remettre, une lettre d'introduction.

— Ah ! dans ce cas, asseyez-vous, il ne tardera pas à rentrer.

Le visage se replongea dans les écritures, le silence se rétablit à peine égratigné par la mar-

che assidue des plumes de fer. Etienne se sentait mal à l'aise dans ce monde morose, il regardait longuement le mouvement régulier d'un coude enveloppé de la lustrine légendaire ou le cercle lumineux du plafond par-dessus un bec de gaz, enfin il fermait les yeux, ne sachant, en un tel endroit, penser à rien.

Soudain la porte fut brusquement poussée. Un homme droit et sec, tout vêtu de noir, rasé, de mine impérieuse et revêche sous son chapeau haut de forme lustré avec soin, un cure-dent aux lèvres, entra. Sans un mot, sans un regard il se dirigeait vers la pièce voisine. L'employé à qui Etienne s'était adressé, se leva, et tout bas, bien bas, humblement, signala au nouveau venu la présence d'un étranger.

— Donnez-moi la lettre, fit-il, et qu'il entre.

Etienne remit à l'employé la lettre et le suivit. Il se trouva, un peu ému, sur le seuil. Le maître, debout près d'une croisée, toujours droit et sec, le chapeau sur la tête, ouvrit l'enveloppe, déplia le papier, parut lire avec grand soin. Puis, d'une voix brève, par saccades, brusquement :

— M. Delaroque-Froubert sait que ma maison ne forme pas d'élèves. Vous le lui répéterez.

Et ce fut tout. Ni une parole d'accueil ni un encouragement ; pas même congédié ! Etienne

comprit qu'il n'y avait plus rien à tenter ; il se retira vivement sans saluer. Dehors, il respira. Il sentait à la fois un soulagement et une âpre colère.

— Il n'aurait pas reçu ainsi un laquais, répétait-il. — Etre grossier : comment peut-on subir une telle impertinence ? Ses employés sont des esclaves. Je ne sais pourquoi je ne lui ai pas sauté à la gorge. Quel individu ignoble ! Oui, riche à millions, il a livré sa fille contre un vieux titre de noblesse, c'est ce qui le rend si hautain. Ah ! celui-là, s'il y a un jour de châ-timent à attendre, ruiné, torturé, massacré, je ne crois pas que ses serviteurs ou ses commis aient l'héroïsme de le défendre ! S'il manque un bourreau, je serai là, et avec joie ! — Pourtant n'eussé-je point été plus navré encore d'entrer dans cette banque, de me faire plat et peureux, sous son autorité ? Oh ! le goujat !

M. Delaroque-Froubert n'était pas à son bureau. Etienne lui raconta par lettre sa démarche, avec le plus de modération qu'il y put mettre. Le soir il fut tout heureux de se confier à Jules Gurneau, à qui il n'avait rien fait savoir, pourtant, de ses derniers rapports avec le Directeur-Général.

Mais Gurneau ne fut pas surpris. Il apaisa la

grande rage de son ami, et lui parla bien doucement :

— Vois-tu, nous autres jeunes hommes pauvres, qui avons besoin d'un petit emploi pour subsister, il n'est pas d'affronts auxquels il ne faille nous attendre. Armons-nous d'indifférence. Aussi bien ne nous est-il guère loisible de faire autrement. Surtout ne dépensons pas sottement notre indignation ; économisons, crois-moi ; tout cela se retrouvera plus tard ; nous aurons, ou nos pareils, notre jour ; alors les vieux comptes seront réglés, notre patience récompensée. Sois tranquille. Ne rêve pas, c'est oiseux, à tirer vengeance de cet idiot. Attends, et nous y pourvoirons, l'heure venue. Jusque là, songe seulement que les contraintes de la vie sociale ne sauraient t'opprimer tout entier. Songe que tu peux aimer, que tu peux penser, travailler, te grandir ; songe, quoi que tu fasses, que tu poursuis un but plus noble que la satisfaction des mesquines vanités du monde ; songe à t'égaliser à ce que tu pourras devenir. Donne-toi à l'étude, sans arrière-pensée. Viens, mon frère ! et tant que l'un de nous aura du pain, l'autre ne sera jamais dans le dénûment absolu.

— Mon frère, sans doute ! Mais l'un de nous doit-il vivre à la charge de l'autre ? Et d'ailleurs

nous n'en sommes point là, heureusement ! mon père m'envoie une mince pension qui me permet de chercher à loisir un emploi. Je le trouverai, sois tranquille, et avant qu'il soit longtemps.

Cependant, nulle réponse ne venait du Ministère, et Etienne Béjarric, las d'y avoir demandé à plusieurs reprises M. Delaroque-Froubert, renonça enfin à faire appel à son bon vouloir si cordial.

### III

La saison, à Oursoulet, se mit bientôt de connivence avec Lucie Béjarric. Elle avait résolu de déterminer son père à s'en aller, à Paris, rejoindre, tous deux, Etienne.

Le mois de septembre avait été fort beau. Il est plus apaisé que le plein été. La transparence de l'atmosphère y respire plus légère ; les arbres se revêtent de l'éclat diversifié des frondaisons fanées qui leur sont des robes fastueuses, et déjà les premières brumes nuancent à l'horizon d'une plus molle fraîcheur l'étendue des paysages.

La deuxième semaine d'octobre, un vent aigre s'éleva. Le froid fut brusque et obstiné ; il plut. Les ravines boueuses des chemins, les tourbillons par rafales sèches ou moites des



feuilles se plaquant aux visages, le sifflet persistant des tourmentes, un lugubre enserrement de brouillards massifs s'offrirent aux desseins de Lucie comme des auxiliaires puissants.

Dès le départ de son frère, elle avait découvert inopinément ses desseins, mais s'était heurtée à un refus net, sans réplique. Son désir ne s'en trouva pas déçu. Si impatiente qu'elle fût, elle ne manquait ni de prudence ni de savoir-faire, et elle s'était résignée à attendre une occasion plus propice.

De temps à autre, elle risquait de brèves allusions à ses projets, ou elle en regrettait l'insuccès, mais sans insister. Béjarric levait, un instant, la tête, et ne répondait pas.

Peu à peu, Lucie se prit à se plaindre doucement du temps affreux, à gémir de se trouver presque emprisonnés, son père et elle, au coin du feu fumeux dans leur vieille maison, et Béjarric déjà s'étonnait que sa fille ne renouvelât pas la tentative échouée.

Elle le sentait encore sur la défensive, elle voulait lui laisser le loisir de s'amollir de lui-même et de céder sans lutte : c'était le plus sûr.

L'ennui l'avait repris ; il se figurait oiseau captif dans une cage close. Les fleurs avaient disparu du jardin, les arbres se dépouillaient,

sans profiter, ainsi que l'autre automne, les découpures frêles de leurs ramures sur un ciel serein et net : noirs et tristes, ils apparaissaient mornes comme une souffrance. Et quelle mince récréation, de n'apercevoir le jardin ravagé qu'à travers la buée des vitres ou d'y patauger en glissant !

Là-bas, le mauvais temps ne fait pas obstacle à la vie ; toutes choses et toutes saisons y offrent leur intérêt, on y varie ses occupations : ma foi ! peut-être vaudrait-il mieux, si l'hiver s'annonce morose à ce point, consentir à y séjourner quelques semaines, — au plus un mois.

— Vraiment, Lucie, lui dit-il, un matin qu'il pleuvait lamentablement — vraiment (et il toussait à avaler la fumée par la tempête rabattue à grands coups dans la salle à manger où ils déjeunaient), — tu penses toujours que nous pourrions passer à Paris une partie de l'hiver ?

Lucie tressaillit, contint un geste de joie et, avec simplicité, s'efforça de répondre :

— Il m'avait semblé, Père, que c'eût été pour Etienne une grande satisfaction de nous avoir auprès de lui. Mais, puisque tu juges qu'il vaut mieux que nous restions ici, restons.

Tous deux mangèrent quelque temps en silence, s'observant à la dérobée,

— Et tu crois, reprit Bédarric, que, sérieusement, notre présence à Paris serait agréable à Etienne ?

Visiblement il cherchait un motif plausible de revenir sur son refus. Lucie l'avait compris. Avec habileté elle fit valoir la joie que son frère sentirait, si bien que, lorsque enfin Bédarric déclara qu'il consentait à quitter Oursoulet pour quelques semaines, — pour quelques semaines seulement — il était à peu près convaincu de céder par dévouement, par sacrifice pour son fils.

Une lettre avertit Etienne. Il se chargea de retenir un petit appartement et d'y installer, le plus tôt possible, tous les objets indispensables. Dans la maison où lui-même était descendu, au troisième étage, trois chambres à coucher, salon, salle à manger, cuisine, proprement meublés, le nécessaire était vacant ; il le retint. Quatre jours plus tard, les trois membres de la famille se trouvaient de nouveau réunis sous un même toit.

Ce furent entre le frère et la sœur des promenades de toutes les heures. L'île fut d'abord lentement parcourue. Ils allaient silencieusement, sous l'ombre des vieux murs assoupis, depuis l'hôtel Lambert de Thorigny jusqu'à

l'angle tranquille près de la rue Boutarel d'où ils contemplaient, à la tombée du soir, Notre-Dame engourdie sur les cent bras de son chevet, s'endormir heureuse dans les rougeurs du couchant. Souvent ils s'en revenaient par ce quai délicieux de Béthune, que des merveilles de ferronnerie ancienne font encore digne de conserver le nom sous lequel on le connut, un temps, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : le quai des Balcons. Ils prenaient plaisir à passer sous l'arche large de la rue de Bretonvilliers, vestige déchu d'une splendide demeure élevée sur les plans des Du Cerceau. Ils s'arrêtaient dans le recoin de silence où s'élève le monument Barye, entre le boulevard Henri IV et la passerelle de l'Estacade. Ils regardaient, accoudés sur la pierre du parapet, l'eau venir et se séparer entre les deux bras, rapide et continue. Peu à peu naissaient alors les paroles d'une causerie, surtout par les beaux soirs où Gurneau, libéré de sa tâche quotidienne, rejoignait, là, ses deux amis.

Dès la rencontre première, Lucie l'avait jugé singulièrement sympathique. Son peu de prévenance et d'amabilité mondaine ne la choquèrent point ; elle ne fut frappée que par la netteté franche de cette intelligence, qui, d'une action sûre, avait tant mûri les pensées de son frère. Elle éprouvait, vis-à-vis de lui, un sentiment de gra-

titude, de respect et de confiance. Il était de leurs réunions l'âme enthousiaste et réfléchié ; Lucie et Etienne, avec la même inconsciente avidité, absorbaient les reflets de son ardeur, dont ils s'affublaient splendidement comme de manteaux de parure.

Gurneau, cependant, mettait un peu de réserve à l'assiduité de ses visites. — Le père taciturne et grognon le gênait ; il se sentait, devant lui, en présence d'une hostilité sournoise, et il évitait de lui parler. Aussi fallait-il qu'on l'y conviât expressément pour qu'il gravit l'escalier de la maison ; les soirées, alors, coulaient longuement, presque silencieuses, si Etienne, ne s'apercevant de rien, ne les eût animées, par moments, de ses fusées de gaieté brève.

En présence de la jeune fille, la gaucherie de Gurneau provenait d'autres causes. — Sinon sa mère, morte depuis longtemps, il n'avait pas connu de femmes ; — il les redoutait un peu comme des êtres maladifs et lointains, difficiles à comprendre et à gagner, dangereux dès qu'ils dominant. L'amitié simple que Lucie lui témoignait dès l'abord l'embarrassait ; il ne savait de quelle façon y répondre, craignant qu'un rien, si sa franchise déplaisait, la pût effaroucher, et désireux, néanmoins, de se montrer devant elle, sans réticence, tel qu'il s'était formé.

Souvent, après ne s'être rien dit pour éviter la banalité des propos indifférents, tout à coup, au hasard, Gurneau se lançait dans le feu d'une dissertation d'ordre historique ou philosophique d'où rien, sinon l'épuisement du sujet, ne pouvait désormais le détacher, l'heure ni le lieu. Etienne quelquefois argumentait contre lui, mais les objections n'avaient pour effet que d'alimenter l'ardeur de ses discours. L'auditoire lui était d'avance acquis, Etienne subjugué et Lucie ravie.

Une sorte de sentiment profond et timide unissait les trois jeunes gens. Ce qu'ils éprouvaient ils ne l'analysaient pas ; et ils vivaient côte à côte comme deux frères et une sœur.

M. Béjarric n'avait renoué qu'avec un très petit nombre de ses anciens amis. Il aimait peu sortir de son isolement. Pourtant, une fois, il amena dîner avec les siens M. Delaroque-Froubert. Le repas fut très gai et dura longtemps. Etienne et Lucie laissèrent fuir les heures et, bien qu'ils eussent fixé un rendez-vous pour le soir à Jules Gurneau, ils ne s'en souvinrent que trop tard, quand leur convive fut parti.

Huit jours après, le jeudi, M. Delaroque-Froubert revint. Gurneau lui fut présenté. Ils

se déplurent instinctivement, et tous deux parlèrent peu. Morne fut la soirée.

Des habitudes régulières s'établirent : le dimanche était à Gurneau, à M. Delaroque-Froubert le jeudi. Mais parfois le père Béjarric manqua le premier de ces jours, Etienne parfois le second.

Cependant le Directeur-Général s'intéressait fort à lui. Dès sa troisième visite, il lui laissait entrevoir la possibilité de l'introduire au nombre des fonctionnaires attachés à son cabinet, et, de fait, la nomination fut acquise moins d'un mois plus tard. Etienne assista plus assidûment aux dîners du jeudi.

C'était, au reste, un bien aimable homme que M. Delaroque-Froubert. Il semblait qu'il sût tout, ou, du moins, il parlait de tout avec abondance et facilité. Jamais il n'usait que de termes choisis, fleurant la bonne compagnie, courtois et doux à entendre. Il souriait toujours, et, comme il avait le teint frais et fleuri, une barbe légère et blonde, de petits yeux fins, sa seule présence animait chacun d'une joie paisible. Les hommes d'abord agréable lisent dans tous les regards la bienvenue ; leur esprit est en éveil et, s'il s'égaie, il répand autour d'eux un bien-être affectueux.

La vie, si l'on s'y attache comme à une chose



d'importance, ouvre d'amers sillons de bourbe et de tristesse. Il ne faut pas non plus qu'on s'enthousiasme follement à des recherches ou à des espoirs excessifs. L'extase et le souci aveuglent et tuent. La vie offre des alternatives de deuils et de bonheurs, de découragements et de succès ; le sage les accueille d'une âme égale, sans un attendrissement éperdu, sans une affliction démesurée.

M. Béjarric n'en était pas à apprécier le caractère de son ami. Il s'épanouissait à son contact heureux, et il en oubliait ses chagrins. De la jeunesse lui revenait. Même il sortit plus souvent se promener et parfois, le soir, il ne dédaignait pas d'aller fumer son cigare aux Folies-Bergère, ou, la saison venue, dans un café-concert des Champs-Élysées, sous les frondaisons étranges, mystérieusement illuminées.

Une fois, M. Béjarric et M. Delaroque-Froubert quittèrent ensemble les jeunes gens, le dîner à peine fini. Un fiacre les déposa rue Richer. Ils se proposaient d'applaudir le merveilleux mime Séverin qui y paraissait l'incarnation suprême d'un Pierrot-dandy. Mais, dès l'entrée, de si captivants sourires de femmes les y saluèrent amicalement, qu'au bout de peu d'instants les deux amis se trouvèrent attablés



---

dans un coin à l'écart du hall, enivrés de propos allègres et grisés de parfums.

Cette même nuit, Etienne et Lucie qui s'étaient fort attardés à entendre deviser Gurneau, constatèrent avec surprise, en rentrant, que leur père ne les attendait pas.

## IV

Après un trajet d'une heure et demie par le chemin de fer, le père, le fils, la fille se mirent allègrement à suivre un ombreux chemin au long des saules d'un ruisselet clair. Le printemps tout juste éclos égayait de frissons luisants la fraîcheur vive des feuillages et mêlait de tendres rires aux éclats vibrants de l'eau qui bruissait. Déjà de pâles fleurs apparaissaient au bord des prairies ; Lucie en avait cueilli une assez grande quantité pour enrichir d'un bouquet frémissant l'étroite pochette de son corsage.

Bientôt ils se trouvèrent devant une barrière fermée, au fond d'une sablière délaissée. M. Béjarrie, qui se souvenait d'anciens secrets, découvrit la clé suspendue avec soin dans une réserve

cachée ; il ouvrit ; on entra, la clé fut replacée. Des sentiers sinuaient entre la multitude des arbres sylvestres dont la saison neuve dégourdissait la vigueur, gravissaient avec de déconcertants lacets toute la hauteur arrondie d'un ravin assez profond où, parmi les herbes diverses, surprenait, à quelque détour, la poussée audacieuse et étrange de mainte plante exotique, mise à l'abri du vent froid.

Jusqu'au perron vitré s'étale une pelouse touffue. Les Béjarrie s'y extasièrent du point de vue prodigieux. La Seine, au fond du creux aux pentes boisées mollement, trois fois se replie et se tend. La rive opposée monte lente vers l'horizon. Des cultures diverses l'occupent, et de petits bosquets, posés comme des taches d'ombre douce dans le soleil des plaines ; plus loin, les tourelles d'un château. Vers la gauche, tout au fond, derrière l'amas des péniches amarrées, une grande grue noire se profile, le bras levé sur le ciel gris ; à droite, où se perd le fleuve, pareille à de la brume poudreuse et mauve, s'arrondit la muraille un peu moussue de grandes roches indécises. Un murmure continu, un barrage sans doute que cachent les feuillages, absorbe les frissons du silence. L'air se ravive et étincelle ; un souffle moelleux à peine mouvant s'en dégage parmi l'espace.

La cloche sur le toit de la maison signale par quatre tintements de sa note limpide l'approche des visiteurs. Un domestique cérémonieux et empressé se tient à la porte du perron, et les prie d'attendre. Mais tout aussitôt, souriants et pimpants sous le charme de leurs blanches chevelures bouffantes, tous deux, l'oncle et la tante Delanouze apparaissent, et, avec un sourire bienveillant, encore jeune dans leurs faces ridées, accueillent, attendris, la venue de parents que depuis si longtemps ils n'avaient pas vus.

Voici vingt-cinq ans déjà qu'ils n'habitent plus Paris. Ils n'y passent pas six journées en douze mois. Les courses urgentes, rien de plus. Quelques journaux qu'ils lisent à peine, un magazine dont ils compulsent chaque quinzaine les feuillets illustrés, une régulière et peu abondante correspondance, trois ou quatre familles qui viennent passer avec eux, chacune sa journée, durant l'été, rien de plus ne les retient au monde qu'ils ont sans retour abandonné. Ils jardinent, par distraction, légèrement; ils se promènent à peine; ne se livrent à nulle occupation. Toujours souriants et très doux, tels, personne jamais chez eux n'a surpris trace de tristesse, de regret ou d'ennui. Ils sont heureux l'un par l'autre entièrement; se sentir vivre côte à côte sera,

jusqu'à l'heure de la mort, leur joie paisible et totale.

— Ah ! que les enfants se transforment. C'est un vrai monsieur, c'est une jeune fille, Prosper, que vous nous amenez là. Nous les aurions à peine reconnus, n'est-ce pas, Anselme ? dit, avec gaiété, la tante.

— Ils ont bien maintenant... Voyons : quel âge avez-vous, mes enfants ?

— Bast, répondit Etienne, je sors du service militaire, mon oncle ; j'ai vingt-quatre ans.

— Vingt-quatre ans déjà ! est-il possible ?

— Oui, et moi, ajouta Lucie, j'en ai vingt et un.

— Te rappelles-tu, Valentine, c'est bien une des dernières fois que nous consentimes à aller dans le monde, — les yeux du vieillard s'attristaient de retrouver ce souvenir — te rappelles-tu le mariage de leur pauvre mère ? Chère petite Julienne, qui eût supposé, alors, qu'elle pût nous être sitôt ravie ? Elle était si gaie, si bonne, si exubérante de confiance et de santé !

— Ah ! Dieu, quand on atteint notre âge, en a-t-on vu, de ces tristes départs, de ces séparations !... Mes chers enfants, nous avons bien souffert avec vous, allez ! et nous avons compris votre découragement, pauvre Prosper !

— Vous avez toujours été si bons pour elle,

pour moi ! vous m'avez accueilli, à cause d'elle, comme un fils ; — pour les enfants !...

— Ils sont les nôtres, n'est-ce pas, Anselme ? vous êtes, tous les trois, ce qui nous reste, au bout de la vie, de nos affections. Nous n'en avons plus d'autres.

— Des regrets, des regrets, en vain ! Hélas, la vie est telle. Mais, reprenait l'oncle Delanouze, nous ne nous sommes pas réunis pour pleurer. On n'oublie pas les morts quand on n'en parle pas. Seulement la vie a ses droits. Nous sommes si heureux de vous revoir.

— D'ailleurs le déjeuner va être servi. — Ma petite Lucie, viens avec moi dans ma chambre. Nous allons nous préparer.

Les hommes restèrent seuls.

— Et toi, interrogeait l'oncle, mon grand gaillard, es-tu content à ton Ministère ? Cela marche-t-il selon tes désirs ?

— Je ne suis pas mécontent, mon oncle.

— Il y est placé sous les ordres et sous la protection d'un de mes amis, ajoutait le père. Et même c'est de lui que je voulais vous parler, de notre ami Delaroque-Froubert, quand je vous avertissais que j'aurais une bonne nouvelle à vous apprendre sans doute aujourd'hui.

— Oui : vous avez été bien mystérieux. Nous nous sommes en vain demandé, la tante et moi...

— C'est que rien n'était définitif encore, voyez-vous. Je ne pouvais rien dire. Delaroque-Froubert demande en mariage Lucie.

— Ah! et où en sont les choses? — Vous auriez dû nous l'amener. Tout est-il décidé?

— Lucie a d'abord voulu réfléchir. Elle ne m'a fait part de son consentement que ce matin, au moment du départ. Elle sera très heureuse.

Etienne s'était levé, et, à travers la fenêtre du salon, regardait le paysage. Ses doigts fébrilement heurtaient la vitre.

A ce moment le domestique annonçait le déjeuner. L'oncle se leva de son fauteuil, et, derrière lui, Prosper et Etienne Béjarric passèrent dans la salle à manger.

C'était une pièce vaste et étrange. Vers le jardin une baie énorme encadrait un espace d'herbes et de buissons que l'haleine des plateaux agitait mollement. Une haute cheminée de stuc blanchâtre avec d'héraldiques sculptures dominait de grands chenêts en fer forgé. Les panneaux et le plafond étaient tout revêtus d'une étrange mosaïque de bois tour à tour en losanges de couleur naturelle, ou crûment peints de rouge et de vert. Entre les deux portes du fond, qui donnaient accès l'une vers l'office et la cuisine et l'autre vers le salon, était suspendue, dans un



châssis énorme, une collection de diverses photographies.

Il y en avait de toutes les époques, depuis les débuts de cet art jusqu'aux minutieuses précisions des instantanés les plus récents. M. Delanouze se souvenait, avec orgueil, d'avoir dans sa jeunesse été, comme il le proclamait non sans attendrissement, le disciple et l'ami de ce bon monsieur Daguerre.

— Ah ! il savait peindre, celui-là. C'était un vrai peintre. Et avec cela, modeste ! On ne peint plus comme lui aujourd'hui. Si vous aviez vu ! Et puis cette invention merveilleuse ! Quel chercheur ! Déjà on lui devait le diorama où l'illusion est plus complète que dans le panorama. Mais je ne l'ai connu que bien plus tard. Il avait tiré tout le parti désirable des recherches où son ancien associé, qu'il regrettait encore, M. Niepce l'avait longtemps aidé. Vous êtes trop jeune vous-même, mon bon Béjarric, pour vous souvenir de tout cela. C'était le bon temps !

Et comme sans protestation chacun avec déférence acquiesçait en silence :

— Le bon temps ! reprenait le vieillard, le bon temps, oui ! Et c'est chez lui, à Bry-sur-Marne que j'ai, pour la première fois, rencontré votre tante. Ah ! Valentine, cette première rencontre elle est aussi fraîche dans ma mémoire que :

elle datait d'hier. Je me sens tout rajeuni, quand j'y pense, en dépit de mes soixante et dix-huit ans ! Chère Valentine de ma vie !

— Ah ! Anselme !

Et les deux vieillards s'embrassaient comme des fiancés de vingt ans.

On se mit à table. L'oncle et la tante, enfouis parmi la joie de leurs jeunes souvenirs, n'auraient vu, entendu rien, si même leurs hôtes émerveillés ne se fussent arrêtés à la vue unique d'une félicité si rare. Ils mangeaient sans plus rien dire. Une sérénité blonde adoucissait les pensées suspendues ; on eût redouté de la froisser avec le bruit trivial de paroles inhabiles.

L'oncle le premier s'arracha au charme pensif :

— Le bon temps, reprenait-il encore, le bon temps ! Ah ! — Mais n'allez pas me prendre, mes enfants, pour un contempteur, comme on disait alors, du temps présent, pour un aveugle *laudator temporis acti*. Non. Je suis le premier à reconnaître tout ce qu'aujourd'hui apporte de bien et de beau. Mais, alors, quelle ivresse, quelle pleine sève, quels grands labeurs ! Peut-être je les comprenais mieux, parce que j'étais moi-même actif et jeune. C'est égal, j'en garde l'extase, comme d'une époque inégalable de bonheur !

— Anselme ! soupirait, un riant reproche aux lèvres, sa femme.

Une fois aiguillé sur ses souvenirs, l'excellent homme s'arrêtait malaisément. Au reste, il avait conservé une fraîcheur d'élocution merveilleuse, une étrange vivacité du langage, de l'enthousiasme et de la conviction. Le mieux était d'écouter sans interrompre ; ses familiers ne l'ignoraient pas et se conformaient à cette prescription avec d'autant plus de bonne volonté qu'il n'était jamais ni ennuyeux ni trop long. C'était un vieillard charmant, comme un écho aimable et poudré faisant revivre un instant des âges abolis. Il n'imposait sa société à personne, nul ne le voyait ni souvent ni longtemps ; il était admiré et aimé.

— Oui, le présent a du bon. Mais, voilà, nous en jouissons moins complètement, vu notre âge. Encore nous estimons-nous heureux de n'être perclus des jambes ni du cerveau, la tante Valentine et moi. Nous ne demandons pas l'impossible, mais nous aimerions bien finir, comme cela, sans infirmités dégoûtantes et dégradantes ; ma foi, le plus tard serait le mieux. Nous ne sommes pas pressés. Tous les deux ensemble, que la mort nous tienne unis comme cette bonne vie, que nous ne regrettons pas : nous en avons bien profité. Nous attendons, sans impatience, reconnaissants et toujours emplis d'amour, ce qui ne peut manquer de venir, un jour, et bientôt! . .

Jusque-là nous continuons à nous intéresser encore à bien des petites choses et je pourrais, si je voulais, vous décrire par le menu comment la vieille héliographie oubliée de M. Daguerre a évolué, de jour en jour, depuis trois quarts de siècle bientôt, jusqu'à devenir cet art si précis, si minutieux et si net d'à présent. Dernièrement encore, j'ai fait venir des appareils nouveaux, et, avec votre consentement, mesdames et messieurs, et la permission des autorités, je pourrai vous montrer ici, tout à l'heure, comme dans les salles de spectacle parisiennes, le cinématographe ! — Ah ! vous ne vous y attendiez pas, à celle-là, pas vrai ?

A la légitime fierté du vieillard, on s'exclama. Mais quoi d'étonnant ? ne savait-on pas à quel point il se tenait au courant depuis toujours de tous les perfectionnements qui touchaient à la chère invention de son grand homme ? La tante Valentine ajoutait ses soins à la curiosité de son mari ; c'était un couple parfait et uni étroitement de cœur, de pensée et de goûts.

— Mais tu t'es égaré, Anselme, sur ton sujet favori. Songeons un peu à la joie d'aujourd'hui. Sais-tu la grande nouvelle que Lucie m'a apprise avant le déjeuner, dans ma chambre ? Elle se marie !

— Ma tante ! dit, rougissante, la jeune fille.

— Je sais déjà, cachottière, reprit l'oncle. Ton père m'a tout dit. Et voyons, explique-moi un peu ce que j'ignore. Qui est M. Delaroque-Froubert ?

— Un ami de papa,.. plus jeune que lui par exemple !

— Brevet de caducité qui m'est décerné en passant, s'écria Béjarric.

— Non, Père, tu n'es pas vieux encore ; mais enfin M. Delaroque-Froubert a bien une dizaine d'années de moins que toi.

— Oh ! oh ! quel abîme ! — En réalité j'ai quarante-neuf ans ; lui quarante et un, m'a-t-il dit, et, à moins de ne pas admettre sa véracité, cela ne fait pas plus de huit ans.

— Oh ! glissait Lucie, je sais bien son âge ; mais je n'étais pas certaine du tien.

— Tu l'aimes depuis longtemps ? interrogea M<sup>me</sup> Delanouze. Il faut être bien sûre de toi-même et de lui.

— Et nous ne pouvons te souhaiter mieux, ajouta l'oncle, qu'un bonheur complet, comparable au nôtre.

Cependant il ne semblait pas à M<sup>me</sup> Delanouze que sa petite nièce se montrât aussi joyeuse que la circonstance le comportait. Armée de la pénétration que lui assuraient des années de bonheur sans trouble et aussi une bonté native

et fine, elle devinait, au fond des prunelles et de l'esprit de Lucie, d'hésitantes pensées et quelque chose d'indéfini qu'on eût pu prendre pour des regrets. Elle eût voulu surprendre le sens de cette amertume foncière et secrète. Mais Lucie, peut-être inconsciemment, s'était arrêtée à la ferme résolution de ne rien en laisser transparaître ; qui sait si elle-même se rendait compte de ce qu'elle éprouvait, et l'interroger aurait pu avoir pour résultat de rendre évident et visible un conflit incertain dont peut-être s'aboliraient d'eux-mêmes, étouffés par le dédain, les frémissements ultimes. Il était prudent de ne point provoquer la révélation du mystère ; M<sup>me</sup> Delanouze choisit donc de se taire, d'observer et d'attendre.

Au reste, elle pouvait s'illusionner. Son mari, si intelligent qu'il fût et si perspicace, à coup sûr n'avait rien aperçu : l'idée d'une félicité prochaine pour sa petite préférée le rajeunissait et emplissait son âme et ses paroles d'exaltations spontanées. C'était là encore un heureux événement qu'il ne fallait point combattre avec des doutes et des interrogations inopportunes.

Béjarric rayonnait. Il adorait sa fille ; se serait-il trompé sur l'avenir qui lui était destiné ? Mais il l'avait laissée libre de choisir par elle-même

et de ne pas se décider à la légère. Et Lucie, tout de même, souriait; Lucie bavardait; Lucie ne pouvait pas feindre la joie: elle était, pour sûr, satisfaite. Des craintes indistinctes et irréflechies prendraient-elles, M<sup>me</sup> Delanouze se le demandait, une telle puissance sur elle qu'elle en perdrait toute foi dans ce que voyaient ses yeux? Non, elle n'assumerait pas un odieux rôle de rabat-joie: elle se laisserait entraîner toute au flux de bonheur où les autres sans arrière-pensée se livraient.

Seul Etienne demeurait rêveur et taciturne. Il répondait tout juste lorsqu'on l'interrogeait. Peut-être était-ce sa manière d'être coutumière; Béjarric ne paraissait pas surpris de l'attitude de son fils, et il n'était pas impossible, depuis tant d'années que ses vieux parents n'avaient reçu sa visite, que, devenu un homme, il se fût transformé de la sorte. Volontiers, entre vingt et trente ans les hommes se montrent d'une gravité affligeante. Ils croient en le sérieux de la vie et que leur propre existence importe. Ils s'estiment destinés à révolutionner l'univers, et ils marchent alentis et sérieux de tout le poids d'une responsabilité si considérable. Puis, tant de déceptions futiles, tant d'irréalizations de leurs plus intimes espoirs, fussent-ils éphémères, assaillent les jeunes gens, chaque jour, qu'ils



passent, selon les moments, d'une gaieté intempestive à la plus sinistre tristesse. L'heure, sans doute, était pour Etienne désespérée ; il fallait l'attendre à la minute suivante, où quelque enthousiasme sans motif le rendrait, à son tour, exubérant. Surtout il était improbable que le chagrin dissimulé, qu'il existât ou non, de sa sœur fût pour rien à son attitude présente.

La journée s'écoula sans que l'excellente tante parvint à s'assurer de ce qui, secrètement, l'affligeait, ni à bannir son tourment. Quand les Béjarric, vers le soir, s'en retournèrent à Paris, elle ne se trouva pas plus avancée que pendant le déjeuner, et sa perplexité redoublait.

Elle avait promené Lucie par toutes les allées du jardin. Sa sollicitude inquiète s'était informée de tout ce que la jeune fille voyait, entendait, pensait ou sentait. Lucie la rassura sur tous les points ; M<sup>me</sup> Delanouze la comprit de moins en moins. Elle aimait la solitude, les soins tranquilles et réguliers, elle appréciait le calme des bonheurs simples. Rien ne lui manquerait. Elle ne connaissait personne, ne regrettait nulle chose au monde. Son père, son frère satisfaisaient ses besoins d'affection. Un mari les compléterait. Rien d'obscur, rien de fuyant dans ses confidences. Que cachaient donc tous ses propos pour que la tante, qui ne doutait ni de la fran-

chise ni de la confiance de sa nièce, sentit encore confusément qu'elle ne savait pas tout ?

Il y avait bien quelque chose cependant qu'elle était parvenue à élucider. Le mariage ne s'était pas décidé en raison d'un irrésistible penchant de la jeune fille pour son fiancé. Même il semblait que le père Béjarric, tout en se défendant de déterminer les sentiments de sa fille, avait attiré son attention sur les prévenances dont l'entourait M. Delaroque-Froubert, sur son assiduité auprès d'elle, en même temps que sur ses réelles et sérieuses qualités. Lucie en avait été, plutôt par raison que par entraînement, réellement touchée et, comme elle n'avait trouvé aucune objection à accueillir l'union offerte, elle s'était décidée, simplement, sans plus.

M<sup>me</sup> Delanouze ne comprenait pas — à son âge, avec sa longue expérience de la vie ! — qu'on se mariât autrement que par amour. Elle prétendait même que toutes les unions qu'elle avait vu se contracter par d'autres motifs avaient mal tourné. Elle citait les Preul du Mans, divorcés au bout de trois ans ; les Gasse, de la maison Feuger, Gasse et Cie, du faubourg Saint-Denis, si raisonnables en affaires, si sensés en toutes choses et qui vivaient si simple-

ment : le fils aîné avait épousé, par nécessité commerciale, une nièce des associés de son père, jolie, spirituelle, aimable ; lui-même était un homme superbe et gai ; on avait applaudi à la parfaite convenance de ce jeune couple !.. après dix années d'entente apparente, durant lesquelles trois enfants étaient nés, la jeune femme, un beau matin, s'en était allée avec le premier venu, et jamais depuis on n'avait reçu de ses nouvelles, — et cela s'était passé peu de temps après la Guerre ! Il y avait aussi les Dufort, les Gaulon d'Albast, les Garraud d'Abbeville, les Bufferle, les Duin, étranges et scandaleux ménages : le mari courait le guilledou ou la femme avait pris un amant, ou l'on s'y injuriait pour des questions d'intérêt, on s'y gourmait pour des riens !

Sans doute sa petite nièce était une jeune fille sérieuse, réfléchie, raisonnable et sage. Mais qui peut répondre de l'avenir ? Il faut toujours redouter la rencontre où le sentiment survenu bouleverse les plus sûres prévisions : nulle force humaine n'y saurait résister. M<sup>me</sup> Delanouze déjà s'inquiétait, au souvenir de tous les désastres auxquels elle avait assisté, et elle eût tout fait au monde pour que sa chère enfant ne connût pas un sort malheureux.

Qui la pressait ? Ne pouvait-elle attendre ?

Lucie n'éprouvait certes pas, comme bien des jeunes filles tourmentées, un impérieux besoin de se livrer à la première occasion. La misère ne la poussait pas. Elle se trouvait bien auprès de son père. Qu'est-ce donc qui avait pu la contraindre — ou plutôt la persuader ?

M<sup>me</sup> Delanouze, préoccupée, craignait tout, et ne parvenait à rien s'expliquer.

## V

Vers le milieu du mois de mai, M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, belle-mère du Directeur-Général, réunit, autour de sa table, la famille future de son beau-fils, avec qui elle vivait, aux personnes qui lui étaient chères pour des motifs de parenté ou d'affection.

Lucie, avec son père, arriva la première. Elle se sentait à l'aise, dans cette maison, d'y être toujours agréablement accueillie ; il lui semblait déjà presque se trouver chez elle, tant elle s'y voyait sincèrement aimée.

M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert était une personne d'un charme remarquable. Grande, d'attitude toujours fière et très souple, gracieuse et élégante, son dédain, à un âge bientôt ingrat, de toute salissure, de tout laisser-aller rayonnait

d'elle en un parfum subtil d'indulgence intelligente. Une vie active, assidue, facile occupait sans les enfiévrer ses instants. Elle donnait des soins à la bonne administration des œuvres auxquelles elle s'intéressait ; elle ne négligeait aucune de ses relations, multipliait les visites, déférente envers les personnes âgées, et bonne conseillère des plus jeunes, dont elle recherchait volontiers la société, — et qui l'adoraient.

Toute jeune, elle avait été épousée, sans dot, pour sa beauté. Son mari marquait déjà au nombre des plus éminents membres du Conseil d'Etat, dans les dernières années de l'Empire. Elle se trouva d'emblée introduite dans la plus haute compagnie, et elle y brilla. On la recherchait ; elle fut de toutes les fêtes, et choyée dans tous les salons. La Guerre, bien avant qu'elle eût vingt ans, l'avait laissée veuve. Elle se donna tout entière à l'éducation des deux enfants qu'avait eus son mari d'un premier lit, et qu'elle considérait comme ses fils. Emile était l'aîné. A bon droit elle s'en montrait orgueilleuse. Il avait parcouru la plus rapide carrière administrative : quarante et un ans, Directeur-Général d'un des ministères les plus importants, commandant de réserve attaché à l'État-Major général de l'Armée, officier de la Légion d'honneur, homme considérable dans

l'État. Si, au gré de sa belle-mère, il avait paru, trop longtemps, faire fi du mariage, du moins son choix s'avérait judicieux. Lucie était jolie et gaie, et à son insu, de par la grâce naturelle des mouvements et des attitudes, très précieusement élégante. Un rien la parait, et bien qu'elle n'attachât à sa toilette que la plus élémentaire importance, partout où elle paraissait on la remarquait. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert était restée fort sensible à ce genre de mérite, qui lui avait, sans calcul, à elle-même si bien réussi. Béjarric, — que lui eût-on reproché, sauf la vulgarité de son nom et cette étrange misanthropie par quoi il avait si tôt abandonné, pour vivre au désert, les plus belles relations et une situation entre toutes enviable ? — Béjarric avait économisé de quoi doter sa fille honorablement. C'était un brave homme malgré ses bizarreries, et M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert l'estimait.

Peu à peu le salon se remplissait de monde ; bientôt on passa, couple par couple, dans la salle à manger. Autour de la table éclatante de la blancheur des linges, de l'argenterie, et parsemée de fleurs en guirlandes et en corbeilles, s'installa une succession radieuse de plastrons luisants et d'épaules nues parmi l'étingèlement



des pierreries ou la caresse des mousselines. Des domestiques guindés et discrets faisaient le service, emplissant cérémonieusement les verres d'un vin qu'ils nommaient, présentant les plats avec gravité.

Chacun s'assurait, par de banales questions ou par des confidences apprêtées, de l'identité de ses voisines. Le sourire préludait aux causeries ; on se mettait à l'aise. Puis graduellement, les propos, divers à chaque coin de la table, en s'animant se rejoignirent, se confondirent. Du rire perlait. De la gaieté gagnait.

Etienne se devinait plein de confusion. Il n'avait su que dire, et on ne lui parlait pas. D'abord il s'était presque aventuré, mais sa timidité l'embarrassait. Il pressentait aussi que tout ce qui l'intéressait, les dames autour de lui l'eussent ignoré ou y fussent demeurées indifférentes. Difficilement, en toutes circonstances, il parvenait à commencer des conversations sans but ; il eût fallu qu'il s'aperçût qu'on l'en sollicitât, tandis que, après quelques minutes d'attente décente, ses voisines s'étaient plutôt détournées de lui, déçues imperceptiblement, et dédaigneuses. C'est pourquoi Etienne se mit, lentement, peu satisfait de lui-même, à songer à part soi et à observer ce qui se passait.

Lucie décidément adorait le monde. On la trouvait charmante ; elle plaisait et en était heureuse. Etienne n'aurait pas cru sa sœur si futile. Delaroque-Froubert épiait ses gestes, s'enivrait du son de ses paroles. Il parlait moins que de coutume, tant l'emplissait son extase. Le couple était parfait.

Etienne étudia ses voisines. C'était des femmes délicieuses, il ne se pardonnait pas de n'avoir pas forcé leur attention et leur sympathie. A sa gauche, M<sup>me</sup> Vernoust, petite et mince, au profil délibérément découpé, souriait longuement des lèvres et du regard, sous une chevelure brune avec grâce menée de son front qu'elle ombrageait jusqu'à une nuque d'ivoire mat. Elle portait quelque chose en toute sa personne de l'élégance rêveuse que Carpeaux a su donner à ses plus fières figures. Les yeux avec bonté souriaient en demeurant rêveurs. Parfois elle maîtrisait à ses lèvres, du bord de son éventail posé, une montée invincible du rire. A droite, riieuse, ardente, sans cesse émue, avec le frisson de son regard profond et le léger chatoiment de ses cheveux de cendre et de miel, M<sup>me</sup> Duin causait allègrement. Toute sa personne de vigueur lumineuse, adoucie d'être à la fois un peu ample et replète, la courbe précieuse et tendre du geste de ses bras

et la noble impatience de sa main posée, Etienne s'en extasiait, silencieux, comme au mobile passage de voluptés suprêmes qui se fussent offertes.

Parfois, d'une voix d'ambre sonore, se retournant vers M<sup>me</sup> Vernoust, ses paroles en passant jetaient en l'âme d'Etienne toute la flamme en fête de leur chant radieux. Pourtant il ne comprenait rien à ses discours rieurs, rien aux réponses, d'un or plus sombre à peine assoupli aux inflexions moëlleuses de syllabes étranges, que M<sup>me</sup> Vernoust lui faisait. Les deux amies avaient imaginé, à leur seul usage, une langue conventionnelle leur permettant, en toute circonstance, de se communiquer, sans qu'on s'en doutât, leurs impressions. Le principe en était facile à découvrir, mais, comme elles s'en servaient de façon courante qui n'hésitait pas, il était à peu près impossible aux plus avertis d'en suivre assidûment l'ordonnance rapide et secrète.

Selon la forme et la place des sons, ils étaient deux ou plusieurs fois répétés dans le discours, et certaines consonnes se déplaçaient ou se déformaient suivant des règles fixes. Cet artificiel jargon, prononcé par des lèvres aussi jolies et avec la conviction aimable de voix émouvantes, ne choquait personne ; il

était tout vivace et parfumé ; on le buvait avec joie.

D'autres femmes captivèrent l'admiration d'Etienne. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert avait en horreur les visages moroses ou peu plaisants. Rarement d'aussi nobles réunions de visages féminins que chez elle. On le savait. On attachait du prix à y être admise, et elle en était très fière.

Les hommes, plus encore qu'en d'autres sociétés, y figuraient comme simplement pour accompagner leurs femmes. Leur présence n'était qu'un prétexte. Ils étaient insignifiants, tout juste assez pour provoquer chez les dames l'émulation et leur assurer le triomphe. Il n'y avait là médecins, hommes de droit, ni professeurs, gens infatués et encombrants, qui n'ignorent rien des choses et qui enseignent dès qu'ils causent, ni ingénieurs arrogants, ni militaires trop coquets. Des fonctionnaires corrects, courtois, empressés, de notables commerçants, d'une bonne tenue, d'éducation soignée. Aucun n'était supérieur aux autres, et ne songeait à humilier. C'étaient des hommes point trop graves mais sérieux, condescendant à sourire devant la juvénile joie insoucieuse dont resplendissaient leurs femmes assemblées. Ils en jouis-

saient, plutôt qu'ils ne la suscitaient, et tous se trouvaient parfaitement heureux.

Un seul différait. Etienne ne l'avait jamais vu, mais, quand même il n'eût pas surpris à son sujet, de son beau-frère futur à M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, des regards d'intelligence inquiète, il avait entendu déplorer assez souvent les mœurs et la tenue du propre frère du Directeur-Général pour hésiter à le reconnaître.

Au milieu de tous ces convives corrects, il produisait un effet étrange. Sa chemise fripée et sa cravate lâchement nouée sous une barbe grasseuse, son habit taché, tout autant que sa verbosité incontinent, surprenaient. Surtout, il ricanait tout haut, d'inconvenante façon, si quelqu'un émettait, sans prétention, une de ces bonnes sentences irréductibles que la sagesse des temps fait regarder comme de très saints axiomes à la plupart des peuples policés. Parfois il se penchait vers les dames et leur parlait tout bas de si insidieuse manière qu'elles coulaient, surprises, un regard anxieux vers leurs maris et affectaient, rougissantes, de ne comprendre pas. Tant du moins que de telles dérogations aux usages de la maison se cantonnaient dans le coin où on les voulait endurer, entre vieux familiers et

commensaux habituels, bien au courant des tristesses de la famille, elles restaient tolérables et ne provoquaient point de scandale.

Mais si Médéric (songeait sa pauvre belle-mère), s'avisait tout à coup d'attirer l'attention de toute la table par un de ces discours insensés, par une conférence hors de propos, peut-être cynique !... Hélas, le pauvre (qu'ai-je fait au Ciel pour avoir un tel enfant?) — hélas ! que de fois ne nous a-t-il pas troublés de la sorte, choqués et offensés malgré lui ?

Elle se rassurait pourtant. Médéric avait bien compris la nécessité d'être sage. Il avait promis de s'observer. On n'aurait pas pu lui reprocher de manquer de déférence vis à vis de sa belle-mère ni d'affection pour son frère. L'intempérance de son langage coutumier pourrait, en une occasion si solennelle, il l'eût déploré, nuire à Emile, jeter bas ses espérances, compromettre sa félicité future. Il se contiendrait, certes, il ferait bonne figure au dîner des fiançailles.

M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, quoique inquiète encore, se trouvait jusqu'ici satisfaite. Elle ne pouvait attendre du pauvre Médéric une conduite plus exemplaire. Presque, déjà, elle se réjouissait en elle-même, lorsque, soudain, quelq'un

ayant, en connaisseur, apprécié le bouquet d'un vin dégusté, Médéric, de sa voix chaude et puissante, tel un orateur à la tribune, tonitrua :

— Ah ! Monsieur je ne sais plus qui ! homme sage si souvent rencontré chez ma mère ! je vous salue. Vous êtes beau, et je vous tiens en tout semblable au Dieu Bakkhos.

— Médéric, supplia la belle-mère, Médéric ! je t'en prie.

— Mère ! je t'aime et te révère, c'est vrai ; pardonne-moi, mais laisse que ce monsieur apprenne, ce Dieu ! qu'il dit vrai : je bois ses paroles autant que cette pourpre liquide qu'il a vantée à juste titre : c'est un Dieu ! Iò Zagreus !

— Imbécile ! — Emile Delaroque-Froubert le menaçait d'un fixe regard. — Ne mets pas notre patience à bout. Nous te supportons dans les circonstances ordinaires. Ici, tais-toi, ou va-t'en. Tu nous excèdes.

Les assistants, refroidis par cette sortie, avaient hâte de voir finir la scène. On offrait une glace fraises et pistaches ; on emplissait les coupes de champagne. L'instant était grave. Quelqu'un s'apprêtait à porter un toast aux fiancés. Médéric était calmé ; avec un grognement il se renfrogna. On se réjouissait du bonheur prochain. On



élevait les verres dans la direction des futurs époux. L'apaisement et la joie renaquirent. Les colloques reprenaient.

— Le vin ! déclara brusquement la même voix enthousiaste et sonore, le vin ! Qui dira le vin dignement ? Des poètes l'ont tenté, les dieux et les hommes ont couronné de pampres le front clair de Iacchos ! Qui le chantera comme il convient ? Sera-ce l'une de vous, Thyades aimées, parmi la fureur du culte orgiastique ? Je vous aperçois, plusieurs ici, qui pourriez vous consacrer au sacerdoce dionysiaque. Ah ! dépouillez-vous, de grâce, Mesdames, lorsque vous venez en danses escorter le divin éphèbe, de toute pudeur ! Ah Madame ! (il se tournait vers M<sup>me</sup> Duin frémissante et effarouchée) — ah Madame ! délaissez votre époux ; aussi bien le bruit court qu'il vous abandonne au profit de quelles gouapes ! tandis que, désolée, vous n'avez de consolations qu'à vous livrer aux transports d'un amant trop fortuné...

La consternation, un instant, tint rivé tout le monde à la table. M<sup>me</sup> Duin, interpellée, s'était brusquement levée, prenant le bras d'Étienne. On s'enfuit dans le salon, et, seul demeuré dans l'agitation des domestiques qui, en desservant, s'amusaient à lui emplir continuellement son verre, l'ivrogne poursuivait :

— Ah ! Madame ! je vous tiens là, tous s'en sont allés. Ils méprisent le culte du dieu, qui saura se venger. Venez à moi, je suis Silène ! Bacchante si belle en votre blonde nudité ; videz la coupe entre vos lèvres et me versez le vin de votre bouche ! Buons, Bromios, buons ! il n'est vrai que de boire ; aimons-nous profondément ; buons !

Dans le salon, l'aise renaissait. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert avait, dans l'embrasure d'une croisée, emmené M<sup>me</sup> Duin, pâle, que l'indignation suffoquait. M. Duin promenait une face sereine et poupine, impassiblement dédaigneux. Emile Delaroque-Froubert s'empressait auprès des Béjarric, qui affectaient de ne s'être aperçus de rien ; les autres invités devisaient de choses et d'autres.

Le moment vint où les hommes allèrent fumer dans le cabinet de travail. Les conversations reprirent, ici plus indépendantes, vagues et sentencieuses ; parmi les dames, moins variées et attachées à la mode du vêtement.

Pendant ce temps, Médéric, dans la salle à manger, s'était avec peine dressé et, prenant par le bras un serviteur, il lui demandait en confidence :

— Crois-tu pas, mon ami ! parle-moi en toute franchise, et que les dieux te soient propices, crois-tu pas que je vienne d'être inconsideré ? As-tu vu comme elle s'est sauvée, cette petite M<sup>me</sup> Duin ? dis, as-tu vu ? Je comptais la réjouir, âme blonde et ardente, en lui parlant de son amant qu'elle aime, mais je n'avais pas réfléchi que sa douce amie, sa tendre petite Vernoust, était là, qui m'écoutait. O cœurs, vos sentiments sont insondables et mystérieux. — Je veux fumer, as-tu un cigare ?

Le domestique le conduisit jusqu'au sanctuaire où les hommes causaient en paix.

— Emile, mon vieux, je t'envie ! Elle est bien la petite, elle est jolie ! Heureux, qui dénoueras les liens de sa nébride !

Pour toute réponse, cette fois, Delaroque-Froubert saisit à bras le corps son frère, le poussa dans l'antichambre, lui posa sur le crâne son chapeau mou crasseux, et le mit dehors. Puis il retourna auprès de ses hôtes.

L'incident fut oublié, et la soirée s'acheva dans le calme. Tout le monde était dès longtemps averti de l'inconduite du pauvre Médéric. On admirait M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert de supporter ses incartades, et on la plaignait sincèrement. Les messieurs étaient revenus. On fit

un peu de musique. On passa du thé et du punch, avec des gâteaux, et on se sépara fort tard dans la nuit.

Dans la voiture qui les emportait, les Béjarric s'entretenaient cependant de l'esclandre.

— Après tout, cet ivrogne, s'écriait, à un moment, Etienne, ne vaut-il pas mieux que tous les autres qui étaient là, ce soir ? Il n'est pas engoncé comme eux, inconsistant et veule, il ose avoir des opinions...

— Qu'il trouve au fond de son verre, répartit méprisant le père.

— Soit ; du moins il les a...

— Et les garde un quart d'heure, et puis ne s'en souvient plus. C'est un être abject. Tais-toi ! Ne fais pas de paradoxes.

Lucie était ulcérée en songeant à ce qu'avaient dû souffrir son fiancé et sa mère. Elle songeait aussi combien il lui serait pénible d'avoir plus tard avec Médéric des rapports fraternels. Emile supportait, avec impatience, il est vrai, cette présence dégoûtante : que de sales histoires couraient à son sujet ! Serait-elle donc, elle aussi, contrainte de subir sa société !

## VI

Avant juin fini le mariage avait eu lieu. A la mairie, à l'église surtout, la cérémonie s'était déroulée avec ampleur. Tout ce que Paris compte de hauts fonctionnaires, les sommités de la magistrature, de l'industrie et du commerce, plusieurs des gloires de la députation, quelques sénateurs avaient rehaussé de l'éclat de leur présence la solennité d'une messe en musique chantée par les artistes de l'Opéra. Un ministre fut témoin de Delaroque-Froubert. Autant qu'à une première sensationnelle dans un théâtre à la mode, ou aux réunions printanières d'Auteuil, les robes et les chapeaux des dames y furent étudiés, analysés, discutés. A la sacristie, bousculade entre toutes distinguée et mémorable : combien d'hommes y virent, sinon

défoncer, délustrer leurs chapeaux hauts de forme, ne pouvant continuellement les tenir, le bras élevé, au-dessus de la houle des têtes ; mais ils se consolait de cette disgrâce parce que de toutes parts les entouraient de griserie et de troublante volupté, le coude à coude, le moëlleux écrasement des corps les plus souples et les plus délicats, dont la courbe et la chaleur à peine se dissimulaient sous l'épaisseur un peu tassée des jupes. Il y eut des frôlements ingénus comme des contacts sournois et prolongés dont l'occasion apparaissait trop rare pour qu'on ne s'empressât pas d'en profiter.

La mariée parut charmante. En sa robe de satin et de dentelles, sous le long voile et la guirlande discrète de fleurs d'oranger — assez pour respecter l'usage, sans en subir le ridicule, — bien prise, brune et le teint plus rosé par la chaleur du lieu que par l'émotion de l'instant, avec ses grands yeux en éveil et leurs longs cils qui palpitaient, Lucie, transfigurée, visiblement satisfaite, s'inclinait en souriant ou échangeait, sans emphase, des poignées de mains très cordiales. De vieilles dames l'embrassaient au front ; elle le leur présentait sans ennui, acceptant inlassable leurs congratulations mielleuses mêlées à de pâteux conseils.

Delaroque-Froubert, d'attitude aussi simple

et aussi digne, montrait une réserve plus grande. Conscient de son importance, il n'en trahissait pas le decorum. Les femmes le jugèrent aussi sérieux qu'il était bel homme, et sa réputation s'en accrut. Il se faisait tour à tour froid, empressé, cordial, modifiant son allure en raison des degrés divers de considération où la société s'accordait à tenir chacune des personnes qui s'approchait de lui : au demeurant, avec toutes, suffisamment aimable et correct. Nul n'aurait pu se plaindre de son accueil, c'était un homme parfait.

M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert couvait son beau-fils avec tout l'orgueil d'une maternité triomphante. Elle se plaisait aux éloges qu'elle entendait que de toutes parts, et souvent à elle directement, on décernait à son adresse. Elle l'admirait sans retenue.

Souvent on accompagnait le compliment obligé touchant le bonheur du fils d'une flatterie à l'égard de la mère, on s'extasiait sur son jeune âge apparent, on louait le tour élégant d'un détail de sa toilette. Elle s'y montrait sensible, et délicatement remerciait les plus jeunes complimenteuses d'un baiser appuyé avec tendresse.

Son charme étrange bouleversait intérieurement le ministre ventru, d'aspect un peu



vulgaire et débraillé, qui se tenait à son côté. Le père Béjarric, calme, regardait sans entendre et sans parler, et ne pensait à rien. Etienne n'osait s'éloigner de M<sup>me</sup> Vernoust de qui, dans le cortège, il avait senti, intimement éperdu sans en rien manifester, le bras nerveux et souple presser le sien.

Elle causait gaiement, à présent, dans leur langage convenu, avec sa délicieuse amie : M<sup>me</sup> Duin étincelait et sa voix faisait de la lumière à chaque fois qu'elle conviait, par son nom prononcé, une personne de la foule à la rejoindre dans le coin à l'abri où sa présence avait créé une joie légère, babillarde et rieuse. C'était un groupe de jeunesse ardente et élégante, singulièrement agité et bruisant de glissements d'étoffes soyeuses et d'éclats de voix d'une verve sonore.

A l'écart, enfin, parmi des maris moroses, M. Duin, embarrassé de sa face niaise de joli garçon, et, plus loin, deux vieillards pensifs, contents et doux, M. et M<sup>me</sup> Delanouze.

On nota la durée inaccoutumée du défilé. On regarda s'échelonner sur les degrés de l'église, et franchir, entre la double haie de badauds du populaire, un à un, la grille, les couples de la noce. Les landaus se remplirent, se fermèrent, et partirent. La foule en falbalas se dispersa ;

on se retrouverait au lunch ; les valets commençaient à rouler le tapis rouge de l'escalier. Les cierges s'éteignirent. On emportait les plantes. C'avait été un très beau mariage.

Chez M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, les invités furent cohue. On bavardait. On s'exclamait sur les merveilles de la corbeille. Lucie se montra délicieusement femme du monde. Chacun était ravi. Et Delaroque-Froubert, galant au-delà de son ordinaire, se multipliait à présenter aux dames qu'il conduisait vers le buffet une tasse de café glacé ou des sandwiches.

Ce fut parfait. Rien n'avait troublé la belle ordonnance de la fête. Médéric Delaroque-Froubert, à la suite d'une conversation sérieuse qu'il avait eue avec sa belle-mère, comprit qu'il valait mieux qu'il s'abstint. — Trois jours avant la noce, il avait quitté Paris ; on ne savait pas où il était.

Les nouveaux époux voyagèrent un mois durant.

La Belgique, qu'ils parcoururent d'abord, s'ouvrit comme un lieu de bienvenue. Ils goûtèrent la paresse bienheureuse et la douceur facile des vieilles cités de Flandre. Ils s'accouderent, à Bruges, aux parapets des ponts, pour suivre, au long des eaux dormeuses, la naviga-

tion lente des cygnes. Ils y épièrent le travail assidu de quelque dentellière assise devant sa porte. Ils découvrirent, à la tombée du soir, l'étendue assoupie du Minnewater, qui est une Eau d'Amour profonde et langoureuse ; sur la surface introublée s'y étalent les feuilles larges des nénufars ; rien n'y interrompt l'isolement songeur de ceux qui s'aiment ; avec délices ils s'y reposèrent après avoir, depuis la Porte de Damme où s'unissent les canaux et dont les moulins à vent sur les remparts agrémentent la perspective, par la Grand'Place avec les vieilles halles et leur beffroi, par la Place du Bourg, l'Hôtel de Ville, la chapelle du Saint-Sang, puis par le quai du Rosaire, le Dyver et Notre-Dame, traversé de part en part la ville, et après être entrés dans le Béguinage enfin, dont ils appréciaient l'engourdissement et le silence. Ils avaient lu le livre de Georges Rodenbach, et les évocations paisibles du poète renaissaient, à chaque détour, devant leurs yeux comme dans leur souvenir.

Ils visitèrent, sans s'y attarder, l'hôpital Saint-Jean. Le détail des figures et des décors peints par Hans Memline sur la châsse précieusement conservée les enchanta. On les examine à la loupe ; l'œil ne perd pas un trait de leur précision méticuleuse. On y discerne le moindre

joyau, on pourrait compter les cheveux sur chacune des têtes. La peinture s'en est conservée aussi fraîche et aussi nette qu'au premier jour.

— Comme c'est joli, tout cela, s'exclamait Lucie, et comme c'est bien fait !

— Oui, disait son mari ; je ne crois pas qu'à aucune époque on ait peint des miniatures plus ravissantes, pas même au xviii<sup>e</sup> siècle ni au commencement du xix<sup>e</sup>. Il y en a pourtant d'exquises. Ma mère t'a-t-elle fait voir, Chérie, sur une vieille bonbonnière d'or qu'elle possède, la délicieuse reproduction du portrait de la Duchesse de Trévise, par M<sup>me</sup> de Mirbel ?

Autour de la châsse de Sainte-Ursule, ils jetèrent un coup d'œil sur les tableaux exposés : il y a là d'autres Memline, de dimension moins exceptionnelle qui, aussi bien que les Van Eyck ou les Gérard David de l'Académie des Beaux-Arts, présentent, surtout pour les archéologues ou les collectionneurs professionnels, un haut intérêt historique. Mais les attitudes des personnages y demeurent si rigides, leur expression si monotone ; la perspective est si embarrassée et conventionnelle que, pour les amateurs afflinés par une étude consciencieuse de ce que contiennent de merveilles insurpassables souvent les salons annuels de la Capitale des Arts, un

long effort de volonté serait nécessaire, s'ils voulaient se mettre au point, se plier à goûter ce qui parut admirable dans une ère de tâtonnement et d'essai.

— Sans doute, là, la peinture a pris naissance, mais comme toutes les choses humaines elle a évolué en passant par des séries de perfectionnements indiscutables. Aujourd'hui, je crois bien, elle touche à son apogée. Que peut-on imaginer de plus délicat ou de plus profond que l'art de nos Besnard ou de nos Dagnan-Bouveret ?

Bruxelles leur parut une ville agréable. Delaroque-Froubert y avait des relations dans les sphères administratives ; il ne manqua pas d'y présenter sa jeune femme. On les accueillit à merveille, mais ils estimaient que, pour de nouveaux époux, les dîners de cérémonie y sont un peu longs dans leur abondance magnifique : nulle part on ne mange autant, nulle part on ne boit des vins mieux choisis. On leur montra les curiosités de la ville : le boulevard Anspach, avec la Bourse, le grandiose palais de Justice : Paris ne possède rien qui s'y puisse comparer ! le Bois de la Cambre qui, ma foi ! rivalise presque avec le Bois de Boulogne lui-même ; et, le soir, des amis les invitaient à déguster, de compa-

gnie, une glace savoureuse sous les feuillages du Waux-Hall où se fait entendre l'orchestre du Théâtre royal de la Monnaie. Là, parfois, ils s'égarèrent dans le fond d'ombre des grands arbres et ils y séjournèrent à l'écart, un temps délicieux. Ils regrettèrent, quand il les fallut laisser, Bruxelles et l'hospitalité cordiale des Bruxellois.

A Anvers, l'animation du port les intéressa. On y assiste d'une longue et large terrasse au chargement et au déchargement des plus grands navires. Ils obtinrent de visiter un transatlantique ; le confort et la propreté intérieure, les dimensions du bâtiment les étonnèrent. Et que d'endroits propices : les cabines y forment un abri charmant aux amours, et, le jour, on s'accoude, deux à deux, sur le bastingage. Au Jardin Zoologique, le repas des serpents les surprit ; ils en emportèrent la vision de cette réelle et étrange puissance fascinatrice qui précipite la victime tout à coup, la tête en avant, au fond des gueules ouvertes. Spectacle singulier, émouvant, ils se félicitaient de s'être trouvés là au moment rare où il a lieu.

La Hollande leur déplut. Elle est monotone et trop assoupie. Toujours un site bas de prai-

ries coupées d'eaux lentes avec des moulins dont les ailes tournent, des villes silencieuses, uniformes, jamais d'imprévu. Des musées où le bon goût exige qu'on stationne par déférence longtemps devant les Rembrandt : les Hollandais consacrent à leur idole un culte exclusif et chatouilleux. Les cités sont pleines de l'odeur de la vase ; de fastidieux canaux les parcourent, enchevêtrés ; tout s'y répète continuellement. La Haye ressemble à Rotterdam, à Delft, à Leyde et à Haarlem, et s'engourdit autour de son vivier. Amsterdam vise à plus d'originalité et, cependant, diffère bien peu. Il semble qu'on n'y ait pas subi l'influence régénératrice de Paris : on s'en croirait à des milliers de lieues, autant qu'en Chine, ma parole !

Ils remontèrent en plusieurs journées, le Rhin, depuis Cologne la Grande, orgueilleuse de la richesse de sa cathédrale, de la puissance d'un pont grandiose et de l'ordonnance neuve de ses boulevards, par Bonn, Rolandseck, Remagen et Andernach jusqu'à Coblenz aux promenades ravissantes, jusqu'à Saint-Goar, et à Bingen, et à Mayence. Ils gravirent, la main dans la main, les Siebengebirge, les monts où s'effritent les châteaux du Katz, de Drachensfels, de Rheineck et de Stolzenfels. Leur goût pour



la solitude les égarait en des sentiers charmants durant des heures. Ils jouissaient paresseusement du déroulement romantique du vieux fleuve entre sa muraille double de rochers que couronnent des burgs en décombres, comme d'un spectacle sans pareil. Les bateaux commodément aménagés ne passent point trop vite, on a le loisir de s'emplir de toutes ces belles choses, de les fixer en sa mémoire. Pour rompre le parcours sans incident, on sert à bord des repas et des collations agréables. Les Allemands, il faut convenir de ce qui est la vérité, se montrent pleins de prévenance et de courtoisie. Parfois ils chantent, sur le pont, des chœurs impressionnants. Ils saluèrent d'accents sonores et souples le passage de Lurlei, la roche fantastique ; ils entonnèrent sous le Niederwald, les accords du Wacht am Rhein.

Delaroque-Froubert n'entendait pas la langue allemande et connaissait en musique peu de choses. C'était heureux, car s'il eût compris la signification de ce chant, de quelle cruelle blessure n'eût pas saigné son cœur ! Il comptait dans la phalange glorieuse de ces Français qui n'ont pas oublié, qui n'oublieront jamais. D'ailleurs, n'a-t-il pas, durant l'invasion, éprouvé la perte la plus cruelle ? Ce souvenir ne le quitte pas. Son père, avant même d'avoir pu remplir

jusqu'au bout ses devoirs civiques, à Biarritz, où, au premier bruit de l'investissement de Paris, il avait tenu à assurer à sa jeune famille un abri, avait été brusquement emporté par les suites d'une pleurésie ! Malgré le charme du voyage délicieux, malgré les attentions courtoises dont il se voit entouré par tout le monde, une gêne insurmontable le domine ; il est contraint et mal à l'aise. Lucie l'observe et se modèle sur lui ; tous deux gardent la froideur condescendante qu'il convient que des vaincus témoignent aux avances de leurs vainqueurs, mais cette attitude que leur dicte un souvenir d'ancienne et d'intime douleur n'est pas sans enlever beaucoup d'attrait au plaisir de parcourir de si charmantes contrées.

Cependant, à Heidelberg, ils oublièrent ce ressentiment patriotique :

— C'est trop beau ! se sont-ils écriés.

Ils y prolongent leur séjour. Rien n'égale en grandeur les vieilles ruines du Schloss, et la Tour Fendue, et cette terrasse d'où la vue est admirable sur toute la ville étroitement resserrée entre le clair Neckar et les sombres bois montagneux. Plusieurs fois ils les ont parcourus par des lacets doucement ombragés sous les pins vers la tour de Geisberg ou celle, sensiblement plus élevée, de la Königstuhl d'où, par

le beau temps, par-dessus la masse des arbres, rien jusqu'aux horizons les plus lointains, n'arrête le regard. Que de contemplations et de songeries à se mirer les yeux dans les yeux, lorsque, amoureux exclusifs, sans penser à rien sinon à eux-mêmes, ils s'arrêtaient longuement, après la traversée de l'Alte Brücke, à tous les tournants du Chemin des Philosophes ! O pierres moussues de Michels Kirche, Heiligenberg, vous les vites, doux et furtifs, oubliant les bienséances, s'embrasser éperduement sur les lèvres !

Ils parvinrent à s'arracher à de telles délices. C'était le paradis. Qui peut, sur terre, prétendre longtemps le posséder ? La vie a des devoirs, la vie positive impose ses droits. Lucie ne voulait pas rentrer à Paris sans avoir découvert à son père qui l'attendait à Oursoulet, la plénitude de son bonheur. Le congé accordé au Directeur-Général approchait de son terme. Il fallut se hâter.

Prosper Béjarric avait, de nouveau, quitté Paris sans grand regret. Etienne, tenu par des fonctions très absorbantes au Ministère, ne voyait son père qu'à peine, au moment du diner, et encore souvent y manquait-il. La sympathie entre le père et le fils, qui peut-être

avait toujours été consentie par routine plutôt qu'elle n'était foncière et réelle, maintenant diminuait peu à peu avec tant de certitude que l'un et l'autre s'en apercevaient. Delaroque-Froubert seul eût pu partager les idées et les opinions de Prosper Bédarric. Sa règle de conduite était de tout accepter comme inévitable et, partant, comme bon ; de ne s'opposer jamais à rien de ce qui, par la durée, a fait ses preuves ; de ne pas se rebiffer contre les apparentes injustices du sort, et de laisser se débattre à sa guise quiconque agit autrement. On vit, de la sorte, sinon heureux, du moins introublé. Il y aura toujours des déshérités, des mécontents. Le seul effort consiste à éviter d'être du nombre. Le reste vient à point à qui sait attendre.

Le scepticisme et l'indifférence de cette théorie blessaient Etienne Bédarric. Souvent il restait écœuré des basses besognes de complaisance auxquelles il était contraint de participer. Constantement il se révoltait ; il dénonçait devant son père les turpitudes de paroles et de fait qu'il n'aurait pu empêcher et qui l'emplissaient de honte.

— La force morale lui manque, disait en riant Bédarric ; en quoi ces pratiques lui importent-elles ? Etienne n'en assumait aucune

responsabilité : faisait-il autre chose qu'exécuter des ordres ? C'est pour cela qu'on le payait. Il faut bien vivre, que diable !

— Il faut vivre, il faut vivre ! Toujours cette parole. Mais vivre, mais travailler pour vivre, est-ce, de toute nécessité, s'avilir ? Est-ce tremper forcément dans toutes ces saletés ?

— Ne déclame donc point, Etienne, mon pauvre Etienne ! Regarde autour de toi la vie. Ah ! si tu possédais les milliers de livres de rente indispensables, tu t'offrirais à ton aise le luxe d'être scrupuleux. Mais tu ne les as pas. Il te faut gagner de l'argent, et travailler. Le monde se divise entre deux classes : les forts, dont l'inflexible volonté que ne corrompt jamais l'haléine des vaines pitiés, dominant ; les autres, inquiets, désorbités, on les gruge et on les bafoue. Sois des premiers jusqu'au jour au moins où la puissance et l'or que ton travail t'aura acquis te rendront indépendant et t'autoriseront à faire le philosophe. Ce n'est pas la philanthropie des livres qui te donnera du pain.

— Il y a des métiers honnêtes...

— Je ne sais. Qu'appelle-t-on honnêteté ? L'essentiel est d'assurer le bonheur et l'aisance aux siens et à soi-même. Tu es dans la voie qui mène aux plus hautes charges de l'État ; ne te détourne pas en route ; atteins au but. Après,

si tu ne trouves pas de meilleur passe-temps, occupe tes loisirs à déplorer tout haut la fange des chemins par où il faut qu'on passe. Mais porte, pour le présent, des œillères, mon ami, ou des verres de couleur.

Une meurtrissure secrète désolait l'esprit d'Etienne; il eût eu besoin de consolation, d'encouragement. Son père le raillait avec des paroles de sèche raison pratique. Etienne évita de souffler un mot de ses intimes douleurs. Encore si Gurneau se fût trouvé là pour relever et exciter son courage. Mais il avait disparu; depuis des semaines Etienne ne l'avait pas rencontré.

Quand Prosper Béjarric se fut aperçu qu'Etienne se détournait de lui, et ne lui confiait plus ses chagrins et ses doutes, il en prit son parti :

— Que les enfants sont ingrats ! Ah ! s'ils avaient notre expérience ! C'est en vain qu'on les éclaire : ma foi, tant pis.

Il prévint Etienne, un matin, de son départ ; Etienne fut surpris, mais ne fit rien pour le retenir — aridité d'une âme filiale ! — et, dès la nuit même, Béjarric dormait dans le train en roulant vers Oursoulet.

Le jardin négligé se parait, sous le ciel frais du matin, d'une exubérance de fleurs et de par-

fums violents. Les allées étaient envahies par le gazon et par la mousse. Les arbres fruitiers devaient être taillés s'il n'était déjà trop tard. Une abondance de sève extraordinaire avait multiplié, élargi les arbustes et les buissons. Il y fallait apporter quelque restriction et beaucoup d'ordre ; Béjarric s'y employa avec assiduité, dès son retour ; il coupa, il élagua, il arracha. Il régla les semis et les boutures ; il dirigea activement tous ces travaux fatigants ; il y prit la plus grande part ; ils réussirent à souhait. Il se reposait heureux ; son gendre pouvait venir, tout était nettement rangé, il n'y aurait rien à redire ; la maison et le jardin se trouvaient désormais en parfait état.

Lucie et son mari annonçaient leur arrivée. Chomel les prit un soir à la gare dans sa carriole et les amena à pas lents aux Grottes.

Ils étaient harassés. De Heidelberg, ils étaient venus tout droit par Bâle, Besançon et Lyon, sans arrêt : sept changements de trains, trente heures de voyage. Les petites lignes transversales étaient bien mal desservies, une lenteur dans la marche des convois, d'interminables arrêts, des correspondances assurées imparfaitement, de vieux matériel usé et dégoûtant ; on y est plus brisé d'une course de deux heures que de dix heures dans un rapide ! — Delaroque-



Froubert ne cessait de se lamenter, et Lucie suggérait des détails oubliés dont le pénible souvenir renforçait les plaintes de son mari.

Durant les trois premières journées, Béjarric essaya en vain de les distraire : son jardinage ne les intéressait pas. Ils gémissaient, et ils bâillaient. Dès le dîner fini, ils l'abandonnaient, prompts à se retrouver seuls et à s'aimer et à dormir. Le matin ils se levaient tard, ils descendaient à midi. On les voyait à peine.

Du moins s'ils avaient raconté leurs impressions recueillies à travers tant de pays parcourus !

Béjarric apprit que le *Panier d'Or*, à Bruges, est un hôtel confortable encore que modeste ; que les lits en Hollande sont souvent trop étroits pour deux ; que les bords du Rhin sont installés de façon recommandable pour les lunes de miel. Il connut aussi des noms de restaurants et de menus variés qui le laissèrent indifférent.

Au bout d'une semaine, Delaroque-Froubert s'ennuya. Il voulut se distraire en pêchant à la ligne. Lucie l'accompagnait dans une barque au milieu des rivières et disposait les hameçons. Ils prirent en trois jours à peine huit petits goujons, pas même de quoi préparer une friture. Ils furent dégoûtés.

— Quel pays ! que peut-on faire ici ? Toujours

ces rochers monotones, pas une curiosité naturelle aux alentours ; rien à voir. On ne peut pas même se promener, les routes sont détestables et d'une monotonie !... Et la chasse n'est pas encore ouverte !

— Je vais vous montrer mon jardin, insinuait Béjarric.

— Je le connais, votre jardin. Des herbes, quoi ? des arbres fruitiers, des fleurs comme partout. Lucie, allons dormir.

Lucie docile le suivait, et ils restaient des heures entières dans leur chambre, en plein jour, les rideaux tirés.

A la fin ils s'en allèrent. Béjarric respira. Il préférait à une si insipide société la pleine solitude, et il se remit avec ardeur à la culture de son jardin.

## VII

Si Etienne Béjarric avait vu, sans déplaisir, son père le quitter, il apprit le retour de sa sœur et de son beau-frère avec moins de joie que de curiosité. Les sentiments fraternels qu'à travers la vie il avait jusqu'à présent conservés se trouvaient fâcheusement ébranlés par les circonstances. La douceur d'âme de Lucie lui avait fait illusion, et les illusions se perdent avec l'âge ! Elle ne s'était point libérée à son exemple ; maintenant il en était trop sûr, elle était simplement une femme semblable à la plupart des femmes.

De la bonté, sans doute elle en avait ! mais de la bonté passive, exiguë, bridée. Elle serait l'épouse parfaite du Delaroque-Froubert ! Vraiment, il eût rêvé pour elle un autre sort. Qu'était-

il, celui-là ? Un oison sentencieux et vide, incapable de pensée comme de sensation ; un être tout soufflé de jactance et d'orgueil, un homme du monde accompli, toujours en représentation, en expectative, jamais spontané ni sincère.

Etienne Bèjarric, éclairé désormais par la petite pratique qu'il commençait à se former de la vie, perdait de jour en jour les qualités de patience et de résignation dont sa bonne éducation bourgeoise l'avait affublé sans qu'il s'en pût douter. Sous la croûte uniforme où reluit la nullité prétentieuse des hommes adultes, Etienne, naguère, se fût laissé engourdir, comme tant d'autres, dans l'inconscience, si le hasard de ses rencontres avec Jules Gurneau n'eût ranimé, avant qu'elle s'étouffât en son esprit, la flamme qui y couvait, et dont la chaleur désormais s'échappait par des fissures, craquelant de toutes parts la surface disjointe.

Une honte exaspérait les révoltes d'Etienne. Pour vivre, pour se soustraire à la dépendance paternelle, il subissait une autre dépendance qui l'écoeurait. Il était au Ministère ! Ah ! s'il y avait été dans les conditions communes, admis, à la suite d'un concours, en tant qu'expéditionnaire soumis à des écritures usuelles, sans initiative et sans responsabilité : les commis tiennent la place des rouages d'une machine ; il n'en est

pas d'assez aveuglément imbéciles pour leur confier des besognes si nulles et automatiques. Ce qu'ils font n'a pas de sens et ils perçoivent, en fin de mois, une maigre aumône. Fort bien ! Mais se trouver directement à la disposition du Ministre même ou de ses adjoints, être attaché, le titre le dit, à son Cabinet pour participer à je ne sais quelles besognes obscures et secrètes, se réduire à l'état de ferment activé selon le souffle des puissants dans le fumier gouvernemental, Etienne en éprouvait avec colère l'abjection, et il en sentait grandir dans son cœur sa rancune et sa rage à l'encontre de son beau-frère, dont la protection bienveillante lui avait valu cette situation de faveur !

Ah ! pour celui-là, il était, maintenant, impitoyable. Le moindre de ses travers, dont chez tout autre il eût ri, prenait à ses yeux l'importance d'une mauvaise action. Il ne lui passait aucun ridicule, ne lui pardonnait pas une de ses manies vaniteuses. Il l'exécrait du fond de son cœur. Se dérober à lui, comment ? Etienne, à y songer, se lamentait en pure perte. S'il abandonnait le Ministère, quel serait son sort ? Est-on libre lorsqu'on ne possède rien ? A coup sûr, son père ne lui viendrait pas en aide. Où aller ? que devenir ? Il fallait bien qu'il patientât.

Et puis, Delaroque-Froubert ! à présent qu'il était devenu le mari de sa sœur, se séparer de

lui ne serait-ce pas se brouiller aussi avec elle ? A quoi bon ? Du moins, encore que Lucie parût avoir répudié toute idée analogue aux siennes dans la conduite de sa vie, n'était-elle point la seule personne qui lui fût chère depuis l'enfance ? n'était-elle pas son affection suprême, le souvenir de ses années, le songe de son bonheur ? Tout subir, plutôt que de rejeter ce lien d'âme jadis si parfumé, cette dernière communion, tout subir !

Au reste, il était certain que Lucie tenait autant que lui-même à la continuation de leur accord ancien. De toutes les villes où elle passait, malgré la torpeur extatique où la maintenait sans doute la jouissance de sa neuve félicité, elle prenait soin d'adresser à Etienne une salutation cordiale, en quelques mots, sous l'image d'une carte postale. Il s'en était formé, jointe à des vues rapportées d'Algérie, une collection précieuse qui contenait, depuis le Manneken-Piss bruxellois (sa sœur le lui avait envoyé, par décence, sous enveloppe cachetée); depuis la laitière belge, avec son châle à fleurs, debout à côté de son attelage traîné par des chiens, jusqu'aux paysages de Hollande coloriés à l'imitation des plats de vieux Delft et jusqu'aux sites grandioses des bords du Rhin sous un clair de lune fantastique. Partout, en-

core, elle avait pensé à son frère ; il en éprouvait un peu de réconfort. Mais pourquoi, diable, s'était-elle si aisément décidée à épouser un imbécile ?

Ainsi Etienne tour à tour se désolait et rageait ou apaisait les élans de son âme. Il se sentait bien seul, dans Paris. Aucun de ses compagnons du Ministère ne l'intéressait ; il ne les fréquentait jamais en dehors des exigences du service. Qu'était devenu Gurneau ? Aucune trace ; il avait changé de domicile, on ne voulut rien dire de lui à l'agence du Comptoir d'Escompte où il avait travaillé, lorsqu'Etienne s'y informa. Personne à voir, pas une sympathie. L'ennui !

Parfois, mais ce ne pouvait être que le dimanche, et ce fut, durant cet été, sa seule joie, Etienne s'en allait passer la journée chez les Delanouze, à la campagne. Le temps était-il incertain, il partait par le chemin de fer ; dès qu'il faisait assez beau, il préférait, de grand matin, enfourcher sa bicyclette.

Vite, il filait au long de la rue de Rivoli déserte, où les arroseurs faisaient surgir des fentes du pavé de bois des marécages d'une boue gluante. Les Champs-Élysées se paraient d'un renouveau de lumière fraîche. Au Bois de



Boulogne, les rameaux des arbres, tout verts encore, se dépouillaient, avec un effort de saine mollesse, du duvet un peu moite des brumes matinales. Une haleine d'atmosphère pure tres-saillait sans bouger parmi le clair éveil. L'espace s'emplissait de joie. Il faisait bon vivre et oublier. La vie quotidienne laissée, poudreuse, là-bas, dans le fracas humide de la ville, ah ! que tout est limpide, puissant, généreux ! Les énergies de la terre et du ciel que le soleil parfume, quelles délices si l'on s'y baigne, fût-ce une heure seule, éperdu !

Etienne Béjarric glissait sans secousse d'allée en allée sous les frondaisons heureuses, et s'enivrait, sans y songer, de toute la beauté des choses. Il ne pensait plus à rien. Portait-il en lui quelque espérance, ou des regrets ? Comme la rumeur imprécise s'en abolissait à présent ; aucun souci ; il était jeune et il vivait !

Après la montée longue de Suresnes à Saint-Cloud, où la volupté le prenait d'exercer non sans quelque insistance sa vigueur musculaire, il se retrouvait, jusqu'à Versailles, parmi l'ombrage un peu assoupi de forêts profondes. Il admirait, en passant, l'ordonnance majestueuse de l'ample château royal, courait au long d'une route nue, toute droite et plane sous le soleil, rejoignait, selon des détours capricieux, une

vallée plus discrète, avec des villages dormant dans l'oubli de la ville encore prochaine, avec des jardins silencieux étagés sur le double versant autour de la masse plus rose de la façade des villas.

Il lui semblait découvrir le monde ; la route était vide de bruit ; il allait parmi le silence des heures, en suivant le cours d'une rivière paisible. Aucun promeneur ; à peine, une fois ou deux, le passage brusque d'un cycliste se hâtant en sens inverse. Quelques paysans, à la traversée d'un hameau, assis sur un banc de pierre devant l'église, ou jouant aux boules à la porte d'un cabaret.

Une accalmie descendait sur lui ; l'indulgence universelle le touchait à la simplicité de ces spectacles successifs ; il renaissait autre et meilleur, il lui paraissait recevoir un baptême angélique le lavant de toute pollution, et qu'il s'en échappait assez net, assez éclatant de jeunesse diaphane pour se mêler enfin à cet air de bonté souveraine et saine qu'exhalait, tout autour d'eux, la vieillesse bienveillante et attendrie de son grand-oncle et de sa grand'tante.

Quelles belles journées ! — Etienne s'extasiait, abondamment, sur l'aspect de santé des vieillards ; il s'arrêtait, à travers le jardin, où ils étaient joyeux de marcher en sa société, devant

la poussée généreuse d'une plante, l'éclosion d'une fleur.

M<sup>me</sup> Delanouze n'avait pas tardé à pénétrer le désarroi sentimental et moral de son petit-neveu ; elle s'en était entretenue, durant la semaine, avec son mari. Tous deux résolurent de le confesser, à sa visite prochaine, et de lui venir en aide, s'il leur était possible.

— Eh bien, oui, mon oncle. Je l'avoue. Je ne suis pas heureux. La vie ne se présente pas à moi comme je l'aurais souhaitée. J'en suis las et dégoûté.

— Malheureux enfant ! s'écriait, apitoyée, M<sup>me</sup> Delanouze en joignant les mains, malheureux enfant ! que nous dis-tu là ? Que te manque-t-il ? Mon Dieu, comment te secourir ? Il faut chasser tes idées noires.

— Ma chère tante ! Ne vous désolez pas à cause de moi ; ne vous inquiétez pas. Je ne voulais rien vous dire pour ne pas vous contrister. Pourquoi m'avoir interrogé ?

L'oncle Delanouze répartit sur le champ :

— Mais il faut que tu nous parles ! À qui te confierais-tu ? Tu es tout seul ; ton père est au loin ; et, à moins que tu n'ailles le rejoindre... on s'explique insuffisamment dans des lettres...

— Mon père ?... lui découvrir un tourment moral ?

— Enfin, c'est ton père ! — As-tu seulement à Paris un ami sûr et de bon conseil ?

— Hélas !

— Parle-nous en toute confiance, mon enfant. Je t'assure, ta tante et moi, nous te chérissons vraiment. Nous vous voudrions toujours heureux, toi, ta sœur et ton père, heureux comme nous l'avons été toujours, n'est-ce pas, ma bonne Valentine ? Découvre-nous ton chagrin, va, aie confiance. Peut-être notre affection trouvera-t-elle le remède ? essayons, du moins, c'est le seul moyen ; dis-nous sans réticence ce qui te fait souffrir ; ce serait notre consolation suprême, vois-tu, d'apporter un allègement à ta douleur intime. Parle.

— Ah ! mon oncle, votre bonté est incomparable ! Comme je suis touché de votre affection. Je vous aime bien, allez, tous les deux, profondément je vous aime, et j'ai honte de vous avoir peiné en vous laissant lire dans ma pensée. Mais puisque vous le voulez, il faut que je me soulage. Je vous dirai tout. Pardonnez-moi.

Et Etienne leur découvrit l'ingénuité chaleureuse de son âme. Il se souvenait de ce qu'il fut à l'école, au régiment, à son retour au foyer ; il décrivit ce qu'il avait surpris de transformations se lever en lui, lorsqu'il vint à Paris et connut Gurneau ; tout ce qu'il devait à son

ami de courage moral, de discernement, de fermeté, de patience. Et maintenant, il en était réduit à être le larbin d'un ministre, dont, mieux qu'un autre, les bassesses et les petits calculs honteux qu'il fallait bien qu'il servît, lui inspiraient un pénible dégoût. Il eût aimé s'évader : mais quoi ? son père ne comprendrait rien à son écœurement. Il n'avait nul secours, pas une relation utile, pas un titre, pas un ami !

— Mais cet ami qui t'a aidé à te développer, n'est-il donc plus à Paris ?

— Hélas ! je ne sais. Je ne l'ai pas vu depuis des mois. J'ai perdu sa trace.

— Comment ? Mais tu vivais avec lui constamment...

— Sans doute. — Il a disparu !

— Que veux-tu dire ? Cela est inexplicable.

— Inexplicable ! — Ah ! j'ai trop peur de me l'expliquer !

— Peur ? — Pourquoi ?

— Ah ! ma chère tante ! Vous me disiez, une fois, que je ne paraissais pas gai, le jour où mon père nous amena ici et vous fit part des fiançailles de Lucie...

— En effet, je me souviens. Mais quel rapport ?

— Eh bien, j'étais intimement convaincu, je

m'en rendais alors à peine compte, je suis encore convaincu, que Lucie eût accepté avec plus de joie pour époux mon pauvre Gurneau, et que, à coup sûr, Gurneau adorait Lucie ! Il a disparu au moment précis où l'on annonça le mariage !

— Mais est-ce possible ? s'exclamait la tante.

— Et Lucie, interrogeait M. Delanouze, pourquoi alors..., qu'est-ce qui l'eût forcée d'épouser Delaroque-Froubert ?

— Quoi ? L'insistance de mon père, jointe à sa propre irrésolution et à la fatale timidité de Gurneau. Ah ! si j'avais su, ou voulu comprendre !

— Mais enfin, ne crois-tu pas qu'elle soit heureuse ? Nous avons reçu d'elle des lettres excellentes, n'est-il pas vrai, Anselme ? Nous étions si contents.

— Lucie est heureuse ; ma tante, rassurez-vous. Parfaitement heureuse, oui. Mais à quel prix ? Elle s'est soumise et ravalée à n'être que la compagne, que l'ombre de ce sot !

— Ne parlons pas d'eux. Revenons à toi. Voyons. Tu souffres, parce que tu dépends de ton beau-frère. Eh bien, mais quitte le Ministère.

— Et que ferais-je ?

— Nous pouvons t'aider. Tu n'as pas d'am-

bition politique? L'argent dont nous pouvons disposer te soutiendrait dans tout ce que tu entreprendras de sérieux. Cherche, et cause avec nous dès que tu auras trouvé.

— Cher bon oncle! Vous m'êtes plus que mon père!

— Etienne! dirent, avec un accent de reproche, les deux vieillards.

— Autant, mon bon oncle, autant que mon père. Je serais, certes, navré de vous causer un chagrin.

L'intérêt attendri que lui manifestaient ses vieux parents soutint et réconforta Etienne. Il reprit son travail, la semaine suivante, avec une résignation un peu moins rechignée.

Le troisième jour, il fut appelé, dès le matin, dans le cabinet du Directeur-Général. Il avait été averti que Delaroque-Froubert et Lucie rentreraient à Paris dans la nuit précédente; il ne fut donc pas très surpris.

Il entra. Son beau-frère achevait une conversation avec le fonctionnaire qui l'avait suppléé durant son absence. Il s'interrompit soudain.

— Ah! c'est vous, Etienne. Bonjour. Vous allez bien? Nous avons fait un voyage excellent. Lucie compte que vous viendrez dîner avec nous ce soir. Nous causerons à loisir. J'ai pour le



moment trop de travail. Je suis seulement fâché d'avoir, dès mon retour, des reproches à vous adresser.

— A moi ! Quels reproches ?

— Voici M. de Smits qui se plaint de votre peu d'assiduité au bureau, et de votre peu d'ardeur au travail.

— Par exemple ! mais j'étais ici aux heures réglementaires, et j'exécutais à la lettre ce qu'on me commandait.

— Pardon, interrompit M. de Smits, pardon.

Et il abaissait vers Etienne un regard terne qu'il voulait rendre dédaigneux, après avoir pris une expression admirative dans la contemplation d'un portrait du Tsar fixé au mur devant lui.

— Pardon. Vous étiez exact, tout juste, et je vous ai, à plusieurs reprises, réprimandé de vos retards.

— Oh ! des retards de cinq ou de dix minutes. Et, ces jours-là, je quittais le Ministère un quart d'heure plus tard.

— Ce n'est point la même chose, Monsieur, sachez-le pour votre gouverne, d'arriver à dix heures ou de ne quitter qu'à quatre heures quinze. Le soir, sauf exception, je n'avais nul besoin de vous. Vous me manquiez le matin.

— J'étais le seul que vous appeliez. Jamais aucun de mes collègues.,,

— Soit. J'appelais qui je jugeais bon d'appeler. Vous n'avez pas la prétention de me faire la loi, j'imagine ?

Etienne ne répliqua pas. Il haussa les épaules et se disposa à sortir.

— Monsieur Bégarric, reprenait la voix aigre de M. de Smits, sachez qu'on ne m'en impose pas par des relations de famille avec mes chefs. M. le Directeur-Général est votre beau-frère, j'en suis fort aise pour vous, mais vous êtes employé, ici, au même titre que les autres, et je vous forcerai bien à être exact.

Etienne sortit. Il était furieux.

— Quel animal, ce rond de cuir ! s'exclamait-il en lui-même. Quelle brute ! Que lui importe, pourvu que j'accomplisse le travail auquel je suis astreint, à quelle heure ce peut être ! Ne lui suffit-il pas de nous priver de notre liberté pour nous soumettre à des besognes puériles et vaines, quand elles ne sont pas nuisibles ? Tas d'imbéciles qui végètent ici ! il n'y en a pas un qui pense.

Il se demanda, pendant une partie de la journée, s'il irait, le soir, dîner avec sa sœur.

— Ce crétin de Delaroque-Froubert n'a même pas placé un mot en ma faveur. Il est aussi lâche que les autres. Il n'a rien osé me dire ouvertement, il a laissé parler son subordonné,

ce de Smits ! ah ! quelle tête ! Et si l'on n'était pas les esclaves de ces beaux messieurs-là !...

En somme il se rendit compte qu'il y aurait injustice à faire retomber sur sa sœur le poids de sa rancune légitime. Il tenait à revoir Lucie. Delaroque-Froubert, chez lui, n'était plus son chef ; il pourrait lui laisser connaître ce qu'il pensait sur la scène du matin, et puis, ajoutait Etienne avec désinvolture, il y a la mère Delaroque-Froubert. Cette grande dame, correcte et coquette, a le don de m'amuser chaque fois que je la rencontre. Tant pis, j'y vais.

Provisoirement le jeune ménage occupait la chambre de garçon et l'ancien cabinet de travail d'Emile. Le salon était utilisé ensemble par les deux dames. Etienne y fut introduit.

Il s'y trouva seul, tout d'abord, avec sa sœur. Ils s'étaient entretenus déjà de mille et mille choses les plus diverses, de souvenirs, de songes, et de leurs affections, quand le Directeur-Général rentra. Sa belle mère l'accompagnait, sourit à Etienne, en lui souhaitant la bienvenue et lui prit le bras.

On se mit à table. Le potage fut absorbé au milieu du silence le plus profond. Delaroque-Froubert le dissipa, soudain, en éclatant de rire :

— Ah ! Ah ! Ah ! Etienne ! la bonne figure que vous faisiez, ce matin, au Ministère. Ce de Smits est impayable. Je me suis bien amusé.

Les deux dames s'enquirent. L'incident leur fut raconté. Etienne en supportait malaisément le récit ; il eut même deux ou trois expressions blessantes pour la dignité de son beau-frère. Lucie lui en fit, amicalement, et un peu gênée, la remontrance. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert mère s'entremet, s'efforça d'amollir toute amertume et toute colère. A force de soins, de paroles câlines, de regards doux, elle y parvint. La paix et la tranquillité se rétablirent.

Le soir, on joua aux jeux innocents. Etienne eut à accomplir quelques pénitences. Elles ne furent point trop dures ; M<sup>mo</sup> Delaroque-Froubert, qu'il eut, à plusieurs reprises, à embrasser — une fois même, sur les lèvres — n'en parut mécontente ni gênée. On se sépara en se promettant de recommencer le plus souvent possible ces agréables parties, mais Etienne, discret, ne voulait point troubler de sa présence, trop souvent, la félicité encore jalouse de sa sœur.

— C'est égal, disait-il en s'en allant, si une scène pareille recommence au Ministère, Emile a beau en rire, je leur flanque ma démission!...

## VIII

Au bout de quelques jours, Etienne, se conformant aux usages mondains les plus stricts, jugea à propos de présenter ses hommages et ses remerciements à la belle-mère de son Directeur-Général, qui l'avait accueilli à sa table. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert ne recevait pas avant le mois de janvier. A tout hasard il se rendit chez elle ; si elle n'y était pas, il cornerait une carte de visite. La concierge ne l'avait pas vue sortir. Il s'assura du pli de sa cravate, et se dirigea vers l'escalier. Un froufrou alerte et parfumé s'y faisait entendre, il s'arrêta pour laisser passer. De marche en marche, une descente posait, ainsi que des corolles successives, le bord d'une claire jupe en tulipe inversée d'où, à mesure et tour à tour, naissait le double pistil tendu des pieds les plus fins,

— Ah! monsieur Béjarric, d'une voix rieuse, M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert s'exclamait aimablement. Montiez-vous à la maison? Votre sœur est sortie avant moi.

— Madame, je me permettais de venir vous offrir mes respects et vous remercier de votre bienveillant accueil.

— Ah! que je suis désolée de sortir... Mais savez-vous ce que vous pourriez faire? Si ce n'est pas abuser de votre temps et de votre galanterie, accompagnez-moi. Je vais retrouver une amie qui serait bien aise de vous revoir.

La charmeuse mit à son invitation une insistance si persuasive, qu'Etienne se décida à monter en voiture avec elle.

Etre en voiture avec M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, il n'eût pu se douter jusque-là de l'étrange délectation qu'il allait y rencontrer!

C'était une personne originale et captivante; sa causerie étourdissait, voletant parfumée, légère et insoucieuse, de sujets en sujets, et les délaissant à peine frôlés, sans jamais y poser. Sa voix frémissait comme des ailes à boire, ouvertes, la lumière des matins printaniers. Elle s'essorait d'un seul élan en syllabes plus radiuses qu'un jet d'eau claire au plein midi d'avril, s'égrenait entre les éclats dispersés d'un rire toujours neuf et d'or en fête, se re-

formait en le son lucide d'une phrase interrompue soudain encore et sans cesse renaissante. Son sourire non plus n'était point de commande ; nativement ses yeux en emplissaient les mille regards qu'en moins d'un instant elle variait, toujours pénétrants et vivaces. Il semblait que les mèches frêles et douces de sa chevelure, et la pointe de son nez aux narines palpitantes, et que le bord incarnat de ses belles lèvres profondes et ses dents d'une candeur de joie, et toute sa chair mollement duvetée, que tout en elle, à travers les étoffes même de sa robe et ses parures, fût son sourire, un sourire non plus son attribut comme d'une déesse irrésistible, mais tout fondu en elle, inséparable et exhalé ainsi que de l'astre suprême s'exhale la lumière.

Etienne Béjarric l'admirait, mais, timide, il ne découvrait rien à lui dire. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert tout le temps lui parla. Il inclinait la tête, et ne répondait pas. Elle levait un bras, la paume retournée et cherchait à boutonner son gant. Soudain, ne venant pas à bout de cette œuvre de patience, elle lança un éclat de rire, et se tourna vers Etienne. Avec gaucherie d'abord il essaya, puis, s'enhardissant, il prit, pour l'affermir, entre le pouce et deux doigts de sa main gauche, le poignet offert, tandis que de la droite il pressait les boutons. Un rêve lui déroba la



réalité de ce qui se passait ; il ne s'en rendit compte que plus tard. Était-ce un oiseau qui, inquiet et moelleusement nerveux, palpait d'être captif, n'osant, pour fuir, accomplir un effort véritable ? Étienne se sentait la tête lourde d'extase ; cédant sans réfléchir, doucement, longuement, il appuya la bouche sur le creux savoureux de chair que laisse le gant à découvert.

Certes M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert tressaillit ! Il n'osait plus la regarder, mais il eut la sensation de ses yeux dirigés sur lui, un peu langoureux et bienveillants ; un imperceptible mouvement allongea, sous le bord de la robe, ses pieds plus près des pieds de son compagnon. Elle se taisait. Alors, un peu inquiet, lent, il leva un regard. Leurs souffles se confondirent ; ils s'em brassèrent sur les lèvres d'un même élan.

Pourtant vite ils s'étaient dégagés. Seules leurs mains encore s'étreignaient. Ils ne se voyaient plus ; et pas un mot n'était proféré. La voiture, silencieuse, roula durant quelques minutes ; bientôt elle fut arrêtée. Ils sortirent, et, lui derrière elle, ils pénétrèrent dans un salon, tapis et tentures, coquettement aménagé, une boutique du boulevard Haussmann, où attendait, assise devant une table à thé, la jolie et jeune M<sup>me</sup> Duin.

Tout le trouble d'une émotion soudaine s'était en apparence dissipé. M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert avait revêtu, comme un manteau qu'on passe, le pli de ses attitudes coutumières. Elle causait, vive et familière, comme si rien de singulier ne s'était introduit au milieu de ses habitudes. M<sup>me</sup> Duin put d'autant moins se douter de quoi que ce fût, qu'elle tenait Etienne Béjarric pour un charmant jeune homme, un peu trop embarrassé en la société des femmes et taciturne trop volontiers. Il n'avait su que répondre quand elle se fut proclamée heureuse de le revoir, en lui serrant la main d'une étreinte franche et cordiale.

Au reste, les deux amies se souciaient peu de sa présence. Elles bavardaient à qui mieux mieux, dans une mêlée délicieusement riante de susurrements empressés, d'un mot déshabillant telle dame de ses fanfreluches à la mode, ou de la pudeur affectée de sa tenue ; écorchant au vif l'hypocrite contrainte et la courtoisie intéressée des hommes ; présageant aux dépens de leurs amis même les plus proches un avenir de révélations scandaleuses dont l'attente, complaisamment circonstanciée, réjouissait, par avance, leurs âmes délicates, éprises de nouveauté. Si Etienne risquait une remarque, un *oui*, un *non* le refoulait distraitement dans sa situation de simple

comparses. Il y puisait d'ailleurs une délectation secrète, et il s'émerveillait de la simplicité naïve, malicieuse et gaie de ses charmantes compagnes.

Elles se levèrent, prirent congé de lui. Il les salua à la portière de leur voiture et sollicita de M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert l'autorisation de lui porter chez elle ses profonds respects.

— Quand vous viendrez, cher Ami, vous me ferez toujours le plus grand plaisir.

Il les quitta, et, comme il apercevait l'étalage voisin d'une fleuriste, il songea à leur envoyer à chacune une gerbe choisie. Mais on lui frappa sur l'épaule ; il se retourna surpris : c'était Médéric !

— Eh quoi, cher ami, d'où sortez-vous donc ? Est-ce que vous buvez du thé ?

— Mon Dieu, répartit en riant Etienne, parfois. Cela, ou autre chose...

— Oui, vous étiez en bonne fortune, j'ai vu : elles étaient charmantes.

Et comme, stupéfait, Etienne ne répliquait pas :

— Qui était-ce, je vous prie ? Je les connais peut-être.

— Je ne crois pas, se hâta de balbutier le jeune homme ; je ne crois pas. Non, je ne crois pas.

— Ah ! le bon cachottier ! Mais celui qui trompera Médéric, le Médéric Delaroque-Froubert

que je suis, si j'ose dire, celui-là, mon garçon, n'est pas près de naître encore. Je vais vous dire qui c'était, moi !..

— Mais je vous jure que vous ne connaissez pas ces dames, interrompit Etienne.

— Discrétion admirable ! âme candide, voilà de vos mensonges ! Je ne connais pas la blonde *duine*, la maîtresse cumulative du jeune Prévieu, poète mondain à la moustache provocante, et de la sémillante Vernoust de qui le divin Ronsard n'eût pas eu honte de proclamer la langue frétilleuse ! Elle est bien bonne ! la *duine* de ce daim de M. Duin, négociant honorable en bois et charbons !.. Ce que je la connais, vous savez !.. Ah ! mon cher, si c'est à elle que vous en avez, ne vous gênez pas. Le gué est fréquenté, et les canards l'ont bien passé.

Etienne, quoiqu'il se sentit horriblement mal à l'aise, ne pouvait se dépêtrer de son compagnon qui le tenait par le bras, et paraissait peu disposé à le laisser s'évader. Quand il rencontrait quelqu'un, c'était le diable de s'échapper. Que faire pour qu'il se tût ? flatter sa manie peut-être, et de la sorte, dévier la conversation.

— Si, proposa Etienne, nous allions boire quelque chose ?

— J'allais vous soumettre, mon ami, de ma propre initiative, un ultimatum identique. Je sais

par ici un bouchon prodigieux ; vous m'en direz des nouvelles, si toutefois vous n'êtes pas intoxiqué encore par le fumet fadasse de votre breuvage d'Orient.

Il fit quelques pas, entraînant Etienne dans une rue à l'écart ; puis au moment de presser le bec de cane, à la porte d'un marchand de vins, il s'arrêta, posa brusquement les deux mains sur les épaules d'Etienne qu'il regardait au fond des yeux et, tout à coup, l'interrogeant :

— Ma belle-mère, s'écria-t-il, n'est-ce pas qu'elle est une superbe femme ? A son âge, quelle amoureuse, mon cher ! Si je n'étais son fils, je vous envierais.

Il entra. Etienne avait d'abord hésité, tout décontenancé ! Mais il se ressaisit et, bien qu'il se fût senti pâlir et glacer jusqu'au cœur, il rejoignit Médéric, décidé à feindre, comme s'il n'avait pas saisi l'allusion.

— Savez-vous ce que j'ai commandé, mon bon ? Une bouteille, vous allez voir cela, une bouteille d'un vieux bourgogne qu'on tient ici en réserve à mon intention. Vous ne vous doutez pas d'une telle volupté !

Sa langue claquait, ses lèvres s'humectaient de concupiscence ; une flamme double embrasait ses regards ; il élevait le doigt dans une attitude de voyant qui avertit.

— C'est d'un vignoble, dit-il, qu'on n'a pas eu à reconstituer; nulle calamité ne l'a jamais atteint. Aussi, très fondue et dulcifiée par le repos d'un bon nombre d'années, vous allez voir cette saveur. Velouteuse, enveloppante, tellurienne, une lumière de sève liquide, elle vivifie, elle épanouit, elle transfigure : toutes les délices des Mille et une Nuits tiennent au fond de mon verre.

Il but, les yeux agrandis et fixés sur le vin de pourpre un peu ambrée, en silence et lentement, et d'un doigt, tendu dans la direction du verre d'Etienne, lui prescrivant de le lever avec un rythme égal qu'il réglait sur le sien.

— Ah ! Ah ! — fit-il, les verres une fois posés et remplis à nouveau avec quel geste d'onctueuse précaution, — eh bien ! que dites-vous de ce... thé ? Du thé ! je vous le demande : mais cette boisson fade est, en outre, pernicieuse ; les Chinois ne boivent pas autre chose ; ils ont le teint jaune et les yeux bridés. Pouah ! buvons, oublions, recueillons-nous dans une extase séraphique !

Ils burent encore, et Médéric louait le vin. Il le préférait à toutes autres boissons, à la bière, aux alcools. Il rappelait à Etienne distrait les louanges des poètes ; il citait en grec Anacréon, Horace en latin, déclamaient avec emphase des

vers de Ronsard, de Saint-Amand ou de Ponchon. Les bouteilles se succédèrent. Etienne sans y songer se laissait aller à boire : il se sentait le cœur en joie, l'esprit ravi et il se perdait exquisément aux sentiers embaumés de ses amoureuses rêveries. Jamais il n'avait connu pareille fête. Il n'écoutait pas les paroles prononcées auprès de lui, il en entendait de plus suaves égrener en lui une griserie persuasive. Que lui importait Médéric ? c'était à M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert (en son esprit désormais captivé il la nommait pensivement son Emma), que ses songes éperdus le liaient.

Quelle nuit s'écoula pour lui ! et que son sommeil, agité de spasmes voluptueux, lui parut, le lendemain, avoir été léger et rapide ! Il s'examinait, ne pouvant discerner en quoi, au physique, la journée précédente l'avait pu grandir. Il n'était plus le même que la veille ; toutes les vétilles, dont le souci l'avait occupé, disparaissaient maintenant ; il ne portait en lui qu'une préoccupation, qu'un désir fortuné, qu'un espoir : il aimait !

Aussitôt que l'heure le lui permit, il demanda chez elle M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert. Elle ne recevait pas. Lucie était sortie. Il s'en revint, attristé.



Il aurait voulu, du moins, dîner avec sa sœur : impossible, elle lui fit savoir que sa soirée, et toutes les soirées de la semaine, étaient prises par des dîners, des spectacles, des réceptions. Etienne, les jours suivants, chercha encore à être introduit ; en vain ; il n'y réussit pas.

Il écrivit alors. Sa lettre resta sans réponse. Quelques jours plus tard, une seconde lettre lui fut retournée ; elle n'avait pas été décachetée. Il ne comprenait rien à la bizarrerie de cette attitude. Il s'énervait et se sentait encolérer. De nouvelles tentatives échouèrent. Même sa sœur ne le conviait plus chez elle ; quand ils dinaient maintenant ensemble, avec Delaroque-Froubert, ce fut au restaurant. La belle-mère restait invisible.

Enfin, au bout de six semaines d'efforts restés superflus, Etienne lui envoya une supplication brûlante, dont il s'était risqué, sous un prétexte imaginaire, à faire mettre l'adresse par un employé subalterne de son bureau, afin que l'écriture ne fût pas reconnue. Il reçut en brève réponse, par un petit bleu, ces mots d'une main féminine, sans signature : — *On prie E. B. de mettre fin à ses importunités.*

C'était l'abîme ; il y plongea, hébété. Quoi ! jamais jusqu'alors il ne s'était livré à la femme ;

simplement, selon l'occasion, il en avait joui indifférent, et maintenant que ses sens, que le désir, que la joie d'aimer en lui s'éveillaient, il était repoussé et meurtri ! Était-ce là ces rencontres heureuses, ces violents entraînements réciproques dont les récits des livres sont pleins ? Est-ce là l'amour ?

Et puis, cette M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert ! Dieux, elle, si belle, si radieuse et si gaie, que signifiait donc sa conduite ? En quoi avait-il pu lui déplaire tout à coup ? Car, enfin, il ne l'avait pas recherchée ; d'elle étaient venues toutes les avances ; elle l'avait, experte, tenté, attiré, capturé sans déliance, et, c'est lorsqu'il s'était livré, lorsqu'il s'était, joyeux, abîmé au fond du piège tendu, que brusquement elle le jugeait importun et gênant ! Était-ce sa faute ? Il ne songeait pas, en suivant les routes de la vie, au jardin de délices dont il côtoyait, inattentif, les hautes grilles fermées d'un lierre touffu ; était-ce sa faute si un être de lumière et de beauté, les entr'ouvrant, l'avait pris par la main et l'avait guidé au seuil des chemins d'arômes ? Pourquoi l'avoir introduit, puisque ce n'était que pour un moment si court ? Et maintenant à jamais en lui il porterait le regret de les avoir entrevus et le deuil d'en être chassé.

Il connut de pénibles journées ; son désespoir se comblait dans le désœuvrement de sa pensée. Qu'il fût au lit, la nuit, il rêvait plus qu'il ne reposait ; à son bureau, toutes les heures occupées à des besognes machinales, et en courses au hasard des rues ; le soir, dans les cafés ou peureusement tapi chez lui, le même souvenir le harcelait. Plusieurs fois il rôda sous les fenêtres de M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, il revint au thé du boulevard Haussmann ; il ne la revit pas. Il la savait assidue au Théâtre Français ; il y alla un mardi, et l'aperçut dans sa loge si entourée, si indifféremment rieuse que sa souffrance en fut accrûe et qu'il s'enfuit en sanglotant.

La semaine suivante il s'arma de courage, mais en vain, car, comme on jouait du classique, elle n'était point venue. Au bout d'un mois seulement, il eut amassé une assez grande résolution pour retourner derechef au théâtre. Tout d'abord ses places restèrent inoccupées et Etienne, désappointé, s'impatiait ; mais la porte de la loge à grand fracas s'ouvrit : accompagnée de M. et de M<sup>me</sup> Vernoust, et d'un second habit noir qu'il ne connaissait pas, elle fit son entrée. Le soleil chanta dans la salle. Il ne la quittait plus des yeux. Les comédiens l'émerveillèrent, et, bien qu'il n'eût pu dire le

titre ni le sujet de la pièce qu'ils jouaient, il la trouva sublime.

Au premier entr'acte, il se précipita. Le cœur lui battait effroyablement ; il s'arrêta pour reprendre haleine, dans le couloir des loges, puis il se fit ouvrir. On ne manifesta de le voir ni mécontentement ni surprise ; à peine y eut-il dans le regard un sourire furtif. L'accueil fut simple et impartial ; on ne le distinguait plus des autres ; il le sentit et en fut secrètement mortifié. Après une conversation décente, banale, quelconque, Etienne se retira, en même temps désabusé et de plus en plus le cœur ulcéré.

Pourtant l'aimait-il encore ? Il était sans colère et se croyait sans passion. Elle s'était jouée de lui, c'était sûr, mais dans quel but ? quelle satisfaction avait-elle poursuivie ? il ne la devinait pas, et son inintelligence des mobiles qui la faisaient agir le préoccupait à tel point qu'il lui fut de longtemps impossible de l'oublier ou de lui pardonner. Une image déchirante vécut en lui ; il ne pouvait s'en arracher. Il la haïssait trop pour ne pas l'adorer.

Quand il buvait avec Médéric, quand il dînait avec Emile et Lucie, il leur parlait d'elle, désespéré. Mais chacun d'eux ne poursuivait que sa propre satisfaction ; il n'osait interroger au delà

des convenances, de peur qu'on ne pénétrât son secret. Médéric aimait le vin, le vantait et louait les poètes pour l'avoir chanté : hors de là, rien ne l'intéressait. Lucie et son mari s'affolaient de leurs câlineries réciproques ; le soir, ils se plaisaient à courir Montmartre et se délectaient des turpitudes falotes qu'on y débite, dans les concerts.

Il les y suivit ; son dégoût s'en accrut. Le piment des allusions obscènes ou scatologiques n'agissait pas encore sur son tempérament ; il avait foi en l'impondérable pureté des amours chastes, il croyait à la vertu, et sa sensualité était tenue en bride par l'innocence qu'il prêtait aux intentions de ses désirs. Puis, il n'eût pas crû qu'on s'offrît de la sorte pour allécher et pour laisser inassouvi. Dans la pleine vigueur de ses instincts quasi vierges, il se fût donné, comme il eût pris, sans réticence. Les blandices l'éccœuraient au milieu des excitations malsaines ; il étouffait dans une telle atmosphère, il n'y revint plus.

Mais Lucie le consternait, qui prenait à ces régals un plaisir très étrange. Le moindre geste indécent l'exaltait ; elle plongeait dans le tourbillon de luxures apparues avec tout l'appétit d'une âme famélique et avide. Delaroque-Froubert s'en montrait radieux. Des camarades, bons

vivants, insoucieux et frivoles les accompagnaient, accablant la jeune femme de leurs flatte-ries galantes, accommodant, à son usage, pour lui plaire, mille facéties poudreuses, toutes enflées de sous-entendus insidieux, rajeunies à peine sous le souffle apparent de leur convoitise très réelle.

Elle s'amusait de son succès et de se rendre de la sorte agréable. Même elle poussait loin l'audace. Un soir, laissant ses compagnons en arrière un instant, elle s'assit seule à une table. Ils n'entrèrent que quelques minutes après, et, feignant ne pas la connaître, se placèrent à la table voisine. On chantait d'ineptes couplets ; un bohème à cheveux longs les avait composés et les jetait en pâture non sans prétention. Un arrière-sens égrillard en poivrait la bêtise sensible. Lucie, regardant autour d'elle, bientôt fixa son attention sur un homme d'âge mûr qui donnait des signes certains d'impatience. Mais il leva les yeux, la regarda, elle était tout près de lui. Bientôt il lui sourit, elle répondit par un sourire, il la considéra dans les yeux, eut un mouvement, et enfin, la voix conquérante, lui demanda :

— Cette place est-elle libre à côté de vous, Madame ? Voulez-vous me permettre de l'occuper ?

D'un geste de la tête, en continuant de sourire, elle consentit.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

Elle demanda un simple bock. Quand le garçon l'eût apporté, il rapprocha sa chaise, et, brusquement, lui saisissant la main qu'elle ne retira pas, se mit à parler avec volubilité, à critiquer le morne concert, qui n'était supportable, assurait-il, que lorsque d'adorables jeunes femmes condescendaient à en dissiper l'ennui par le charme de leur présence. Alors, on n'écoutait plus, on se ravisait, et jamais, jamais, comme précisément ce soir, le lieu ne s'était transfiguré : il avait, enfin, connu l'amour ! Qu'elle lui accordât de la mener en des lieux plus dignes d'elle, où le plaisir et la joie qu'il éprouvait seul serait par elle partagés.

Il devenait entreprenant et pathétique, et, bien qu'elle l'écoutât sans rien répondre, son désir le rendit soudain si pressant, qu'elle eût été sans doute fort embarrassée de se trouver sans défense. Mais elle partit d'un éclat de rire irrésistible qui arrêta court le développement de la harangue, et, indiquant d'un mouvement la table voisine :

— Ah ! mon pauvre Monsieur, s'écria-t-elle, je crois le moment venu de vous présenter mon mari !



Le monsieur réprima tout signe de déconvenue ; il sourit avec un peu d'affectation, et haussa les épaules en disant :

— Fantaisie de jolie femme ! Soit.

Après quoi, très poliment il salua, et sortit.

D'autres soirs, les aventures s'achevaient moins bien ; il y eut des outrages, des menaces, des échanges de cartes. Mais on y remédiait aisément, et les jeunes époux se divertissaient fort de telles scènes avec leurs amis.

Etienne avait repris l'habitude de passer, malgré le froid de l'hiver, chez son grand-oncle et sa grand'tante la journée des dimanches. Il ne se trouvait vraiment bien que chez eux. Ce qu'il faisait et ce qu'il pensait les intéressait ; ils l'aimaient, et, à sonder sa douleur indistincte et constante, qu'il ne parvenaient pas à consoler, ils gagnèrent de lui une haute estime et, presque, l'admiraient.

— Il faut, lui dit un jour M. Delanouze, à toutes forces, que tu quittes ce Ministère puisqu'il te déplaît à ce point. Tu es certes capable de trouver une autre occupation. Nous t'aiderons.

— Hélas ! mon oncle, et quoi donc ? Je n'ai titre ni expérience. Que pourrais-je entreprendre ?

— Tout d'abord sois courageux, choisis ta voie, et, avec de la persévérance et de la volonté, il n'est pas possible que tu échoues. Si tu ne sais pas vers quel but te diriger, la tante Valentine et moi nous y avons paré pour toi. Nous avons quelque chose à te proposer.

Comme son petit-neveu le regardait avec un ravissement étonné, après un sourire satisfait, il reprit :

— Que penses-tu, Etienne, de la profession de photographe ?

— Mon Dieu, mon cher oncle, je ne sais. Elle est honorable, certes, mais je n'ai ni aptitude ni préparation. Je ne puis répondre, et, si c'est à elle que vous vous êtes arrêtés pour moi, je ne saurais m'y engager. Il me manque à la fois les dispositions et la pratique ; des capitaux sans doute sont indispensables. Je ne veux pas courir à des déboires et à la ruine.

— Tu parles, mon enfant, avec sagesse. Mais nous n'avons pas reculé devant de telles difficultés. Voici, pour y obvier, les moyens que je te propose. Au début, tu n'auras pas besoin de capitaux ; il faut avec patience que tu consentes à un temps assez long d'apprentissage. On le fait en se jouant ; songe combien d'amateurs réussissent. Mais je désire que tu deviennes un photographe accompli, qui n'ignore rien des

ressources de son art. Tu l'étudierais donc à fond, avec les sciences qui s'y rattachent, la chimie, n'est-ce pas ? les procédés divers de la gravure, que sais-je ? Nous pourrions aux dépenses nécessaires ; nous tiendrions en réserve la somme indispensable à ton établissement futur, et la ferons fructifier en attendant. Ce projet te convient-il ?

Très ému du souci bienveillant que prenait M. Delanouze à son égard, Etienne ne savait trop que répondre. Si la carrière administrative le rebutait, s'il ne possédait aucun titre qui lui permit d'aborder les professions libérales, jamais, en dépit des éloges qu'il entendait fréquemment faire de la photographie, il ne l'avait envisagée comme un métier duquel il pût attendre sa subsistance. Bien plus, il n'avait pas même été curieux de la pratiquer en amateur. Le goût universel de l'instantané ne l'avait pas touché. Il soupçonnait, où la manie bienveillante de son grand-oncle divinisait l'artiste et l'inventeur, un simple commerçant, un boutiquier. Sans doute il était dur de percer là comme ailleurs ; une concurrence redoutable barre partout la montée aux nouveaux venus. Comment s'introduire où l'on n'est poussé par ses antécédents, par l'exemple et l'encouragement de parents

ou de patrons, ou du moins par une irrésistible vocation ? il se taisait, mais les Delanouze observaient sur son visage le passage de ces réflexions hésitantes. Ils en comprenaient le motif, dont ils approuvaient d'ailleurs le scrupule.

— Au reste, dit la tante, tu sais, Etienne, nous ne voulons pas que tu te détermines précipitamment. Nous ne te mettons pas le couteau sur la gorge. Réfléchis. Consulte ton père, tes amis. Prends ton temps. Tu vas, dis-tu, partir en congé ; tu pourrais te décider à ton retour.

— Oh ! ajoutait l'oncle. Quand tu voudras ; aujourd'hui, dans un mois, dans deux ans. — L'offre que nous t'avons faite, nous ne la reprendrons pas. Fais-en ton profit à ta guise.

Etienne les remerciait, ravi par leur bonté. Mais il désirait s'habituer à cette idée nouvelle, l'envisager sous toutes ses faces ; il avait peur de l'incertain ; il ne voulait pas aventurer les capitaux qui lui seraient avancés dans une entreprise périlleuse.

— Non, non, tu réussiras. Nous n'avons aucune crainte. Tu es trop sérieux, trop sage

pour que nous n'ayons pas en toi la plus vive confiance.

Et M. Delanouze, s'appuyant sur le bras de son petit-neveu, passa avec lui dans une pièce voisine où il conservait la précieuse collection des œuvres les plus parfaites obtenues par l'art qu'il affectionnait.

— Que de chemin parcouru ! Vois, Etienne : ceci est le daguerréotype de ta tante Valentine que M. Daguerre lui-même m'a donné lors de nos fiançailles. Il n'est pas aussi pâle, aussi effacé que le sont trop souvent ces plaques de cuivre argenté, quand le mercure qui a servi à développer l'image, s'est volatilisé. Hélas, dans peu d'années, il n'en restera peut-être plus une seule. On n'avait pas trouvé alors de fixatif suffisant... Te souviens-tu ? il y a quelques années tu te riais, sans méchanceté, de ma passion singulière ? Au grand scandale de ta pauvre mère, qui te trouvait irrespectueux, tu m'appelais le Chevalier de l'Hyposulfite !... Ah ! si on avait pu donner ce nom aux héliographes de ce temps-là ! On éliminait bien déjà au moyen de l'hyposulfite de soude l'iodure d'argent que la lumière n'impressionnait pas ; mais il fallait attendre que M. Fizeau (que j'ai connu aussi) y mêlât sa dissolution de chlorure d'or. Enfin, on se contentait de ce que la prodigieuse dé-

couverte d'alors pouvait donner : une faible silhouette pour vos yeux de raffinés, n'est-ce pas, où tout juste un contour se devine ? — Mais voici les premières épreuves transportées sur papier, elles disparaissent presque aussi, et le papier, mauvais, est tout rongé ! Peu à peu les procédés s'améliorent, s'affirment, se précisent. Les clichés négatifs sur verre permettent de multiplier les épreuves. Elles sont plus sûres. Les traits s'y multiplient, suivant les lieux, se creusent ou s'atténuent ; les ombres se veloutent. Mais c'est récemment, bien récemment, que l'on acquiert le modelé, en tous les arts l'essentiel, le modelé qui seul reproduit l'apparence vivante de l'original. — Regarde ces images des nuages ; elles ont été obtenues par des astronomes. Et ceci : ce sont les épreuves d'un amateur, d'un restaurateur de Paris, M. Druet, d'après des sculptures et d'après des tableaux. Toute lumière y est enclose ; elle boit les contours, elle chante dans les blancs, elle évolue, se cache, au gré des ombres, renaît câline ou fanfarante ; ici elle fulgure, là elle se tapit. C'est prodigieux, cela ! et c'est à persuader les peintres de l'inanité de leur art suranné vis-à-vis de nos objectifs !

Songez aux chemins à courir encore ! La pré-

cision mathématique des procédés rapides a permis, depuis les travaux de Maybridge et de M. Marey, d'analyser les mouvements en apparence les plus insaisissables. On abolira la trépidation actuelle de nos cinématographes ; on obtiendra plus prompt et plus complet. Et la radiographie, les expériences du docteur Röntgen ! Et la photographie des couleurs ! Comme on tâtonne, comme on bredouille ! — Ah ! si je pouvais vivre assez longtemps pour assister aux merveilles futures : jeunes gens, jeunes gens, vous ne vous doutez pas de tout ce que l'avenir vous réserve. Les prodiges de l'Orient antique que sont-ils en comparaison de celui-ci : capter le soleil, l'asservir à nos caprices quotidiens !

Et l'excellent M. Delanouze, abîmé dans la contemplation des miracles futurs, prédisait à Etienne Béjarrie de qui, à sa voix, s'échauffait l'enthousiasme, les conséquences entrevues d'une combinaison ordonnée des divers arts mécaniques ; il célébrait la fusion prochaine de la photographie avec le phonographe, avec le téléphone, et présageait ce que modifierait dans la pratique du métier l'intervention des forces électriques.



## IX

Le programme arrêté par Etienne Béjarric pour l'emploi de son temps durant les quinze jours de vacances qu'on lui accorda au Ministère, pour simple qu'il lui eût paru, ne fut pas à la lettre exécuté. La course des saisons s'était monotonement poursuivie. Depuis près de huit mois qu'il vivait à Paris, il n'en avait jamais franchi la muraille fortifiée plus de vingt-quatre heures. Son existence se consumait en recherches, en soucis fiévreux, en déboires. Il résolut de s'oublier, de puiser, à quelque source limpide, avec le calme et l'espérance, des forces neuves pour lui permettre de s'engager délibérément dans les chemins de sa destinée future.

Le printemps s'apprêtait à reparaître. Déjà

les fraîcheurs souples ranimaient d'un pli la pureté profonde de l'air. Il semblait que les objets ne se tinsent plus, dans l'isolement, tassés et rentrés en eux-mêmes, sommeillant, engourdis ; d'une naissante poussée ils cherchaient à se rapprocher, à se confondre. Une brise mêlait au matin des parfums éclos. Au bout des rameaux tendus, des bourgeons grossissaient. Les pierres absorbaient avides le sourire réchauffant du soleil. Les eaux luisaient en courant. Des frémissements traversaient l'atmosphère, exaltaient chez les bêtes et chez les hommes la fierté de leurs instincts, ruisselaient parmi les branches et les herbes et pénétraient la terre attentive, qui, heureuse, secouait tout son deuil hivernal.

Le moment était choisi. Assister au renouveau de la nature, qui le pourrait sans trouble ? Et Etienne se proposait de le faire participer à sa rédemption propre, en y guettant, pour l'imiter, le réveil prodigieux des sèves qui montaient. Salutaire exemple, enseignement éternel, l'homme n'est-il point fait à l'image des grandes choses qu'il contemple ? Le même sol le nourrit, le même vent le vivifie, il respire comme elles-mêmes, comme elles il est né et il mourra comme elles. Si son esprit est plus conscient, seul, les yeux ouverts, il assiste aux phases de ses trans-

formations successives, mais il ne lui appartient ni d'y échapper ni de les contraindre. Il y aide parfois selon son vouloir, il en tire un profit calculé, il se grandit d'intelligence.

Etienne prévint son père de son arrivée prochaine à Oursoulet. Il fut reçu sans joie, froidement. Prosper Bédarric s'habitua de plus en plus à la solitude de la campagne; il aimait peu qu'on la troublât, ou, du moins, il n'acceptait que des compagnies à son gré, dont la présence n'éveillât en son âme assoupie aucun frisson de regret, aucun désir nouveau.

Il s'était rendu compte de la distance qui séparait de lui son fils. Que subsistait-il de commun entre eux, hormis le nom ? Pas une habitude, pas un élan, pas une pensée.

Sans doute, il n'aurait trouvé en l'indifférence apprêtée de son âme ni un suffisant motif ni même une résolution assez franche pour rompre le lien vieilli de ses affections familiales. Sa vie ancienne, avant son veuvage !... il lui paraissait que d'un amas de songes désormais répudiés il se fût, sans effort, affranchi pour se soumettre à la torpeur préférée d'une existence enfin normale, pacifique, abritée des passions malsaines, des dépités et des douleurs.

Que n'avait-il fait, au reste, pour ses enfants ?

Quels soins leur éducation lui avait coûtés ! Comme en lui ces souvenirs se réveillaient : il avait dû s'arracher même à sa retraite élue pour secourir la détresse d'Etienne, pour assurer le sort de Lucie. Maintenant l'un poursuivait sa carrière, l'autre était mariée. Que lui demandaient-ils encore ? Ne lui permettaient-ils pas enfin de vieillir, selon sa guise, solitaire et apaisé ?

Sa fille n'avait pas craint, et d'elle il avait désiré la venue ! de molester, avec une affectation méprisante d'impatience et d'ennui, — secondée par Delaroque-Froubert, qu'il eût pourtant aimé, mieux qu'un camarade ancien, autant qu'un frère, — la tranquillité farouche de ses rêves. Il avait subi, dans la résignation, un désenchantement sans doute, mais depuis des mois délivré allait-il, de la part de son fils, supporter une épreuve de plus ? Ah ! s'il avait pu l'éviter ! Sa tolérance était à bout. Comment maîtriser, cette fois encore, son intime colère ? Non ! si les froissements de la première visite se renouvelaient, il crierait tout haut son indignation, sans souci des conséquences ; il fallait, coûte que coûte, en finir.

Sinon pourquoi ne pas vivre aussi bien avec eux, dans le tumulte égoïste et dans le bruit, à Paris ?

En descendant à la gare de Saint-Eminien, Etienne fut surpris de n'y pas trouver de voiture qui l'attendît. Il crut d'abord à un retard, et patienta. Mais, au bout d'une demi-heure, inquiet déjà, il remit sa valise à un employé en lui recommandant de la charger sur la diligence qui monte vers le soir, et il se mit en route à pied. Le long du chemin, il se disait que, probablement, sa lettre s'était égarée, que son père n'était pas prévenu. Il marchait sans hâte, d'un pas régulier, s'efforçant de s'intéresser aux charmes du paysage, mais, en dépit qu'il en eût, une anxiété l'étreignait, il voulait savoir, il était impatient d'arriver.

Quand il aperçut, à un détour de la montagne, à travers le feuillage des arbres, les toits d'Our-soulet, son cœur battait, il pressa le pas. Aux Grottes, la maison close, son père n'y était pas. Il interrogea des habitants du village : on l'avait bien vu sortir, s'éloigner vers la passerelle du moulin, mais il n'avait parlé à personne, on ne savait où il était allé ni quand il reviendrait.

— Il y a tout de même bien deux heures qu'il est parti, ajoutait une vieille femme, et je ne pense pas qu'il eût diné.

Après un temps assez long, fatigué, Etienne

s'installa chez l'aubergiste, où, comme une heure de l'après-midi venait de sonner, de fort grand appétit il mangea. On lui servit, sur une table noire, au milieu d'une salle basse et sombre, la soupe aux choux fumante, une petite truite fraîche, un plat de viande bouillie avec des pommes de terre, puis de la salade et des biscuits un peu moisis ; le tout arrosé d'un gros vin bleu du pays. Il avait faim, il fit honneur au repas, et, même se délecta de la simplicité épaisse des mets locaux dont la pesanteur abondante contrastait agréablement, trouvait-il, avec le faux apprêt délicat des restaurants parisiens.

Est-ce donc que son père avait choisi la bonne part ? Valait-il mieux vivre selon la nature, oublier le factice des existences urbaines, s'éloigner du tourbillon malsain ? Etienne, réconforté, se sentait disposé à l'admettre. Il alluma une cigarette, il reprit une bouteille du même vin, et il se laissa négligemment saisir par l'afflux indistinct de ses songeries.

— Mais, conclut-il bientôt, on n'apprécie les bienfaits de la campagne que si on les compare. Ce vin, en lui-même, n'est point bon ; ce que j'ai mangé est fort médiocre ; je suis si las de Paris, j'éprouve à ce point le besoin de changer au loin et de me retremper que tout

ce qui ne s'y peut rencontrer va, par ce seul motif, m'apparaître admirable ! Ah ! c'est bon vraiment, de végéter un peu !

Soudain, Prosper Béjarric entra dans la salle, et, sans un mot, il serra la main à son fils. Etienne, debout, le regardait étonné. Avait-il changé ? en quoi ? pas même, et il ne le retrouvait pas.

— Père ! soudain, avec un effort, il rompit le silence, — ne m'attendiez-vous pas ?

— J'ai reçu ta lettre, Etienne, sois sans crainte, et je n'avais pas oublié. Mais j'ai des occupations, tu comprends ; et puis, parlons franchement : s'il me fait plaisir de te recevoir à mon foyer, j'entends que mes habitudes ne soient en rien modifiées pour toi ; vis à ta guise ; ne soyons pas un embarras l'un pour l'autre. Conservons chacun notre bonne indépendance.

Le rêve d'Etienne, une fois encore, s'écroulait. Il se ressouvenait du passé. Quand, au retour de l'armée, se sentant transformé et grandi, il voulait se purifier par l'intimité au milieu des siens, il n'avait trouvé qu'une sœur attendrie et simple, et la froideur de son père l'avait rebuté. Du moins, avec Lucie, il vivait, il s'effor-



çait de cultiver cette âme naïve et sincère, il goûtait le charme d'être purement aimé. Brusquement son père, sous le prétexte qu'il était temps qu'il se fit aussitôt une position, l'exila, seul, à Paris. Il n'y avait rencontré qu'une amitié ardente, inattendue, c'est vrai, mais que l'intervention obstinée de son père avait encore su rompre ! Son père ! quelle influence avait-il eue sur sa vie, qui n'eût été néfaste ? Quand, où, comment son père s'était-il donné le souci de l'étudier assez pour pouvoir l'éclairer sur la voie où il pourrait s'engager ? — Constamment livré à soi, seul ! — Etienne sentait qu'une intime et lourde rancune contre son père s'accumulait dans son cœur. Si une éducation négligée faisait de lui un homme médiocre à jamais, à qui en revenait la faute ? même ses études, quelconques, ni brillantes ni plus mauvaises que la plupart, n'avaient pas abouti à lui assurer les titres que d'autres acquièrent aisément. Pourquoi n'avoir pas songé à les obtenir ? Lui avait été négligent, soit ! mais qui donc eût dû fixer son attention sur les conséquences, hélas, trop sûres d'une telle faute ? Il avait été environné de compagnonnages futiles et méprisables, et lui seul, lorsque le hasard l'en sépara durant les trois années passées au régiment, avait réfléchi qu'il eût corrompu d'avance au milieu

d'eux son avenir et, seul, amassa en lui-même le courage et la force de s'en séparer ! L'homme en lui s'était découvert. Gurneau se chargea de le mûrir, de l'exalter. Il avait pris conscience de ce qu'il était, de ce qu'il pouvait être. Tout à coup, à cause de son père encore, à cause de l'influence dont il usa pour détourner le goût naissant de Lucie, plus rien ! la réconfortante amitié s'était évanouie, il ne savait ce que Gurneau était devenu, il se retrouvait, bien déchu, et son père ne l'accueillait pas et sa sœur s'était détournée !

Un dernier essai, il l'eût tenté avec joie ! Libre, quelques jours, il était accouru : son père le regardait en intrus qui lui apportait une gêne ! tout de suite, à son abord, il prenait une attitude de défiance et de combat !

Il le suivit à l'intérieur de sa maison. Rien, tout d'abord, ne lui parut changé. Les pièces gardaient un air de médiocre aisance, avec leur mobilier usé, leur papier historié et défraîchi. M. Béjarrie ne connaissait pas le souci du confortable ; ce qu'il avait lui suffisait. Ses soins se confinaient au jardin, mais comme, là même, son goût hétéroclite s'inspirait des plus incertaines idées touchant une horticulture rationnelle, le résultat auquel il aboutissait, et qui ne

correspondait pas toujours à sa recherche, avait peu de chance de plaire à autrui.

Il est vrai que M. Béjarric poursuivait de plus nobles ambitions. Quand les connaisseurs professionnels lui prédisaient, vu l'état de ses terres ou leur exposition, un échec à ses tentatives, il éprouvait une indicible joie, s'il avait passé outre à ces objections, de voir lever parfois un germe dont leur sagesse routinière avait condamné la semaille ; il tirait de l'orgueil de mille tentatives, et ses plates-bandes de terre épaisse et sombre se hérissaient par endroits de toutes sortes de tigelles débiles dont sa sollicitude la plus émue parvenait bien juste à prolonger de rien la pauvre existence.

Etienne n'appréciait pas de tels efforts menus. Son père ne sut pas l'y intéresser, haussait les épaules à le voir s'arrêter plus volontiers devant des corbeilles faciles de jacinthes ou d'anémones en fleurs dont l'éclosion presque spontanée ne lui avait pas coûté le même labeur attentif.

Il y avait, devant le perron, un vaste espace carré qu'on avait jadis ensablé, lorsque, sur le désir de feu M<sup>me</sup> Béjarric, dès l'installation définitive à Oursoulet, la maison de ferme, dont c'était l'aire, avait été démolie. Trois larges platanes, un tilleul profond avec des racines vigoureuses, qui rampaient sous le sol, par places

bossué de leurs torsions rugueuses, y étendaient, au gré des instants, des ombres vigilantes et apaisées.

C'était, vers le village, dont elle dominait les masures sales, serrées sous leurs toits de tuiles rouges et lourdes, une terrasse ménagée dans l'escarpement de la montagne, où Etienne laissait rêvasser, sans qu'il y songeât, les heures calmes des matinées. Au loin, là haut, les brumes se soulevaient dans les bois bleus des pins dont la masse immobile tassée arrondissait avec mollesse les cimes. La terre abrupte des rochers dénudés supportait d'étages en étages d'ingrates cultures. La vallée, au fond, serpentante, incurvait la montée de ses prairies encore pâles jusqu'aux lignes dispersées des châtaigniers trapus dont l'effort stable déjouait tous les assauts ; la lumière légère y respirait dans les branchages contournés ; elle éclatait sans violence, mauve et rose vers le nord, et allumait à quelque crête de pierre un frisson scintillant. Rien ne troublait le silence, à peine le passage bref d'un charroi sur la route, ou, devant une porte éloignée, la voix criarde d'une paysanne rappelant ses enfants d'un ton aigre.

Etienne se fût satisfait de journées écoulées dans une telle paix, mais, au moment des repas,

elle disparaissait. Dès le premier jour, il s'était, en levant les yeux, arrêté, confus, de manger, pour n'avoir plus retrouvé devant lui qu'un mur vide où, naguère, était placé le portrait aimé de sa mère. Prosper Béjarric avait surpris le regard de son fils, mais, tout juste poussant un grondement obscur, il s'était renfrogné au fond de son assiette. Ils se taisaient tous deux, ils sentaient obscurément qu'ils ne pouvaient plus se comprendre. Des demandes banales, sur le mode coutumier : leurs santés étaient bonnes, ils avaient de l'appétit ; l'intimité de leurs pensées ne se confondait pas au delà.

Chaque repas renouvelait leur gêne réciproque.

A la fin, Etienne se risqua :

— Puisque, père, vous l'avez ôté d'ici, le portrait, si vous ne le gardez pas, voudriez-vous me le donner ?

— Etienne, tu y attaches une valeur de souvenir trop grande. Était-il même ressemblant ? Je ne puis me rappeler. Le passé pour moi n'est plus.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui. Je vis aujourd'hui. C'est le bonheur. Crois-moi. Tu es jeune ; ne t'alourdis pas de ce qui a été. Vis.

— Père ! est-ce vous qui parlez ainsi ? Dois-je oublier ma mère ?

— Tais-toi ! Tu ne peux me comprendre. Tant pis ; taisons-nous. J'ai jeté au feu les souvenirs encombrants.

— Le portrait de ma mère ?...

— Il n'existe plus.

— C'est bien. C'était votre droit. N'en parlons plus.

Etienne s'était levé ; il sortit de la salle à manger. D'un pas nerveux il parcourut le jardin et la terrasse. Il allumait des cigarettes et les laissait s'éteindre. Il en déchiétait le papier des doigts et des dents ; il en arrachait le tabac, plus qu'il ne le fumait.

Il descendit sur la route, interpella les gens du village, s'informa de leurs travaux. Longtemps, adossé au chambranle d'une porte ouverte, il demeura les yeux fixes, à contempler les mouvements d'un forgeron. Tout ce qu'il avait vu autrefois dans la vie, toutes ses sensations reprenaient forme dans l'ondoielement successif des flammes. Il revécut tous les âges, il sourit aux sourires de sa mère, il initia à des jeux sa jeune sœur, il grandit et réfléchit, il se mêla à toute l'existence, et partout et en toutes circonstances il se reconnaissait sensible, curieux, impressionnable en proportion des aptitudes qu'il tenait de sa mère.

Le forgeron, s'arrêtant de battre l'enclume, s'était tourné vers lui :

— Est-il vrai, Monsieur Etienne, lui demandait-il, que vous venez habiter au village, avec M. Béjarric ?

— Qui t'a parlé de cela, mon brave Eloi ? Non, en vérité, je dois bientôt rentrer à Paris.

— Vous serez bien ici encore dimanche prochain, pour la fête ?

— Je ne sais.

Etienne, en soupirant, lui serra la main, et il s'éloigna. La fête ! Il songeait bien à la fête, maintenant ! Autrefois, quand, aux vacances de Pâques, avant de s'établir à Oursoulet, leurs parents les emmenaient, Lucie et lui, quelques semaines dans la montagne, oui, la fête, il y avait pris part ! Il avait disputé à tous les gars du pays, à ces hommes d'à présent dont la vie était faite, et qu'il voyait tous, sans retour, engagés dans des voies nettement tracées, il leur avait disputé le prix de la course ; il avait jouté avec eux sur la rivière, il avait couru la bague. Il se souvenait aussi d'épreuves ridicules et comiques auxquelles il s'était soumis joyeusement : comme il avait titubé, les jambes encloses dans un sac, avant d'atteindre le but fixé ; comme il s'était, aux rires des commères,



renversé sur lui toute l'eau des baquets quand il s'agissait d'y passer une longue perche de bois à travers un trou approprié, sans toucher: au moindre choc le baquet faisait bascule! — Et, vers le soir, les chopes bues dans les cabarets du village; les danses: ah! tout cela, que c'était loin et bon! Il y songeait avec quels retours d'ivresse! — La dernière fois, l'année même où il tira au sort, ce bal dans la prairie:... il revoyait obstinément un indolent visage blond, une jeune taille abandonnée et ce corsage qui, à son étreinte, palpait! Il connut alors des délectations incomparables! — Mais qu'était-il advenu de la petite Lydie? il ne l'avait pas rencontrée encore: s'il retournait interroger son frère, Eloi, le forgeron, de qui l'indiscrète question avait justement ravivé ces souvenirs ensevelis?

Mais le bruit du travail avait repris, l'enclume retentissait sous le choc répété des marteaux; le soufflet pailletait d'étincelles volantes la fumée pesante de la forge. Etienne se détourna. Lentement il traversa tout le village, depuis le cimetière jusqu'à la maison d'école, tout au long de la grand'route. Il descendit à la rivière, entra au moulin, revint jusqu'aux pentes creuses aboutissant aux abreuvoirs des fermes. Il vit des filles qui travaillaient aux

champs, d'autres qui gardaient les bêtes ou qui puisaient de l'eau au bord des citernes et quelques-unes qui, groupées au seuil de la boutique de mercerie, tricotaient des bas roses.

Nulle ne portait l'effigie de ses regrets. Il s'approcha, il prit part aux causeries, qu'il ramena vers le temps passé; ainsi retrouva-t-il maintes compagnes de ses jeux anciens qu'il n'aurait pas reconnues; elles se nommaient en riant et s'étonnaient d'avoir changé. Mais Lydie ne fut pas mentionnée. Etienne s'impatientait. — En hâte il énuméra, sans presque interroger, les hommes dont il se souvenait. Les réponses se croisèrent, s'amplifiant, se contredisant, avec des moqueries et des insinuations qu'elles eussent rendues volontiers persifflantes.

— Ceux qui étaient au régiment, on savait la vie qu'ils y mènent! — Demandez plutôt à Lisa: Benoît Fornin est parti cette année; elle en a reçu, par ses parents qui l'ont rencontré à Marseille, des nouvelles si rassurantes qu'elle en pleure encore tous les jours. Tenez, voyez si ses yeux sont rouges...

Et Lisa eut beau se détourner, les méchantes prirent plaisir à se taire pour que plus sûrement on l'entendit fondre en sanglots.

— Et tel, et tel, celui-ci qui a méprisé Raymonde épouse une vieille veuve de Saint-Vallier; celui-

là, garçon de ferme aux Pandraux, on sait ce qu'il a fait à la fermière, un beau petit dernier, son septième ! bien que le fermier depuis deux ans, soit malade à la mort ! — Tous, on dirait, vraiment, qu'ils ont peur des filles du village, comme si elles n'étaient délurées, avenantes, faciles à vivre, et mieux, sans prétention, que toutes celles des alentours ! Qu'on demande aux jeunes gens de partout ; il y a des fêtes où on se rencontre ; elles s'en vont l'une après l'autre, à la ville bien souvent, et vous y ont une tournure qui ne fait pas honte à leurs maris.

— Et Lydie est-elle ainsi partie, à la ville ? enfin Etienne osa le demander.

— Ah celle-là ! Voilà longtemps qu'on ne l'a vue. On n'a même pas entendu parler d'elle. Quand on prononce son nom devant Eloi, il devient rouge, et il se fâche.

— Qu'est-elle devenue ?

— On ne sait pas. Elle s'est sauvée un jour, voilà bien quinze mois. On dit qu'elle a mal tourné.

Etienne n'en sut pas plus long.

Il se sentait le cœur gros, comme si on l'eût averti de la perte d'une personne chère. Une heure auparavant, il ne se souvenait plus d'elle, et maintenant c'était une déception amère de ne l'avoir pas retrouvée, de la perdre peut-être

à jamais. Il eut beau se raisonner, le regret ne s'effaçait pas. Il voulut lire, il ne put pas. Quand il fumait, les volutes de la fumée se contournaient suivant les courbes du visage qu'il revoyait. Des yeux le regardaient, des cheveux clairs se parfumaient de soleil léger, des lèvres fraîches souriaient sur la pureté puérile des dents. Rien ne le détournait de sa vision, et son chagrin fut profond.

Le rêve paisible d'Oursoulet n'était pas plus possible que la soumission mouvementée à quoi Paris l'avait assujetti. Ah ! du moins, par de la fatigue contraindre sa mémoire à s'effondrer ! Son père, il l'ennuyait, et il était trop seul ici. En voyageant, son esprit serait absorbé, ses membres rompus, il ne pourrait se souvenir ni endurer ses rêves obstinés. Il partirait.

Et quatre jours plus tard, il prenait congé de son père. Au caprice des routes de la France centrale, ardue et toute bosselée du chaos massif des monts de la Margeride et du Livradois, à bicyclette, par longues journées haletantes, il se dirigeait au loin, vers Paris.

## X

Etienne Béjarric, rentré à Paris, avait repris le pli de ses habitudes quotidiennes. Comme il se levait, en général, assez tôt, il flânait à s'habiller, s'arrêtant de longues minutes, le front contre la fenêtre de sa chambre, à regarder la Seine poisser ses remous, indolente.

La concierge de la maison lui préparait une tasse de chocolat ; il l'avalait rêveusement en parcourant des yeux le journal qu'elle lui avait monté. Souvent, pour se rendre au Ministère, il longeait les quais embaumés de soleil et des fleurs qu'on y vend. Les boutiquiers disposaient, à la hâte, les pièces de choix à leurs devantures ; les marchands de vin frotaient les vitres ou lavaient à grande eau leurs seuils ; sur la chaussée, les balayeurs chassaient la poussière

et les décombres; des ruisseaux au long des trottoirs emportaient tous les débris aux trous où ils se dégorgeaient par cascades. La ville activait de toutes parts son rajeunissement de chaque jour, et Etienne pensif la traversait, et il lui semblait que quelque chose de lustral passait en lui, qu'il se dépouillait des souillures amassées et qu'il en jaillissait lui-même plus net, plus sain et plus viril sous la clarté fraîche éclosée du ciel.

Rien alors ne l'arrêtait, toute velléité d'action en son esprit se transformait, réalisée. Il se souvenait d'entreprises qu'il eût, au plus, rêvées; il n'avait plus égard à l'obstacle dérisoire des vaines évidences. Tout ce qu'il songeait était; le monde s'en élargissait; il l'emplissait de son exemple sans orgueil: car il croyait les hommes pareils à lui, enthousiastes, candides, généreux!

Mais, d'un coup, ses illusions s'effondraient. Machinalement, il était arrivé au bureau; le portier l'avait salué; les préoccupations vraies le ressaisissaient, il était l'employé soumis aux règlements administratifs; la pensée s'abolissait en le rouage, redevenu conscient, d'une machine compliquée et stérile. A peine dix heures avaient sonné, presque chaque jour, un huissier appelait Etienne pour qu'il se rendît auprès de son chef immédiat, M. de Smits.

Celui-ci, jetant un regard sur sa montre, d'un bref mouvement haussait les épaules, puis, compulsant un vague dossier, s'étonnait qu'une pièce y manquât, se confondait en reproches impersonnels et sentencieux, ordonnait enfin qu'on le laissât seul.

Et Etienne retournait s'asseoir, désormais amusé de cette scène souvent réitérée, devant une table surchargée de poussiéreuses pape-rasses. Il en prenait une au hasard, s'engourdissait à en déchiffrer l'écriture niaise et pesante, la replaçait, ou bien il composait, à l'usage de ses chefs, les éléments d'un discours, ou réunissait pour quelque député ami du gouvernement des notes statistiques accommodées aux exigences électorales.

De tels labeurs peuvent appesantir, énerver les âmes délicates, ils ne sauraient assez puissamment s'emparer de toute l'attention d'un homme, s'il n'est point sot, pour que son esprit distrait ne songe, en dehors, à des objets plus captivants.

Etienne Béjarric, que ses compagnons de geôle regardaient comme un ours, passait, au Ministère, le meilleur de son temps à se souvenir. Il revoyait, presque jour par jour, son passé; même il avait tenté de le retracer, en composant ses mémoires. Bientôt, cette be-



sogne lui répugna ; il se jugeait si inintéressant, si veule ; il se surprit à se dégoûter de lui-même et à vouloir se détourner. Il apporta des livres, mais, fut-ce l'atmosphère assoupissante ? ils l'ennuyèrent, il les rejeta.

Surtout le souci de l'avenir aiguisait ses inquiétudes. Qu'il demeurât au Ministère, qu'advierait-il de lui ? Après des années de méthodique abêtissement, il se verrait nommé sous-chef, puis chef de bureau, directeur un jour peut-être, et décoré. Une retraite honorable couronnerait sa carrière. Quel sort ! vieillir, avant d'avoir pu songer à se grandir, à se libérer, à se rendre utile ! Rien : être ce qu'est un fétu dans l'espace, porté par le vent et soudain disparu ; entrer dans le néant, à la fois, et dans la vie : n'y a-t-il que cela à faire ! point d'autre ressource ?

Sans doute — il le savait — la société est de la sorte organisée. Toute soumission est de rigueur à qui ne possède le génie qui lutte, la force qui impose, l'or qui dompte. Sinon créer dans la souffrance et dans la foi, sinon par la terreur subjuguier, sinon jouir avec la richesse, n'est-il pas une autre existence ? Mais le laboureur qui produit son pain, mais l'artisan qui façonne à son caprice l'anse d'un vase ou enfile de courbes neuves le balustre d'une clé, n'éprou-

ve-t-il, à l'égal des plus puissants, toute la joie essentielle ? — Hélas ! quelles tyrannies l'oppriment : outre les incertitudes de la recherche ardue, voici que l'accablent la malveillance impitoyable du fisc, le mépris exigeant du capitaliste et du propriétaire ! Ah ! un travail libre, il est bien, désormais, question d'un travail libre ! La femme s'épuise à de trop rudes besognes, les enfants amaigris crient qu'ils ont faim. Un travail libre et inventif ! il faut pourvoir, pas même à leurs besoins, ce serait trop prétendre ! à l'atténuation seulement des privations les plus urgentes ! Ce travail sans rêve et sans idées, intimé sous la pression élémentaire du besoin, à quoi peut-il aboutir ? Et Etienne songeait que, soumis à des peines moins aiguës, il était pourtant réduit au même servage, étouffé et meurtri. Quelle révolte possible ? Aucune à tenter. La plupart des hommes ont accepté l'ignominie. S'il s'en allait, d'autres se hâteraient de disputer la place vacante ; lui, sans fortune et sans talent, se consumerait dans l'indigence et pourrait à l'écart périr de faim sans que rien en fût changé !

Que faire ? Une issue s'offrait bien à lui, et il eût dû s'en réjouir. Son grand-oncle lui proposait de tenter à ses risques un métier. Mais il se sentait si incapable, si ignorant : un bref appren-

tissage suffirait-il ? Il avait peur, et reculait. Ne pas réussir n'était pas ce qui l'effrayait ; sa condition après l'échec deviendrait-elle pire qu'à présent ? Non, sans doute : mais compromettre, dans une aventure hasardée, peut-être la fortune de ses vieux et bons parents, il ne pouvait, même en dépit d'eux, y consentir. Leur espérance et leur confiance étaient excessives et aveugles, nées de la tendresse qu'ils lui conservaient ; il aurait eu honte d'en abuser.

A quatre heures, il devenait son maître. Il semblait qu'avec les dossiers de son bureau il eût rangé au fond des cartons verts ses inquiètes pensées. Sorti, il jouissait, quoique en somme fatigué, du tourbillon des choses mouvantes. Il marchait, ou, parfois, sa bicyclette le promenait aux allées les moins mondaines du Bois de Boulogne.

Il visitait sa sœur. Elle habitait un somptueux appartement dans une des avenues riches et tranquilles qui aboutissent à l'Arc de Triomphe de l'Étoile. On y accédait par un corridor aux murs blancs plaqués de marbre poli ; au bas de l'escalier large étendant ses degrés tapissés de flamme velouteuse, attendait la jolie boîte vitrée d'un ascenseur. On sonnait. Un laquais stylé venait ouvrir, aidait à retirer les

manteaux, introduisait, en annonçant, dans le salon. Même Etienne était soumis à ce cérémonial d'élégance.

Parmi des bibelots de bon goût, des bronzes, des verdure, des soieries en tentures et les grands fauteuils cramoisis, Lucie le recevait avec affectation ; plus jamais elle ne se montrait la simple bonne fille qu'elle avait si longtemps été auprès de lui, qu'il avait vue grandir négligemment et qui se confiait avec tant de candeur ! Maintenant elle était consciente d'un rôle à jouer, d'une situation à sauvegarder, de sa respectabilité. Trop d'intime laisser-aller eût compromis les convenances nécessaires ; et elle aurait tant désiré conseiller son frère si, dès les premiers mots, celui-ci n'avait eu la hardiesse de railler en ricanant les incontestables principes dont elle s'était plu à placer en relief la nécessité morale.

C'était aussi par trop surprenant!... Delaroque-Froubert avait tout tenté pour son beau-frère ; il n'en manifestait aucune gratitude ! Bien plus, il semblait lui en garder de la rancune. Que dans les années d'autrefois, à l'aube de son adolescence, il se fût laissé entraîner à vivre et à penser en bohème, Lucie, avec des regrets encore, en admettait la triste tentation : on est jeune, dépourvu des maximes salutaires qui ins-

pirent la force de résister aux séductions du mal ; on est environné d'excitations pernicieuses. Mais, au bord même de l'abîme, les yeux s'ouvrent, on est souvent aidé, et Etienne avait rencontré bien des chances. De malsaines influences avaient d'elles-mêmes disparu ; au Ministère, des jeunes gens d'un caractère aimable et correct lui faisaient une société accomplie : que n'en profitait-il, au lieu de les fuir, pour se modeler sur eux, pour atteindre enfin à la perfection de leurs manières ?

Lucie se désolait en vain, Etienne n'admettait pas d'être exhorté vers le bien ! Dès lors, de quoi parler ? Il ne voyait personne, il n'allait au théâtre ni dans le monde, il se confinait dans sa misanthropie, il y était indécrottable. De vagues minutes passaient, il se levait, prenait congé ; on ne s'était rien dit.

Deux fois, Etienne se présenta chez M<sup>me</sup> De-  
laroque-Froubert mère, à son jour de réception. Elle était environnée de quantité de jeunes femmes et de quelques messieurs devisant à à tue-tête des objets les plus oiseux. Il laissa écouler un temps raisonnable, accepta du thé, et se retira.

Il rendit visite aussi à M<sup>me</sup> Duin. Enjouée et

aimable elle le retint plus longtemps. Elle comprenait si bien sa mélancolie, elle eût voulu en dissiper le malaise : c'était de trop vivre solitaire à remuer tant de pensées que M. Etienne souffrait. Que ne venait-il la voir plus souvent ? elle lui enseignerait un peu de joie.

Il y retourna. Elle l'accueillit d'un sourire de ses lèvres et d'une poignée de mains fraternelle ; elle le fit asseoir sur un siège bas à côté du divan où elle se trouvait, quand il entra, à demi-étendue. Il la surprenait, usant d'une permission donnée, ce jour là, sans qu'elle l'attendit, elle n'y était que pour ses intimes. Etienne s'étonnait de la juger, sans apprêts, d'autant plus ravissante.

— Je vous reçois en ami. Je ne suis pas même habillée. Me le pardonnerez-vous ?

Il eût été bien difficile ! Elle se lovait, en sa grâce blonde, et le contour de ses formes enflait par places arrondies le léger tissu de sa robe lâche. Au bord, ses pieds, dans des babouches, nus, tendaient, en se jouant, leurs pointes vivaces. Elle n'était que vêtue à l'abandon, point serrée, et sa sveltesse jeune en exhalait une fraîcheur plus franche. Le cou très bas dégagé, une ligne fine du menton à la naissance des seins et aux épaules en incurvait la délicate souplesse, et son visage, de lumière prodigieuse, épanouissait

un sourire qui courait épars de la flamme de ses dents sur les joues, les yeux clairs ouverts et les boucles à peine tenues de sa chevelure.

Comme il la préférait ainsi, en négligé ! Elle n'affectait, à travers son rire ingénu, nulles belles mines persuasives ; elle ne neutralisait pas la diaphanéité sensible de sa peau sous la couche même impondérable d'une poudre et n'altérait pas, avec du rouge, la moiteur rose de ses lèvres. Il lui aurait dit son extase, volontiers, s'il eût osé, ne se doutant pas qu'en la ferveur de ses regards, satisfaite, elle avait lu.

— Eh bien, monsieur Etienne, venez-vous prendre leçon de patience et de facile humeur ? Causons comme frère et sœur. Confiez-moi vos ennuis.

Etienne ne sut résister.

M<sup>me</sup> Duin, de phrase en phrase, l'encourageait, parfois aussi elle interrompait :

— Pauvre ami, vous avez dû souffrir. Mais poursuivez, je suis fière d'être votre confidente.

Ah ! s'il n'avait pas pensé ce qu'il disait, Etienne pour rendre fière M<sup>me</sup> Duin l'eût certes inventé : fière d'être sa confidente, ah oui ! et quels sourires significatifs, affolants lui étaient, pour sa peine, en récompense trop glorieuse, décernés d'instant en instant !

De fait, M<sup>me</sup> Duin s'était apitoyée ; elle n'avait



guère parlé pourtant, et Etienne la quitta l'esprit singulièrement allégé. Chaque fois, dorénavant, qu'il se découvrait un chagrin, et il mettait une hâte certaine à s'en découvrir, bien vite il s'affligeait auprès d'elle, et ses afflictions peu à peu se transformaient en les motifs assurés de sa pleine félicité.

Un matin, M<sup>me</sup> Duin s'en vint relancer Etienne Béjarric au Ministère. A la demande des femmes élégantes les portes officielles cèdent aisément. Elle fut aussitôt introduite.

— Eh quoi, madame! Vous vous êtes donné la peine?... Si vous aviez à réclamer les soins de votre trop heureux serviteur, ne pouvais-je m'informer chez vous? Il ne fallait pas vous déranger.

— Monsieur Etienne, vous êtes en mesure de me rendre un service très important : puis-je compter sur votre bonne volonté?

— En doutez-vous, madame? Ce serait me faire injure. Vous savez bien que tout ce qui dépend de moi, ce à quoi mes efforts les plus persévérants peuvent tendre vous est d'avance acquis, vous appartient. Disposez de moi entièrement.

— Je n'attendais pas moins, je l'avoue, de votre sincère attachement. Voici ce qui m'amène.

Et M<sup>me</sup> Duin, des larmes dans la voix, — ce qui ne l'empêchait pas de sourire, — lui révéla la situation difficile où, par suite des mauvaises affaires entreprises par son mari, elle se trouvait elle-même engagée. Un seul moyen de sortir d'embarras ; que M. Duin reçût une importante fourniture de bois à brûler, que le Ministère mettait en adjudication huit jours plus tard.

Elle débita sa requête d'une seule haleine, sans détour, sans hésitation, ainsi qu'une leçon qu'elle aurait apprise. Etienne était ému ; sans même songer à son acte, à ses paroles, il lui pressa la main, la baisa, dégantée, respectueusement, et dit :

— Comptez sur moi. Vous pouvez être tranquille.

Ils s'entretenirent quelques instants de choses diverses et banales. Elle lui fit promettre sa visite prochaine ; elle sortit.

Resté seul, il réfléchit à l'engagement qu'il avait pris. Comment pourrait-il servir la cause de M. Duin ou plutôt, le négociant ne lui inspirait aucun intérêt, de sa femme ? Une adjudication, en quoi peut-on l'influencer ? Les meilleures conditions offertes en restant dans les limites d'un cahier des charges établi avec soin, assurent seules un privilège. On ne fausse pas la justice

des concurrences publiques ; en quoi son intervention serait-elle utile ?

— Et puis, ajoutait-il, Delaroque-Froubert est justement absent. Il est vrai que, sinon, c'est lui que M<sup>me</sup> Duin aurait sollicité. Elle est l'amie de sa mère, il n'a rien à lui refuser, et il est autrement puissant que moi ! Pourvu que ce ne soit pas encore le de Smits que concernent ces affaires-là. Je cours m'informer.

C'était M. de Smits !. Etienne fut pris d'un courage héroïque : le Ministre, en plusieurs occasions, lui avait manifesté quelque bienveillance. Il demanda audience au Ministre. Sur le champ il fut reçu, par bonheur, car, si la chose eût été différée, probablement la belle ferveur d'audace qui l'animait aurait eu le temps de s'éteindre.

Le Ministre ne connaissait rien aux affaires intérieures de son département. Il se consacrait tout entier aux questions élevées, profondes et ardues dont il avait charge de soutenir la solution gouvernementale devant l'une et l'autre Chambres. Ses subordonnés lui préparaient jusqu'à la minutie les arguments à l'aide desquels elle triompherait, il se réservait de la parer de toute la pourpre et des bijoux d'une éloquence enflammée. Les jeux souples où se complaisent à étinceler les ressources de l'orateur véhément

ne lui gardaient aucun secret ; il évoluait à merveille parmi les chemins du pathétique, éclatait en saillies déconcertantes lorsque tentait de lui faire obstacle l'assaut acharné des interrupteurs. Il disposait à son gré de la dialectique la plus élégante, de la force chaleureuse et de la méprisante ironie. Mais le fond des choses ne l'intéressait aucunement.

Il ne comprit pas tout d'abord de quoi Etienne l'entretenait, bien qu'il l'écoutât avec bonhomie. — Des principes, objectait-il, s'opposaient à ce qu'il fit dévier en faveur d'un fournisseur le hasard des adjudications. — Qui, d'ailleurs poussait Béjarric à s'y intéresser ?

Mais dès qu'Etienne commença le récit circonstancié de la démarche tentée, le matin même, auprès de lui :

— Qui est cette M<sup>me</sup> Duin ? demanda-t-il.

Une description empressée la lui fit entrevoir élégante, jolie, volontiers évaporée et imprudente ; il sourit, et, frappant sur l'épaule de son attaché de cabinet, il s'écria, avec le gros accent jovial du Midi :

— Bagasse, farceur ! Voilà de jolies mœurs ; je soupçonne votre manigance : vous favorisez le mari pour être favorisé de la belle ! Cela me va. J'aime les jeunes gens entreprenants. Voyons ce que nous pourrions faire.

Et il fut convenu, puisque Etienne se méfiait de ce pauvre M. de Smits, que le Ministre lui-même s'emploierait. Il donna ordre que le dossier de l'adjudication lui fût remis, et il convoqua en son cabinet M. Duin, afin de s'entendre avec lui sur diverses particularités à introduire dans le cahier des charges, de façon à le mettre en état de satisfaire à toutes les exigences.

Le Ministre riait de bon cœur, Etienne se confondait en remerciements ; et, comme l'affaire avait été, grâce à son initiative, aisée à conduire, il se réjouissait d'en porter, dès le soir même, la nouvelle à M<sup>me</sup> Duin rassurée.

Chez lui, il trouva un mot ; elle souhaitait le voir, et, pour plus de sûreté, l'attendrait ce jour même, dans sa loge, à l'Opéra. Dès qu'il eut, en hâte, dîné, il passa son habit et s'empressa.

Le spectacle commençait. La vaste salle somptueuse, les lumières baissées, tressaillait à peine de pierreries étincelant par éclairs dans l'ombre ; il se tissait au fond du silence tout juste la suprême guipure des chuchottements qui défont. Déjà, devant la toile, s'imposait, en une rumeur de tempête, l'éclat redoublé des cuivres sous les rafales, et un pas chancelant, épuisé, tandis que s'écarte le rideau, jetait un homme fugitif à terre, sous le frêne, éperdu : le fils de Welse,

dépossédé et maudit. La Walkyrie ! Etienne s'intéressait au drame ; l'orchestre touffu qui fait parler toutes les voix de la passion et des espaces dès les notes premières l'avait saisi. L'ardeur latente de cet amour qui se développe sans qu'on s'en doute, épanouit sa fleur triomphale, se purifie au souffle naissant, impétueux, d'un printemps enchanteur et se transfigure en un hymne d'héroïsme et de fervente volonté, tout cela, — et ces ruissellements d'harmonie où se détache comme d'une trame mobile et nécessaire le dessin grandissant de l'action, — il s'en sentait submerger, emporté de tourbillons en tourbillons, hors de la banalité de la vie, loin de ses soins quotidiens ! Ah ! les petits soucis et les plaisirs futiles, les espoirs dérisoires, les déceptions, et les amours ! et les tristes amours ! — le monde à ses yeux s'évanouissait, il s'en était arraché ! Il jouissait de la jeunesse merveilleuse, de l'ingénue beauté de toute la création : comme, au loin, tout était terne, comme tout ici resplendissait ! Où donc était la vérité ? et que serait l'homme sur terre s'il n'était enthousiaste et passionné ? Etienne frémissait, Etienne rayonnait et exultait ; la musique et le poème le haussaient au-dessus de lui-même, et il jouissait d'être encore seul dans la loge, tout palpitant et confondu !

Mais, au plus beau de son délire, tandis que

le héros, invoquant la protection du dieu, d'une main impétueuse retire de l'arbre l'arme invincible, un bruit, derrière lui, le ramena dans le courant banal des réalités ; M<sup>me</sup> Duin, froufrou-tant, et souriant, opérait, éblouissante, son entrée, suivie fidèlement de son mari et du jeune Gaëtan Prévieu, guindé et musqué, que la méchanceté du monde lui accordait pour amant.

Elle tendit, potelé et ferme, vers Etienne, son bras nu, dans un mouvement de grâce empressée ; elle se dit, en flatteuses paroles, contente de le voir et confuse de l'avoir fait attendre. Elle le regardait aussi, et toujours aux yeux et sur les lèvres l'ineffable clarté de son sourire chatoyait ; elle le regardait tout en parlant, évaporée, et s'étonnait qu'il ne parût ni plus charmé devant elle ni à lui complaire plus zélé ! Mais l'extase d'un coup brisée prolongeait son emprise. Etienne ne renaissait pas indifférent et mondain ; s'il avait osé, il eût prétexté un malaise pour sortir. La soirée s'assombrit à ses yeux. Il s'ennuyait, il fut morose.

Dès l'entr'acte, il mit au courant de ses démarches M. et M<sup>me</sup> Duin. Celui-ci le remercia négligemment ; elle avec plus de ferveur, et ses cils longs par deux fois battirent sur de brûlants regards.



On parla d'autres choses, et du public, et du spectacle.

— Cette musique de Wagner, dit-elle, n'est-ce pas ? parle au cœur par instants. Que de jolies mélodies elle contient, quand elle s'en donne la peine ! Monsieur Etienne, l'aimez-vous aussi ?

— Je n'en avais jamais entendu avant ce soir ; elle me transporte... Je ne sais comment exprimer ce que je sens. Jamais la musique ne m'a procuré une telle émotion.

— Oh ! oh ! vous êtes artiste, je vois ! Vous vous entendrez avec notre ami M. Prévieu. N'est-ce pas, Gaëtan ?

— Bah, vous savez, moi, je le trouve surfait, votre Wagner. Toujours dans les grands sentiments ; c'est bien facile l'héroïsme. Comme disait monsieur ; — se tournant, hautain, vers Béjarrie, Gaëtan Prévieu détachait sentencieusement les syllabes ; — cela transporte ! mais à l'examen, vous savez, cela ne résiste guère.

— Moi, avouait M. Duin, je ne comprends pas. C'est peut-être beau, mais c'est trop fort pour moi. Et puis, l'opéra sans ballet, ça me déroute.

— Ah ! le ballet a du bon, certes ! Pourtant, ajoutait Prévieu, il peut n'être pas indispensable. A condition, ricana-t-il, qu'on ne fasse pas du théâtre embêtant, et qu'on ne remplace pas,

comme votre Teuton, le ballet par le raisonnement. Quand on songe qu'il n'y a pas, dans cette lourde partition, un geste, une syllabe, un accord qui ne soit motivé, prétendument, par quelque subtilité du sens : comme si la musique, je vous demande un peu, portait à réfléchir ! Que nous importe ? qu'elle nous égaie ou nous attriste, à la bonne heure ! mais c'est un casse-tête chinois, ma parole ! toute votre musique allemande.

— Tu entends, bobonne. (M. Duin s'exaltait !) Tu entends : Gaëtan, lui qui est un poète, pense comme moi..., et tu m'appelles Philistin ! C'est rasant toutes ces machines, je suis bien heureux que vous le lui disiez.

Etienne Béjarric, hébété, ne prenait nulle part à ce qui se passait autour de lui. Il se surprénait à maudire la sottise de ces hommes-là, qui gâtaient en se jouant le plus vif plaisir d'art qu'il eût jusqu'alors éprouvé. Il eût été bien incapable de discerner les motifs de son intime jouissance ; elle le ravissait, voilà tout, il ne tenait pas à en savoir plus long. Il s'efforçait d'être inattentif aux exclamations de M. Duin comme aux sentences de Gaëtan Prévieu. Mais ce jeune fat, haut et maigre, très correct, dédaigneux, et toujours occupé à assurer devant son œil gauche le monocle qu'il portait sans

cordons ou à lisser sa longue moustache fauve, ne lui inspirait qu'un mépris instinctif ; à deux ou trois reprises il ne put s'empêcher de hausser les épaules. Il ne fut pas vu, heureusement.

M<sup>me</sup> Duin ne voulait pas se laisser vaincre par les arguments mis en avant, ni, surtout, céder devant son mari :

— Cependant, insinua-t-elle, l'opinion du monde...

— Je vous accorde, interrompit Gaëtan, je vous accorde que ces partitions sont pleines de motifs ingénieux et ravissants. Il y a, dans la Walkyrie, n'est-ce pas au second acte, celui que nous allons entendre ? un chant du printemps qui ne manque pas de délicatesse...

— Malheureusement, fit Etienne énervé, si vous aviez assisté au début du drame, vous en auriez déjà joui ; il vient au premier acte.

— Au premier acte, au premier acte, ah ! vraiment, monsieur, vous croyez ? Après tout, je n'ai pas la prétention... Si vous savez mieux que moi... Il est vrai qu'à l'Opéra on a de telles habitudes ! N'a-t-on pas obligé un musicien (c'est même Wagner, autrefois, je crois), à transposer l'ordre des actes de je ne sais lequel de ses ouvrages, de Tannhauser, peut-être ? Aurait-on, pour la Walkyrie, agi de même, après sa mort ?

Visiblement, le poète était vexé d'avoir été pris en défaut par un ignorant. Il lui aurait volontiers décoché, s'il l'avait trouvée, quelque sanglante épigramme. Mais il ne le connaissait pas ; où donc fréquentait ce monsieur ? Il fallait être osé pour prendre ainsi le pas sur lui, et devant la petite M<sup>me</sup> Duin encore, qui était de ses succès mondains le meilleur héraut et le plus ferme répondant !

Et ce M. Béjarric ne se doutait même pas de son attentat audacieux ! Il restait muet et immobile comme si rien de ce qui se disait ne le concernait plus, presque aussi étranger à la conversation que M. Duin, quoiqu'il n'eût pas, comme lui, l'occupation soutenue d'une salle à lorgner et d'habituez à saluer.

Gaëtan Prévieu se leva donc, pressa, en arrondissant le coude, l'extrémité des doigts à M<sup>me</sup> Duin, profondément s'inclina :

— Chère amie, dit-il.

Et il sortit.

Le reste du spectacle s'écoula sans incident ; mais Etienne ne put, à cause du caquet et des interruptions ravies de sa compagne, rejoindre sa joie initiale perdue ; il demeura morne et silencieux, tandis que, brusquement, dans le silence, elle étouffait un frisson de rire qui lui montait aux lèvres.

## XI

Au moment précis où, se détournant de sa fille dépouillée, le dieu, encore frémissant du châ-timent qu'il lui inflige, gravit la roche pour y con-traindre les puissances souterraines à la protéger d'un rideau de feu infranchissable aux lâches, M. Duin, satisfait, à son tour prit congé de sa femme, serra la main à Béjarric, et sortit de la loge. Il se rendait au cercle ; il n'y manquait aucune nuit, abandonnant à des amis, chaque fois qu'il s'en trouvait en leur compagnie au théâtre ou au bal, le soin de reconduire chez elle sa femme. En homme d'une éducation par-faite, il sollicitait de chacun, au préalable, la li-cence d'agir à sa guise et l'assurance que, sans se gêner, on consentirait à le remplacer. L'af-faire avait été traitée, cavalièrement, durant le

dernier entr'acte; Etienne se sentit donc plus embarrassé que surpris par ce brusque départ.

Le spectacle fini, il seconda de son mieux M<sup>me</sup> Duin. Il lui plaça sur les épaules son manteau ; il lui tint sa lorgnette et son éventail ; il lui offrit le bras, fit appeler une voiture et s'y installa à côté d'elle. La conversation, durant le trajet, resta discrète et hésitante. Cependant, la jeune femme invita son compagnon à prendre chez elle une tasse de thé ; il accepta. Ils arrivèrent ; ils avaient sonné, et, déjà, M<sup>me</sup> Duin était entrée dans le corridor de sa maison, quand Etienne, ayant réglé le cocher, et s'appêtant à la suivre, la porte fut tout à coup violemment fermée, et il demeura, stupéfait, au bord du trottoir. C'était une de ces hautes portes, d'un goût récent, dont l'opaque verre dépoli qui les forme est défendu par une armature extérieure de barreaux ouvragés.

Au travers, la lueur réveillée des lampes électriques montrait, confusément, deux ombres qui se mouvaient. Soudain, un cri d'effroi fut jeté ; Etienne, ému, se précipita sur le bouton de la porte ; elle s'ouvrit ; un homme le bouscula et s'enfuit dans la rue ; il ne put entrevoir son visage. Mais, à le voir courir au loin, sa silhouette lui rappela, aussitôt, Gaëtan Préviel.

Il n'entreprit pas de le poursuivre, le plus pressé était de secourir M<sup>me</sup> Duin.

Décontenancée, pâle, immobile, elle s'appuyait du coude à la muraille. Péniblement, avec l'aide d'Etienne, elle marcha, s'affala sur la banquette de l'ascenseur, le remerciant des yeux à peine plus que des lèvres ; enfin par sa femme de chambre portée, presque étendue, sur le divan de son salon, d'une voix expirante :

— Servez-nous vite le thé, dit-elle, et qu'il soit chaud.

Après un soupir profond, elle secoua la tête, se passa à plusieurs reprises la main sur le front, se débarrassa de son manteau, de ses gants, et, se tournant vers Etienne :

— Ah ! mon ami, quelle aventure ! soupira-t-elle. J'en suis toute bouleversée.

Elle but, jusqu'au fond, renversant un peu la tête et soulevant de ses seins tendus le bord largement échancré de son corsage, par petites gorgées trois tasses pleines du breuvage fumant, puis, vers Etienne amusé qui la regardait, elle sourit, ranimée :

— Ah ! comme cela me fait du bien !

Elle se leva, vint doucement vers lui, et, les deux mains posées sur son épaule, le regardant avec tendresse au fond des yeux :



— Vous êtes, ajouta-t-elle, mon sauveur. Je ne l'oublierai jamais.

Puis elle approcha de lui un siège et s'y assit.

— Il faut que je vous parle un peu de moi. Vous ne me connaissez pas encore.

Et, comme Etienne d'un geste protestait :

— Non, vous ne me connaissez pas, j'ai tant abusé de votre confiance. Rien de vous ne m'est étranger ; vous m'avez tout dit. Mais moi, vous ne me connaissez pas encore, mon ami.

— Oh, oh ! dit en riant Etienne, vous vous jugez donc bien mystérieuse. N'êtes-vous pas la plus douce, la plus affectueuse, la plus séduisante des femmes ? Vous voyez bien que je vous connais.

— Tenez, Etienne, il me déplait que vous ayez de moi une idée inexacte ou incomplète. Êtes-vous pressé de me quitter ? Non ? Eh bien, tant pis pour vous. Vous allez subir un supplice bien long ; je vais vous faire, à mon tour, mes confidences.

Etienne se déclara flatté de la confiance qu'elle lui témoignait ; elle sourit encore, tout en commençant, sur un ton presque plaintif :

— Non, mon ami, non. Je ne suis point telle que vous me soupçonnez. Je désire que vous

preniez de moi meilleure opinion. Je veux que nous devenions désormais de francs, de purs amis. Il faut pour cela que vous sachiez à qui vous avez affaire, que je me découvre à vous toute entière.

N'est-ce pas ? je vous fais l'effet d'une femme futile, légère, insouciant, même un peu perfide ! Je ne suis rien moins, mon ami, que tout cela. Peut-être un peu aventureuse, admettez-le, mais rien de plus, je vous assure. Ah ! je n'ignore rien de ce qui circule sur mon compte dans les salons. Je dédaigne les racontars et les bêtises malintentionnées. C'est vrai, je ne me lamente pas, je n'implore pas la commisération du monde. Je n'en ai pas moins souffert de douloureuses tortures, j'ai supporté des peines atroces. Oui ! vous avez vu à mon égard l'indifférence de M. Duin. Il ne m'a jamais aimée, il me délaisse et il a perdu au jeu tout l'argent de ma dot. Me suis-je jamais plainte ? je ne cherche la pitié de personne.

Le deuxième mois de mon mariage, déjà, alors que j'étais toute emplie de visions de bonheur et d'amour ! savez-vous ce qui m'est advenu ? Un matin, je m'éveillai au lit, surprise d'y être seule. M. Duin avait, me dit-il, quand je le revis, le soir, dû se lever de bonne heure à cause de ses affaires. Le ton glacial qu'il prit

ne me fit pas illusion ; je ne crus pas à sa parole. Trois jours de suite le même fait se renouvela. Je résolus de le tirer au clair. Je feignis, la nuit suivante, de dormir, et je vis, à peine couché auprès de moi, M. Duin, s'étant assuré de mon sommeil qu'il jugea profond, lentement se lever, s'habiller et sortir. Depuis lors nous restons unis, en apparence, devant la société, pour échapper au scandale ; mais entre nous il n'y a rien de commun. Voilà mon bonheur conjugal.

Je sais bien qu'on me prête des amants et des amantes, parbleu ! presque aussi nombreux que les astres d'une nuit d'été ! Ah ! mon ami, comme, au début, les insidieuses calomnies, à peine masquées d'une flatterie dérisoire, m'ont ulcérée, je vous le laisse à penser ! Je me suis endurcie à la longue et nul ne pénètre ce que je puis éprouver. Ah ! mes nuits désormais sans sommeil — je m'endors parfois vers l'aurore, pour bien peu d'heures, hélas ! — mes nuits m'épouvantent, mes nuits m'énervent et m'excèdent, seule, rongée d'angoisses et de désirs. Oui ! on ne voit de moi que l'apparence en fête, personne ne me soupçonne, car c'est ma volonté, sinon quelques amis de choix à qui j'ai livré mon secret, et au nombre desquels je voudrais vous situer.

L'amour ! on m'en prétend friande : je ne l'ai pas même connu ; et depuis qu'il m'a désappointée, je ne l'ai jamais plus recherché. Mais à quoi tous mes efforts ont tendu, à quoi, de tout mon être, j'aspire et je tiens, c'est à l'amitié, à une amitié fervente, désintéressée, complète, à toute une vraie amitié ! Mes tentatives se sont heurtées à des incompréhensions, à des duperies, à des mensonges parfois. J'ai fait à ce petit Prévial l'honneur de le croire capable de partager mes sentiments : ah ! comme il m'a jouée, le misérable ! comme il avait projeté de me trahir dans sa lâcheté. Ce soir même, sans votre présence et votre sang-froid, ah ! mon ami, quelle horreur !...

M<sup>me</sup> Duin étreignait la main d'Etienne ; ses yeux approfondis de crainte et de douleur accueillait les regards inquiets du jeune homme.

— Comptez sur mon dévouement, balbutiait-il.

— J'y compte, cher Etienne, vous êtes mon ami. Le serez-vous entièrement ? sans arrière pensée, sans calcul ? j'y compte, je l'avoue. Les médisances vous environneront ; serez-vous prêt à supporter bien des épigrammes ? Me trompé-je si je me le figure ? N'est-ce pas, je n'ai point tort ?

D'un élan assuré elle se tournait vers lui et ses yeux anxieux l'interrogeaient avidement :

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

— Je vous suis tout acquis. Disposez de moi à votre gré. Je vous appartiens.

— Ce Gaëtan Prévieu ! reprenait-elle encore. Quand il arriva du fond de l'Anjou à Paris, naïf, inhabile, inconnu, ses parents, que M. Duin avait, je ne sais où, rencontrés un jour, nous l'avaient recommandé. Nous prîmes soin de lui, nous fîmes son éducation, il y ajouta tout ce que la plus étrange fatuité lui put assurer de succès faciles et d'applaudissements intéressés. Son ambition égoïste s'est ouvert le chemin de la réputation, et, s'il m'a voulue et, j'en rougis, presque possédée malgré moi, ce n'est pas qu'il m'aimât en réalité, c'est qu'il m'estimait utile à la réussite de ses desseins. D'abord je l'avais cru simple et bon, j'en avais fait un ami. Comme d'autres, avec M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert, avec les Vernoust, il avait consenti à me tenir parfois compagnie la nuit, pour m'aider à dissiper les malades terreurs qui m'assaillent, quand je suis seule. Je ne sais trop comment il s'y est pris. Au bout d'un temps, les autres ne vinrent plus, rebutés, je l'ai compris trop tard, par ses prétentions et par sa jactance insolente. Presque chaque nuit, nous nous trouvions en tête à

tête ; il résolut d'en abuser, si bien que hier je me décidai enfin à lui signifier son congé. Il sortit sans me rien dire. Mais, le soir, son audace me poursuivit à l'Opéra ; votre répartie inattendue sut l'en chasser, et alors, sournois, dans ma propre maison il a couru se cacher, épiant mon retour ! Quelle inspiration m'est venue de solliciter votre société pour cette nuit, cher ami ! et de quel affreux péril votre sang-froid m'a retirée, à temps ! Il m'eût violentée, je crois, sans remords, si, comme il s'y attendait sans doute, j'étais rentrée toute seule !

Cinq heures sonnaient lorsque Etienne Béjaric, ravi de sa nuit blanche et inoccupée, sortit de chez M<sup>me</sup> Duin. Il se sentait plus dispos qu'en y entrant. Nul subreptice espoir n'entretenait dans son imagination une fièvre d'amour : comme il s'était mépris ! comme, à présent, il gardait à son amie, pour l'avoir si noblement détrompé, une ferveur d'estime qu'il ne portait à aucune autre personne au monde !

Ainsi, de telles femmes existent : pas une amertume que la vie leur ait épargnée ; de tout leur cœur attentif et généreux, elles saignent, mais elles demeurent muettes et on ne lit pas de douleur dans le sourire de leurs visages ! Déçues par l'amour à qui toutes entières elles

se sont offertes et qui les a méprisées et torturées, leur désir se console et s'épure au milieu de tendresses plus délicates si elles sont moins éperdues, moins totales. Elles renoncent ; leurs corps merveilleux se ferment et se refusent ; corolles, on ne les peut cueillir, ni les effeuiller ; seulement un parfum, peut-être plus immatériel, en émane, comme d'un ciel d'été clair éclôt, au matin, la fraîcheur.

Ah ! maintenant, l'indifférence universelle qu'elle l'environne, et la haine de tous ! quels chagrins qui l'assailent, ne seraient compensés, ne seraient dissipés par la satisfaction d'être choisi en tant que confident, en tant qu'ami, par la plus infortunée, par la plus fière, par la plus exquise et la plus droite des créatures humaines ! Elle, elle ! mieux que les seins offerts aux caresses, que les lèvres pressées, que l'haleine bue et l'épuisement enchanté de tous les sens, elle l'avait envahi, transfiguré, divinisé à sa taille presque, par le don sans secret de sa personne morale !

Etienne marchait, au-devant de lui, ignorant des chemins. Il n'éprouvait pas de fatigue, il ne sentait la soif ni la faim. Il erra à l'aventure pendant deux heures. Un instant il songea à son passé, à son père égoïste qui l'oubliait, et il ricanait ; à sa sœur dont l'âme



se desséchait, et il ricanait ; à M<sup>me</sup> Delaroque-Froubert qui l'avait joué, et il ricanait de tous ces souvenirs.

Bien vite il les chassa pour rentrer dans le présent, savourer sa félicité, s'enorgueillir librement. Quels hommes ont connu des moments comparables aux siens, actuels ? Il prit en pitié l'humanité. Et si je songe, se disait-il, que la plupart de ceux qui l'approchent, de ceux que la beauté plus que divine d'Elizabeth surprend et captive, n'entrevoient rien de ce qu'elle est, et que pas une autre femme ne lui ressemble, ah ! vraiment, je les plains, peuvent-ils se douter du bonheur ?

Sur un banc où il s'était assis quelqu'un à son côté s'arrêta. Etienne, inconscient, hochait la tête vers l'inconnu ; ses lèvres s'agitaient et ses yeux étincelaient ; mais il ne disait rien et il ne regardait pas.

Soudain, joyeuse, une voix l'interpella :

— Etienne Béjarric !

Il fut secoué : un temps, comme s'il lui eût fallu d'espaces supraterrrestres redescendre à l'existence, il se trouva en des régions confuses ; ce n'était plus le songe et pas encore la réalité.

— Etienne ! répéta avec plus de certitude la voix.

Ses prunelles avaient reconquis le pouvoir de voir, sa voix articulait :

— Est-ce toi ? s'écria-t-il. Est-ce toi, mon vieux Gurneau ? Ah ! dans quel moment tu m'arrives : c'est le paradis.

Il se jetèrent au cou l'un de l'autre ; ils s'em brassèrent à plusieurs reprises sur les deux joues ; puis, les mains unies ils s'écartaient de toute la longueur de leurs bras, pour mieux fixement se contempler.

Soudain Jules Gurneau commença :

— Etienne, Etienne, comme tu m'as manqué longtemps ! Malgré la joie étrange où je te retrouve plongé (et je participe, sans le connaître, dès à présent, à ton bonheur,) tu es le même tout entier, je te revois comme si hier je t'avais vu !

— Et toi, mon cher Jules ! Que t'est-il donc arrivé ? pourquoi as-tu disparu ? Je t'ai beaucoup cherché. Qu'étais-tu devenu ?

— Ah, moi !... — Marchons, veux-tu ? Je te raconterai tout cela !

Et Jules Gurneau, doucement, de sa voix la plus simple, commença son récit :

Une lourde déception, survenue brusquement — malgré les prières de son ami, il ne consentit pas à en dévoiler la nature, — l'avait, du jour

au lendemain, déterminé, sans qu'il prit l'avis de personne, à quitter Paris. Il avait obtenu, au Comptoir d'Escompte, un congé; bientôt il fit parvenir sa démission. Il était résolu à ne revenir jamais, à ne plus donner de ses nouvelles. Il s'enfuit, au hasard, la nuit, par la gare la plus proche; à l'aube, le train dans lequel il était monté le déposait au bord de la Marne, non loin de Château-Thierry. Toute la journée il marcha, ne s'arrêtant affamé et recru qu'à la tombée du crépuscule. Déjà la fatigue, obscurément, lui enlevait un peu de sa fièvre douloureuse et irritée. Il entrevit qu'en persévérant de la même sorte quelques jours, elle ne tarderait pas, sinon à succomber, à se tasser dans le recoin engourdi de son âme où dort tout levain du passé. Il marcha, il marcha, deux jours, huit jours, douze jours pleins depuis l'aurore jusqu'au soir survenu. Mais le temps était déplorable: pluies, bourrasques, une boue gluante; et sa bourse s'épuisait. Il s'enquit d'un emploi. Un gros fermier l'avait, en attendant mieux, hébergé, satisfait de lui voir prendre soin de ses enfants en bas âge: il les instruisait, les amusait, les promenait. Il séjourna auprès de lui plusieurs mois; il fit venir des livres, et se remit à travailler. Quand, enfin, une place de secrétaire dans la rédaction d'un journal quoti-

dien lui eut été offerte à Nancy, le fermier avec ses enfants s'opposa à son départ. Il tint bon, mais promit de revenir. La besogne ardue à laquelle il fut assujetti ne lui laissait que peu d'heures de loisir, chaque jour : il les avait employées à préparer l'examen de la licence ès-lettres. Trois mois plus tard, le grade obtenu, il s'interrogeait avec une attention sévère. Tout chagrin, tout regret étaient assoupis. L'existence qu'il s'était tracée n'était point rompue. Il avait tourné l'obstacle dont la persistance eût pu lui faire échec. Il rentrerait à Paris, sans crainte, et il pourrait y vivre désormais dans le calme du labeur repris. Quelques leçons pour assurer sa subsistance, le reste des journées dans les Bibliothèques : il se proclamait entièrement satisfait.

— Et ton fermier, interrogea Etienne, l'as-tu revu ?

— C'est ce dont-il me reste à te faire part. J'avais définitivement établi mon plan de vie. Deux conditions me manquaient encore pour le réaliser : je contenterais mon goût pour les sentiments d'amitié en te cherchant, en te retrouvant ; cela n'était point malaisé. Mais un autre besoin, moins simple pour les pauvres ou ceux qu'on peut, comme moi, appeler les déclassés intellectuels, incapables de faire œuvre de leurs dix doigts ou

de se soumettre longtemps à une discipline administrative, un autre besoin me tourmentait. Si j'aime la vie paisible, je ne l'admets qu'ordonnée, régulière et tendre. Des soubresauts passionnels ne doivent pas la traverser. Elle se complèterait d'une affection solide, pure, absolue; mais à qui eussé-je proposé de partager mon intérieur et ma destinée, sans ridicule ou sans vanité? Ah! mon ami, quelle audace il m'a fallu! A côté du fermier, dont je t'ai raconté l'indulgence, vivait une jeune fille, sa sœur, qui s'intéressait à mes maux et à mes labeurs. Elle avait été mon amie; après bien des hésitations c'est à elle que je songeai. J'osai écrire, je ne fus pas rebuté. Nous sommes mariés depuis huit jours.

Etienne se réjouit du bonheur de Jules Guerneau; puis ce fut son tour de lui confier son secret; il fut si éperdument lyrique dans la description de M<sup>me</sup> Duin et de ses rapports avec elle, épurés, discrets, enthousiastes, qu'il dut paraître à son ami un peu déséquilibré ou, du moins, trop irréfléchi.

— Je me félicite, Etienne, de t'avoir rencontré en ce moment précis. Ton exaltation m'épouvante. Il sera bon que quelqu'un de plus mûr que toi te conseille et te soutienne dans la crise où tu entres.

— Que veux-tu dire ?

— J'admets que M<sup>me</sup> Elizabeth Duin mérite, sans conteste, les éloges que tu lui adresses. Il est trop sûr que tu ne vivras pas continuellement dans le paroxysme où je te vois. Tu nous rejoindras parmi les apparences réelles, songes-y bien. Pour amortir la chute, le mieux est de t'y préparer.

— Ah ! excellent Jules ! tu n'as donc pas cessé d'être le philosophe morose qui voit la vie avec tant de sagacité et tant de quiétude ? Homme sans passion, d'humeur toujours égale, je t'admire et ne t'envie pas.

— Mon cher, je professe à l'égard des exaltations de la douleur et de la joie une crainte pareillement respectueuse. La jouissance en est merveilleuse et surhumaine, mais elle n'a qu'un temps, et, dès qu'on rentre, forcément, dans la vie quotidienne, le choc est trop rude ; il me serait insoutenable. Je n'oblige personne à sentir comme moi. J'assiste à trop de délires pour ne pas éviter d'y être à mon tour entraîné. Je domine mes aspirations, je règne sur mes faiblesses, et je les régis à mon gré. Quand ceux que j'aime sont pris de vertige et tombent du faite auxquels ils rêvaient follement d'atteindre, je me trouve là, les bras ouverts, je les reçois et je les réconforte.

— Et moi, je n'aurai pas recours à ton assistance, va ! Ah ! il faut que tu connaisses Elizabeth ! tu ne te doutes pas...

— Bien entendu. Mais il se fait tard, je te quitte, mes élèves m'attendent. Si tu n'as rien de mieux à faire ce soir, ma femme et moi nous t'attendrons après dîner. Est-ce dit ?

Etienne, ayant promis, se dirigea en flânant vers le Ministère. Les cartons verts enfermaient moins d'ennui ; les paperasses émettaient en les remuant une poussière ensoleillée ; les mots y transformaient leur signification apparente jusqu'à se presser, émus, par guirlandes d'hommage autour du front jeune partout apparaissant de l'adorée Elizabeth. Etienne rêvassait, rêvassait, les coudes sur son bureau, et, si, malencontreusement, on l'eût, ce jour-là, chargé d'une besogne délicate et minutieuse, il l'eût, tant il était absorbé, entremêlée sans doute par places, inconscient, des louanges de son amie.

La rencontre de Gurneau que, pendant deux années, il s'était promise, l'occupait beaucoup moins. Il l'avait jugé, passé les premiers moments d'expansion, si froid, si réservé, que les souvenirs anciens de son affection en apparaissaient eux-mêmes décolorés, prêts à se flétrir, à se défeuiller l'un après l'autre.



La soirée néanmoins s'écoula au milieu de la plus sûre cordialité. M<sup>me</sup> Louise Marie Gurneau accueillit l'ami ancien de son mari avec une simplicité charmante. L'atmosphère était douce, cordiale, chaude. Etienne s'y complut, et se promit de souvent revenir. Le jeune professeur parlait, ainsi qu'il avait autrefois parlé; son âme ni son esprit ne s'étaient, que par un penchant à plus de tendresse, modifiés. Ses dissertations bues par sa femme, qui poursuivait des travaux d'aiguille, débouchait une canette de bonne bière mousseuse, ou passait les cigarettes tout en l'écoutant, assouplies dans l'énoncé moins brutal de ses paradoxes favoris, s'achevaient volontiers à présent avec un sourire, et il la regardait amoureusement dans les yeux et il y puisait avec certitude une approbation de toutes ses idées.

Souvent, dès lors, Etienne Béjarric prit l'habitude, après son dîner, de passer quelques heures à ce foyer tranquille, avant de se rendre, émerveillé, le cœur en joie, auprès de son Elizabeth chez qui, le plus souvent, il demeurait jusqu'au matin.

Pas une fois, M. Duin ne s'y montra. Plus jamais elle ne lui parla de lui. Il avait obtenu, au Ministère, la faveur sollicitée. Ses affaires s'en

trouvaient améliorées. Il en avait exprimé à Etienne sa satisfaction et sa gratitude, correctement, sur une carte de visite. Il jouait, au Cercle.

Souvent M<sup>me</sup> Vernoust, que son mari aussi certains soirs accompagnait, partageait avec Béjarric le plaisir de faire oublier à M<sup>me</sup> Duin ses chagrins. C'était une femme fort jolie, ainsi que sa grande amie, simple et franche dès qu'elle ne figurait pas, pour le monde. D'un esprit relativement cultivé, sans affectation de pédanterie, très gaie et insouciant, elle cachait sous des dehors légers une profonde et sûre bonté. Vite elle acquit l'estime et la considération d'Etienne ; bientôt il la respecta. De son côté, elle s'aperçut aisément de la tendresse qu'Etienne portait à Elizabeth, et ses efforts, et ses discours et ses gestes l'approuvaient, l'encourageaient.

Quant à M. Omer Vernoust, fabricant de vernis réputé justement, c'était un brave garçon jovial, rond d'esprit et d'attitude, insignifiant, que sa femme à son gré dirigeait en se jouant, pour son bien.

Les nuits s'écoulaient sans ennui. Autour de la table à thé, c'étaient des causeries fines, sincères, émues, des jeux tranquilles et des rires. Parfois M. Vernoust, d'une voix de ténor trem-

blant, détaillait quelque romance de Gounod ou de Massenet ; M<sup>me</sup> Duin exécutait sur le piano une valse brillante, qu'Etienne dansait avec M<sup>me</sup> Vernoust.

Les deux amies entreprirent de lui communiquer le secret de leur langage convenu. Elles s'impatientsaient à ses hésitations, à ses bévues ; elles lui serinaient des exemples, l'embrouillaient en des lacs de syllabes compliquées, s'amusaient en l'amusant. Mais il ne fut pas long à pénétrer le mystère, et bientôt tous les trois ensemble ne s'entretenirent plus autrement. M. Vernoust s'étonnait des progrès rapides du jeune homme, car sa femme avait bien eu soin de ne consentir à feindre de lui enseigner son jargon, sur sa demande réitérée, qu'après s'être suffisamment assurée de son incapacité à jamais le comprendre : au bout d'une semaine d'assiduité, il y avait renoncé.

Etienne décida M<sup>me</sup> Duin à connaître les Gurneau. Ils lui plurent, elle les admit dans son intimité. Elle dîna chez eux, ils vinrent chez elle librement, s'y rencontrèrent avec M<sup>me</sup> Vernoust.

Gaëtan Prévial courtoisait ailleurs le succès, si bien qu'il fut loisible à la médisance publique de renouveler bientôt à l'égard de M<sup>me</sup> Duin ses insinuations perfides.

## XII

L'été survint de bonne heure, une chaleur égale et paisible, sans grand vent et sans orages. Avant même que fussent courus à Longchamp le Grand Prix de Paris, le prix du Jockey Club à Chantilly et le Grand Steeple d'Auteuil, beaucoup de personnes de la meilleure compagnie s'étaient hâtées vers les villégiatures, qui sur les lacs de Suisse, qui aux plages de la mer, quelques-uns à bord de leurs yachts le long des côtes de la Manche ou de l'Océan.

M. et M<sup>me</sup> Vernoust possédaient, vers l'extrémité de Dinard, devant l'anse de Saint-Enogat, un fastueux chalet que jamais encore, bien qu'il fût bâti et aménagé depuis longtemps, ils n'avaient eux-mêmes habités; ils le louaient d'ordinaire pour la saison à une famille

anglaise. Ils s'y installèrent dans les premiers jours de juin, et ils invitèrent quelques amis à y partager leur solitude.

M. Duin ne tarda pas à arriver avec sa femme. — Par malheur, les circonstances, racontait-il, l'obligeaient à ne pas s'éloigner, cette année, de ses affaires. Elles exigeaient sa présence continuelle, des soins incessants. Il le regrettait : le séjour était délicieux, à Dinard, l'air sain et reconfortant, le spectacle de la mer admirable, la société qu'on y fréquentait vraiment charmante ; mais ce serait une folie de jouir de tous ces bienfaits qu'il avait la satisfaction de voir assurés à son Elizabeth. Quant à lui, à son corps défendant, il fallait bien qu'il s'en privât : ce serait s'exposer de gaieté de cœur à de trop grands risques !

Et, après être demeuré trois jours, il partit.

Que son départ, en dépit des protestations de chacun, fût, en réalité, pénible, les deux amies n'en restèrent pas longtemps inconsolables. Elles l'eurent bientôt oublié, et, si M<sup>me</sup> Duin encore parlait de lui parfois, elle n'hésitait pas à s'avouer plutôt soulagée par son éloignement.

D'heure en heure, on eût cru que l'incompatibilité s'épaississait entre les deux époux, plus lourde et plus insupportable.

M<sup>me</sup> Vernoust se délectait de symptômes évi-

dents dont la fréquence encourageait les desseins secrets qu'elle avait commencé à former, mais elle se gardait encore, par prudence, d'y faire la moindre allusion.

Quant à M. Vernoust, que tel ou tel lui tint compagnie à la pêche ou au tir aux pigeons, pourvu qu'on ne le laissât point seul, il se souciait peu que ce fût l'un ou l'autre. En particulier, pour M. Duin, M<sup>me</sup> Vernoust ne lui avait pas caché le peu d'estime dont elle le jugeait digne ; il s'en était docilement désaffectionné et il se passait de lui sans regrets.

Pendant plus de quinze jours, les deux amies toutes seules coururent les grèves et les rochers. Des après-midi lassantes, elles les passèrent assises à l'ombre dans quelque anfractuosité au fond des grèves, tandis que devant elles sur le sable des groupes se divertissaient au jeu du croquet ou se bouscuaient et criaient à se relancer le foot-ball. De la pointe qui fait face, au delà de la Rance et de la rade, aux majestueux remparts derrière lesquels se pressent les toits de Saint-Malo, étagés, comme pour laisser place, tant l'espace y est restreint, au clair essor de la flèche de son église, elles parcoururent tout le pays, les avenues bordées par les jardins des villas où poussent, sous un climat tranquille, figuiers, myrtes et aloès, les plantes des régions chaudes,

jusqu'à la pointe de la Vicomté vers le fond de l'estuaire d'où on le voit s'ouvrir sur la mer et sur les îles, et, d'autre part, jusqu'au Décollé si étrangement hasardé parmi les flots et même jusqu'au promontoire plus haut de la Garde Guérin dont la base frémit sous l'assaut des lames qu'elle disjoint écumeuses ou éparpille en poussières d'embrun.

Parfois elles traversèrent. Des embarcations à voiles blanches tendues passaient auprès d'elles ; un matin la nuée noire de sept ou huit torpilleurs s'échappa sous leurs regards. La Manche était riante et, au loin, silencieuse, elle chatoyait dans le soleil. On abordait sous la tour sourcilleuse de Solidor, à Saint-Servan ; on se hâtait au long des bassins vers le Sillon, ou on les coupait par le Pont Roulant. Elles préféraient ce passage un peu plus long à celui qui aboutit, tout de suite, dans Saint-Malo même, à l'entrée du port. Elles parcouraient les remparts célèbres, s'arrêtant tour à tour à la vue du fleuve, de la mer et de la ville, aux fonds délicieux de végétations qui bordent les rives, aux récifs et aux îlots de qui l'éclat scintillant pare les flots qui les entourent, aux maisons vieilles et pittoresques, carrées, massives, qui furent aux temps passés tout l'orgueil des armateurs. Elles descendaient à la grève, elles montaient



sur le Grand Bé où des touristes défilaient autour de la tombe de Chateaubriand, s'engageaient, à marée basse, jusqu'au fort du Petit Bé, et, s'en revenant vers les tours de la Générale et de Quiquengrogne selon le lacs des rues escarpées, entraient un instant à la cathédrale ou chez quelque commerçant installé dans une boutique sombre au rez-de-chaussée des demeures historiques.

L'existence libre parut aux deux amies toute neuve. Elles se dégageaient du monde qui les avait jusque-là enserrées d'obligations et de plaisirs contraints. Elles évitèrent le Casino et les fêtes. Elles se suffisaient à elles-mêmes. C'était, au reste, entre elles une expansion continue de leurs sentiments les plus intimes ; elles se pénétraient, elles vivaient l'une toute mêlée à l'autre, sans défiance et sans apprêt. Cependant, quand M<sup>me</sup> Vernoust cherchait les confidences de M<sup>me</sup> Duin au sujet d'Etienne Béjarric, le silence succédait vite à des soupirs mal étouffés. Soit qu'elle ne se rendît pas, de l'espèce d'affection qu'elle lui portait, un compte suffisamment certain, soit qu'elle tentât dans son cœur d'en entraver les progrès, la ricieuse, volontiers babillarde, devenait soudain taciturne, chagrine, impénétrable, et son amie n'était plus sûre de la comprendre.

M<sup>me</sup> Vernoust décida à séjourner quinze jours, auprès d'elle, Jules et Louise-Marie Gurneau. Elle confia au jeune professeur les doutes qu'elle concevait. Il promit en souriant de les dissiper bientôt.

Des excursions furent organisées. M. Vernoust qui poursuivait au Tir aux Pigeons des succès quotidiens, s'excusa. M<sup>me</sup> Duin fut enchantée. M<sup>me</sup> Gurneau jamais n'avait rien vu d'aussi beau, et, dès qu'elle était auprès de son mari, sur son visage rayonnait un bonheur confiant. Celui-ci était satisfait d'exercer, disait-il, à l'air salin, la souplesse de ses poumons dont la ville avait encrassé les rouages ; et M<sup>me</sup> Vernoust enfin s'enthousiasmait toujours de tout déplacement.

Ils remontèrent par une matinée magnifique le cours changeant de la Rance jusque sous le viaduc de Dinan. Ils passèrent une journée dans le bois de Pontual et à Pleurtuit. Des embarcations légères les portèrent à Cézembre, aux Hébihens, à Saint-Jacut-de-la-Mer et à Saint-Cast ; ils projetèrent une promenade au fort de la Latte, au cap Fréhel dont chaque soir le phare étendait jusqu'à eux l'éclair intermittent de ses puissants rayons ; ils songèrent aux îles Normandes, un paquebot accomplit, chaque semaine, trois traversées régulières de Saint-Malo à Saint-Hélier ;

on peut en revenir par Granville et cela forme un petit voyage délicieux.

Le temps manqua. Les Gurneau étaient partis avant qu'on eût trouvé le loisir de s'embarquer.

De toutes les promenades un peu lointaines et qui imposent d'être absents plus d'un jour, une seule s'organisa et, encore, par hasard. Comme tous montaient à bicyclette, de grand matin ils pédalaient entre Saint-Malo et Paramé et Rothéneuf, s'arrêtant à peine de plage en plage et repartant tout aussitôt. A Cancale ils déjeunèrent, puis résolurent de pousser plus loin. La journée n'était point trop chaude, une brise douce soufflait de la mer. Ils gagnèrent Saint-Méloir-des-Ondes d'où devant eux ils virent s'étendre, séduisante aux cyclistes, la plaine que dominant seule au loin les hautes tours carrées de la vaste église Saint-Samson sur le Mont-Dol-en-Bretagne. Ils y parvinrent, harassés, à la tombée du soir et ils y passèrent la nuit. Le lendemain, si une pluie fine ne s'en fût venue avec persistance contrarier leurs plans nouveaux, ils se seraient dirigés vers le Mont-Saint-Michel, mais, de peur d'être maltraités par la bourrasque, ils prirent le train et ils rentrèrent à Dinard.

Gurneau se souvenait assez d'avoir acquis la

confiance de M<sup>me</sup> Duin pour ne pas la compromettre en s'en venant de lui-même au-devant de ses préoccupations secrètes. Il lui parlait de mille choses étrangères, de tout ce dont ils vivaient environnés, des paysages, des fleurs et de la mer. Il lui narrait les prouesses des plus illustres navigateurs malouins, il lui fit lire les tomes, emplis d'une pétulance sentimentale si rêveuse, par quoi débutent les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Elle voulait connaître le château de Combourg, avec son étang et la lande des pierres druidiques, mais il ne put l'y conduire ; elle n'y alla que plus tard.

Bientôt, vis-à-vis de lui seul, sa volonté se détendit. Elle s'informa d'Etienne Béjarric. Il errait, languissant, à Paris, de sa demeure au Ministère. Il avait compté la rejoindre à Dinard durant une semaine ou deux. Elle se récria et lui écrivit pour le lui défendre. Une correspondance entre eux s'établit, d'un ton extrêmement tendre, encore qu'elle affectât chez lui beaucoup de réserve et chez elle de la sévérité.

Gurneau assistait, satisfait, à la résistance énervée de M<sup>me</sup> Duin. Peu à peu, en se gardant de jamais l'exhorter, il lui raconta des cas de divorces qu'il connaissait : les époux séparés avaient trouvé chacun le bonheur en des voies différentes, et la rumeur publique, à peine un

moment soulevée, s'était promptement tue à leur égard. Elle avait peur ; elle hésitait ; mais elle ne disait plus non.

Au fond, le mobile de son incertitude, que Gurneau ne parvint pas à découvrir, provenait d'une très scrupuleuse délicatesse : M. Duin, après l'avoir laissée, avait joué et perdu sa dot ; n'aurait-il pas, devant le tribunal, à rendre compte de son emploi ? Il ne lui demeurerait pour son mari aucune autre compassion, elle se serait méprisée de devenir l'occasion et l'agent de son déshonneur total.

A la veille de rentrer à Paris, Gurneau informa M<sup>me</sup> Vernoust de l'état d'esprit où il avait amené son amie et il ne lui cacha pas qu'un point obscur persistait que sa clairvoyance n'avait pu pénétrer. M<sup>me</sup> Vernoust poursuivit l'œuvre commencée. Elle soupçonna bientôt l'obstacle, car, depuis des années, M<sup>me</sup> Duin lui avait confessé la perte de sa fortune. Tous ses soins portèrent dès lors sur cette difficulté et elle entrevit l'instant d'en triompher.

Un soir, M<sup>me</sup> Duin ne put plus se maîtriser ; elle éclata en sanglots et, penchée sur l'épaule de son amie :

— Oui, balbutiait-elle, oui, je l'aime ! Je le sens bien, j'ai beau lutter contre toi, contre ce

bon Gurneau. J'aime Etienne. C'est plus fort que moi. Que faut-il donc que je fasse ?

Au front, dévotieusement, M<sup>me</sup> Vernoust lui posa un long baiser.

— Remets-t'en, de toutes craintes, sur mon amitié. Nous viendrons à bout de ta propre opposition. Crois-tu, si ton mari avait contre toi les mêmes griefs que tu peux lui reprocher, qu'il eût attendu, lui, aussi patiemment ? Notre voisin d'ici, M. Perchenne-Dubois, l'avocat illustre, que j'ai consulté, m'a donné tous apaisements. Nous l'irons visiter ensemble dès demain, et, dans un an, au plus tard, nous te saluerons Béjarric.

M<sup>me</sup> Duin sourit à travers ses larmes, serra la main à son amie, et ne répondit rien. Le lendemain, conseillée par l'avocat, elle adressa à son mari une lettre qui l'avertissait de sa décision. M. Duin n'objecta rien. Les procédures furent engagées.

Etienne Béjarric ne quitta pas Paris, cet été. M<sup>me</sup> Duin lui avait interdit de la rejoindre à Dinard. Pour quelle raison ? jamais aucune des lettres qu'elle lui écrivait chaque semaine ne daignait répondre à cette question. C'était de courts billets le rassurant sur l'état de sa santé, lui affirmant qu'elle conservait des heures

écoulées auprès de lui un souvenir inoubliable et se terminant toujours par la même formule : « Au nom de notre sainte et pure amitié, je vous en conjure, cher Etienne, ne venez pas à Dinard ! »

Il lui répondait par quatre, six et parfois huit pages d'une prose serrée, pathétique, éperdue. Il déplorait d'être tenu à l'écart ; il se faisait humble et suppliant ; il lui criait son affection fervente et que, loin d'elle, il ne pourrait longtemps supporter l'existence ; il ne vivait plus que pour elle, sans doute respectueux et déférent, puisqu'elle l'exigeait, et sans espoir ! mais que, du moins, elle l'autorisât à s'enivrer de sa vue, du son de sa voix, du parfum de sa présence. Elle restait inflexible et n'expliquait pas sa rigueur.

Etienne se désolait. Les soupçons le rongeaient, quoique lui-même les sentit injustes. Elle ne voyait personne à Dinard, elle ne se rapprochait pas de son mari puisque, à peine installé chez les Vernoust, il en était reparti. M. Vernoust, en vérité, n'était guère séduisant, elle le raillait si volontiers avec son amie, et même en sa présence !

Gurneau, à son retour, lui avait décrit la vie qu'elle menait là-bas : des promenades, une rêverie sur la terrasse du chalet, des cause-



ries, mais pas la moindre prétention coquette, pas un souci mondain. Et Gurneau se riait des terreurs, des doutes d'Etienne ; il haussait les épaules, il lui disait : — Espère ! Des amis travaillent pour toi. Je ne puis, pour le moment, te révéler davantage. — Comment concilier cette déclaration réitérée avec la froideur chaque fois plus certaine dont les lettres de M<sup>me</sup> Duin témoignaient ?

S'il eût osé, il se serait évadé, il aurait épié en cachette la contenance, les gestes, les attitudes d'Elizabeth ; mais si elle l'avait découvert, n'était-ce se perdre à jamais, se ruiner dans sa confiance, dans son affection ? Gurneau l'exhortait, l'air entendu, à la patience ; la prudence ordonnait d'attendre ; octobre n'était pas si loin, et M<sup>me</sup> Duin lui serait rendue.

Un jour, il dînait chez sa sœur. Souvent il passait avec elle les soirées afin de ne pas créer, par trop d'assiduité, une gêne au jeune ménage de Gurneau. Delaroque-Froubert, incidemment, comme d'un bruit de notoriété publique, soudain, distrait, parla :

— Ce brave Duin ! tout le monde autour de lui s'entretient de son prochain divorce. On croirait qu'il ne s'en doute pas. Il reste plus impassible qu'un bloc de marbre.

Etienne se sentit pris d'un étourdissement. Il se leva, prétextâ une indisposition subite, et sortit. L'air qu'il respira envahit joyeux ses poumons. Du café le plus proche il écrivit un hymne d'orgueil et d'amour, un chant triomphal qu'il glissa aussitôt à la poste. Deux jours après M<sup>me</sup> Duin lui répondait. Elle confessait la vérité ; elle se trouvait contrainte de se séparer légalement d'un mari qu'elle ne pouvait plus longtemps supporter ; mais il lui fallait être prudente, éviter tout ce qui éveillerait le moindre soupçon contre elle ; ne fréquenter sagement que des femmes ou de vieux amis de sa famille. M. Duin, elle le connaissait, saisirait le moindre prétexte pour retarder, embarrasser, compliquer des formalités qui, d'elles-mêmes, ne se présentent que déjà trop délicates et trop lentes. Leur intérêt à tous deux leur dictait, en vue d'atteindre au succès qu'elle poursuivait, une résignation complète, qui servirait leurs espérances.

Etienne se soumit. Il alla trouver Gurneau, qui déjà savait tout. Cependant il n'avait condescendu à l'avertir plus tôt, de crainte que M<sup>me</sup> Duin n'eût pas arrêté sa résolution assez ferme, ou qu'elle se ravisât. Maintenant il se réjouissait de voir réussir un dessein qu'il s'était ingénié à déterminer en elle, dès qu'il la vit la

première fois ; il n'avait en vue que le bonheur de son ami qu'elle était faite pour assurer, que, bientôt, elle assurerait en dépit des délais considérables imposés par la procédure à l'aboutissement des divorces, même lorsqu'aucune difficulté n'a surgi, — et puis, il faut toujours compter dix mois à dater du divorce prononcé pour que la loi permette à la femme de contracter un nouveau mariage.

Des alternatives de joie et de désespoir, une impatience soudaine à quoi succédaient de longues lassitudes, un effroi de désobliger M<sup>me</sup> Duin et l'épouvante de ne plus la voir avant longtemps, par mesure de précaution, possédaient presque à la fois l'âme d'Etienne Béjarric. Il rechercha les distractions ; il fréquentait, le soir, les music-halls où ses éclats de gaieté bruyante inquiétaient, par des disparates insaisissables, la veulerie facile des femmes à qui il payait à boire. Il fut empressé, jovial, serviable auprès de M<sup>me</sup> Gurneau, de qui la docilité conjugale lui avait, jusque-là, fort déplu.

Il dînait chez sa sœur plusieurs fois par semaine, et il y demeurait jusqu'après minuit. Même il lui arriva d'assister à des soirées conviées, qu'auparavant il évitait avec grand soin.

On y faisait de la musique. Une vieille amie.

M<sup>me</sup> d'Esterneuil, consentait à tenir le piano et à régler les chœurs. Ils se composaient de voix de jeunes filles, suraiguës, aigres, hasardeuses, que soutenaient le contralto de Lucie et la basse profonde d'Emile Delaroque-Froubert.

Etienne Béjarric s'essaya volontiers à tenir sa partie dans le concert. La pureté de son organe de baryton atteignant des notes élevées émerveilla l'assistance. Il cultiva le chant, il prit des leçons ; de semaine en semaine, son talent se développa, il se rendit indispensable, fut choyé par toutes les dames présentes, et il connut, de la sorte, des heures qu'il estima bienheureuses.

Après les chœurs, plusieurs des jeunes filles se plaisaient à montrer avec grâce leurs talents spéciaux.

Une belge, dont la diction soignée, en insistant, neutralisait la pâteuse rocaille de son accent national, Bertha Van Beveren, déclamaient avec régularité les imprécations de Camille et le songe d'Athalie. Elle se destinait aux classes du Conservatoire. Déjà ses succès dans les salons lui garantissaient un avenir glorieux : plus d'une de ses compatriotes a triomphé sur les grandes scènes parisiennes et jusqu'à la Comédie Française. Seule l'exceptionnelle exigüité de sa taille eût pu faire redouter pour elle un échec.

Aline Quenost, sous sa chevelure rousse massée à la diable, se trémoussait à faire étinceler, au piano, le dessin émouvant des valse de Chopin.

Une mince fille d'Albion, d'une peau dont elle aimait découvrir, à ses épaules nues, la blancheur souriante et nacrée, miss Deborah Eggerton, levait, sentimentale, de bleus regards sous ses longs cils, tandis qu'elle égrenait, s'accompagnant sur la harpe, les plaintives paroles des Mélodies Irlandaises de Thomas Moore, mises en musique par Sir John Stevenson. Elle appartenait à une famille de riches propriétaires dans le comté de Durham, dont plusieurs membres s'étaient jadis illustrés aux conseils des Rois ou au Parlement. Orpheline elle était venue passer quelques années, seule, sur le Continent afin de s'y perfectionner dans la pratique des arts, musique, peinture, sculpture, qu'elle cultivait tous avec un charme égal. Son étrangeté intéressait Etienne ; il causait avec elle, bien souvent, de l'Italie qu'elle adorait pour l'avoir longuement parcourue, de la Grèce et de l'Asie Mineure où elle eût voulu vivre, de l'Angleterre dont son patriotisme ingénu vantait, d'un élan enthousiaste, la supériorité morale, industrielle et politique ainsi que l'agrément familial,

Les autres jeunes filles là réunies, plus simples de paroles et de costume, dissimulaient, sournoises, une plus insidieuse coquetterie. Etienne s'en apercevait bien, et il flattait d'éloges à peine contenus, en souriant, leurs prétentions qui l'amusaient.

Mais toujours et partout c'était à M<sup>me</sup> Duin qu'il songeait. Aucune ne lui était comparable, elle ne désertait nulle part sa mémoire. Il tenait enfermé sous les paupières le feu de ses prunelles vives ; sa voix chantait, et il l'adorait. Quand elle fut revenue de Bretagne, la vue réelle de son idole ne l'emplit pas de plus de joie extasiée. Au surplus elle exigea que restassent rares les rencontres. Elle ne souffrit pas qu'il vint la visiter, sinon à ses jours de réception, quand elle avait du monde ; aux dîners où elle le conviait, les Vernoust, les Gurneau étaient présents et elle lui imposait de s'en aller, le soir, en même temps qu'eux. Elle redoutait un espionnage, qu'elle avait résolu de déjouer. D'ailleurs l'affaire suivait son cours. La tentative de conciliation, tentée aux termes de la loi, avait échoué ; M. Duin subissait la venue des événements ; la libération s'annonçait aussi prochaine que possible.

Déjà, si M<sup>me</sup> Duin songeait à l'avenir, Etienne de son côté en désespérait. Il n'ignorait pas

que M<sup>me</sup> Duin n'apporterait au ménage que des ressources insignifiantes ; ce qu'il gagnait au Ministère restait encore dérisoire. Delaroque-Froubert lui laissait espérer une augmentation certaine, mais quand même elle serait acquise, ses appointements ne suffiraient pas, joints aux maigres revenus de sa femme, pour assurer leur train de maison. A quoi se résoudre ? Etienne avait fait à son père l'aveu de ce réciproque amour ; il lui prôna la grandeur des sacrifices à quoi M<sup>me</sup> Duin consentait en sa faveur ; il exalta son bonheur futur, la tranquillité bienveillante et désormais assurée où ses jours s'écouleraient, la joie absolue de son âme.

Il ne reçut pas de réponse. Béjarric l'entretenait des difficultés de son jardinage et de la solitude studieuse de sa vieillesse ; jamais il n'effleurait d'autres considérations.

Etienne se fit pressant, exposa la détresse où se débattaient les premiers ans de son ménage : elle ne devait être que momentanée ; par la patience il obtiendrait bientôt des emplois rémunérateurs. Si son père accourait à son aide, ainsi qu'il en nourrissait le sûr espoir, si son père lui avançait avec toutes les garanties légitimes une somme qui lui serait en peu de temps restituée, il ne demandait pas davantage, sa



félicité serait complète : Elizabeth et lui, Etienne, lui en garderaient une gratitude éternelle.

Béjarric affecta de ne pas avoir reçu cette supplique de son fils ; jamais il n'y fit allusion.

N'importe ! Etienne était déterminé, cette fois, sans faiblesse. Il chercherait des occupations en dehors des heures de son bureau ; peut-être rencontrerait-il un hasard bienfaisant ? Maintenant il se sentait rompu à la pratique des affaires, il serait fort de l'appui que la plupart de ses chefs ne pourraient lui refuser ; il se débattrait, et il vaincrait.

Enfin — suprême espoir — bien qu'il eût rougi d'apparaître indélicat, il ferait appel, s'il était nécessaire, à la bienveillance de son grand-oncle et de sa grand'tante, M. et M<sup>me</sup> Delanouze. Ceux-ci ne se doutaient pas de l'état réel de ses affaires, sans quoi d'eux-mêmes ils fussent venus à son secours. Mais, justement, ils se montraient à son égard si généreux dans les occasions difficiles, qu'il lui répugnait de les implorer, étant trop assuré de les fléchir.

Et puis, comment les satisfaire, à présent ? S'improviser photographe professionnel, comme ils l'eussent tant aimé, la tentative était-elle, possible ? Un tel métier conviendrait-il aux scrupules et aux habitudes mondaines d'Elizabeth ? ne trouverait-elle, à l'envisager, une

déchéance qu'il désirait lui épargner? enfin, la nécessité d'un temps infini d'études et d'apprentissage, à défaut d'objections plus puissantes, suffisait à le décourager d'aborder cette carrière.

### XIII

Encore qu'elle eût réglé, selon les plus strictes convenances, les relations à entretenir, durant le cours de son procès, avec Etienne Béjarric, parfois, en cachette de son avocat, Elizabeth Duin se laissait aller à son penchant naturel ; elle se permit des escapades. Des billets d'une écriture trop mal contrefaite pour qu'il pût concevoir le moindre doute sur leur provenance, convièrent Etienne successivement à passer la journée « avec une amie qui l'attendait » dans le Grand Parc d'Ermenonville, au bord de l'étang de Pierrefonds, à Dampierre, ou sous la forteresse en ruines de Château-Gaillard, au Petit-Andely. Les dimanches d'octobre s'écoulèrent ainsi, discrets et doux, sous les frondaisons rousses qu'agite le vent, auprès des eaux alan-

guies par la montée vaporeuse des brumes, s'étirant lentes vers le ciel lucide.

La promenade se prolongeait sous les allées sylvestres ; des feuilles tourbillonnaient au loin devant eux ; ils en foulaient sous leurs pas l'entassement épais et bruissant ; et leurs yeux anxieux de fiancés prudents suivaient, vers les fonds, se dissoudre, aux approches de l'hiver, la trame jadis verdoyante des buissons touffus. Bras à bras ils se serraient ; par intervalles, s'arrêtant, ils se tournaient l'un vers l'autre, et s'embrassaient éperdûment. comme pour contenir, de toute la force de leurs lèvres et de leurs poitrines unies, la chaleur de leurs rêves couvée par le printemps.

A mesure que s'écourtait la durée des jours et que la fraîcheur de la saison pénétrait davantage, leurs rendez-vous dont, en présence des plus intimes, ils s'étaient, jusque là, gardés de souffler mot, par le relâchement qu'une habitude sans trouble crée forcément, perdirent en précaution ce qu'ils conquièrent de fréquence et de facilité. Ils se succédèrent dans la plus proche banlieue, sur la terrasse de Saint-Germain, dans les bois de Bellevue, aux bords de la Marne, à Nogent, ou au Parc de Saint-Maur. Etienne y accourait, d'une ardeur jamais lasse, et son amour s'épanchait en un flux brûlant de

paroles, en une abondance empressée de caresses et de soins auxquels Elizabeth, toute émue et enchantée qu'elle s'en trouvât, opposait une sérénité tendre et un inflexible sang-froid. Leur tête-à-tête frémissant et radieux ne s'autorisait, dans la solitude, aucune entreprise au delà des plus menues faveurs des regards et des mains qui s'enlaçaient ; une chasteté constante dominait leurs rapports.

Un jour, une voiture automobile sur la route s'incurvant, selon la rive du lac, de Saint-Gratien à Enghien passant en éclair bruyant, les frôla presque. M<sup>me</sup> Duin, dans une lueur, crut reconnaître, malgré les lunettes spéciales et un masque au visage, celui qui se prévalait encore d'être son mari. Une épouvante la gagna : s'il allait se servir de telles apparences pour prolonger le procès, en retarder, en fausser l'issue ? Etienne tenta de la rassurer : que c'eût été M. Duin, il n'aurait pu les voir, la nuit était tombée, il avait passé vite, et puis, comment se serait-elle assurée qu'en effet ce fût lui ? Sous le déguisement fantasque des chauffeurs, tous les traits de la figure disparaissent, les formes sont dissimulées, les expressions mortes. Sa peur, sans motif, naissait d'une suggestion involontaire de son esprit, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Bien que, en effet, par la suite, cette rencontre sans doute imaginaire ne produisît aucune conséquence, M<sup>me</sup> Duin, saisie d'angoisse, se refusa à recommencer à l'avenir de si périlleuses promenades ; elle rétablit impérieusement dans leurs relations une discipline de prudence. Elle n'admit plus Etienne à la voir sinon à des jours publics et dans des circonstances mondaines.

La mélancolie qu'un instant avaient dissipée ces petites félicités clandestines, s'abattit sur lui plus pesante et plus morne. Chez lui il s'ennuyait ; il s'ennuyait au Ministère ; il s'ennuyait chez ses amis et chez sa sœur, sauf par les courtes soirées où le distrayaient les moments ingénus d'une musique innocente ou de paisibles flirts.

Un matin, il s'apprêtait à sortir. On heurta à la porte ; il ouvrit, et sa surprise fut étrange de se trouver en face de son père.

— Vous ici ? s'écria-t-il, et sans avoir prévenu ? J'ai vu hier Lucie, elle ne savait pas...

— Non, je me suis décidé au dernier moment. Je descends du train.

— Vous logez chez moi ? Nous nous arrangerons.

— Non, non. J'ai retenu une chambre à

l'hôtel ; j'y ai déposé mon bagage. Et je me suis hâté pour te rencontrer avant ton Ministère. Tu te portes bien ? — Lucie ? — Ah ! tant mieux. Pour moi, ma santé n'a jamais été plus satisfaisante, l'appétit m'est revenu avec la bonne humeur.

— Père, j'en suis ravi. Et nous allons nous voir un peu, pendant votre séjour à Paris, causer, nous retremper dans une familiarité affectueuse, n'est-ce pas ? Vous devez le désirer, comme je le désire ?

— Eh, sans doute.

Il se faisait tard ; mais Béjarrie ne pouvait accompagner son fils vers son bureau. Il se disposa donc à le quitter. On se reverrait bientôt.

— Vous allez chez Lucie ? Y dinons-nous ensemble, ce soir ?

— Chez Lucie !... Vois-tu, je ne sais pas, je ne suis pas bien sûr d'y aller. Il faut tout te dire : nous ne sommes pas très bien ensemble, depuis quelque temps.

— Vraiment ? Elle ne m'en a rien fait entendre. Nous parlons de vous souvent.

— Oui. Ta sœur a conservé de son éducation, elle a même acquis dans les milieux qu'elle fréquente, certains préjugés que je ne voudrais pas, sans doute, offusquer, mais que je prétends



incompatibles avec le genre d'existence que j'ai résolu d'adopter et de suivre dorénavant.

— Je ne vous comprends pas. Elle a toujours été si dévouée, si déférente à toutes vos volontés. Quelles que soient les modifications qui puissent s'être introduites nouvellement dans vos idées, je suis certain qu'elle se conformera à tout ce que vous pourrez exiger, elle acceptera respectueusement vos habitudes et se pliera à vos goûts.

— Non, vois-tu, non. Nous avons échangé, ces derniers temps, une correspondance fort pénible qui ne me laisse aucun doute sur ses intentions, au cas où j'irais la visiter. Certes elle n'en est pas responsable. L'influence de Delaroque-Froubert la détermine. Je ne prétends pas introduire la dissension à mon sujet dans leur ménage.

Etienne, hébété, regardait son père et ne s'expliquait pas ce discours. De tout temps, il avait manifesté envers sa fille une incontestable préférence. Et voilà, maintenant, qu'un désaccord secret entre eux s'était éveillé, et que Béjarric, venu à Paris, se proposait d'éviter avec elle tout rapport. A propos de quoi ?

— Que se passe-t-il donc entre vous ? hasarda le jeune homme.

— Mon Dieu, pas grand chose, dans le fond.

Les femmes ont l'épiderme délicat à l'excès, bien souvent. C'est, je le souhaite, une fâcherie qui n'aura pas de suite. Entre hommes, on se trouve plus de plain pied ; il y a des événements plus faciles à expliquer, à justifier, à admettre...

— Quels événements ?

— Eh bien, voilà. J'avais cru inutile de t'en prévenir. Ta sœur, tout en m'exprimant son mécontentement, — injustifié, je t'assure, — s'engageait, sur mon désir, à ne te rien révéler de ce que je lui avais avoué. Je craignais quelque susceptibilité de ta part, quelque froissement...

— De ma part !... à quel sujet ?

— Oui, on ne sait pas. Il y a des moments où nous ne parlons pas la même langue. Tu t'es montré souvent si froid à mon égard. Sans reproches, mon ami, sans reproches. Je t'explique mon silence, je ne te blâme de rien, et cela n'a pas d'autre importance. Et puis, écrire ! on se laisse dévoyer, on sort de son sujet, on l'expose mal. Face à face, les aveux nets se font avec plus d'aisance. Je voulais te voir, te parler. Voilà, mon cher Etienne : il y a six semaines je me suis marié.

— Marié ! sans m'en rien dire ! Pourquoi ?

Etienne surpris se mit à rire.

— Et au fait, avec qui ? et où ? comment per-

sonne n'en a-t-il rien su? — Mais si cela assure votre bonheur, en quoi en serais-je mécontent? Qu'avez-vous craint? Vous avez fort bien fait, parbleu!

— N'est-ce pas? Je me le répète sans cesse, et Delaroque-Froubert est un sot.

— Que reproche-t-il donc à votre mariage? Sont-ce des questions d'intérêt?

— Oh! peut-être, un peu. Cependant il est plus riche que moi. Ce que je vous laisserai après ma mort ne saurait être considérable; je me satisfais de si peu de chose. Non. Ses espérances visent, bien plutôt, l'héritage à peu près assuré, dans un avenir prochain, de votre oncle Delanouze. Moi, je reste quantité négligeable, ou presque. Et je ne suis pas beaucoup plus vieux que lui. Non, ce n'est pas cela qui les a irrités. Ils conservent des préjugés d'un autre âge, voilà tout.

— Quels préjugés?

— Mon Dieu, oui. Voici: celle dont j'ai fait ma femme, eh bien, voilà, elle n'appartient pas à leur monde, au monde. Non. J'ai choisi selon mes inclinations, sans égard à la richesse, au rang, au milieu. J'ai épousé, mon Dieu! tu la connais, une fille du village.

— Je n'y vois pas grand mal. Son éducation nécessaire s'achèvera promptement si elle est

intelligente, pour peu que vous vous donniez la peine de la diriger. Et puis, si elle est bonne ménagère, à Oursoulet, les manières raffinées des sociétés parisiennes ne m'apparaissent pas d'une nécessité absolue.

— C'est aussi ce que je me tue à leur objecter. Mais ils n'entendent rien. Tout cela, parce que ma femme n'est pas..., n'est plus..., enfin, on a calomnié sa conduite passée.

— Ah ?

— Oui. Je l'ai rencontrée, un soir, à la terrasse d'un glacier, à Marseille. J'y étais allé pour des affaires. Je prenais le frais, tu sais, au coin de la Cannebière et du Cours Saint-Louis. Une jeune personne, en riant, s'en vint auprès de moi. Je ne la reconnus pas tout d'abord. Rien ne défigure comme les vêtements de vachère dont elle était couverte, autrefois, au pays. Elle était très élégante et très gaie. Elle accepta de prendre des glaces avec moi. Je l'ai trouvée charmante, je ne lui déplaisais pas. Elle m'a tenu compagnie tout le temps que je séjournai à la ville. Elle m'a rejoint aux Grottes, et nous sommes mariés. Voilà. Tu la verras, n'est-ce pas ? Nous dînerons ensemble ce soir ?

— Sans doute. Mais que c'est étrange. Est-ce que je la connais ?

— Comment ! Je ne t'ai pas dit... Eh oui, tu la connais. Peut-être te souviens-tu ? A Oursoulet, le forgeron, Eloi, avait une jeune sœur. Tu causais et jouais volontiers avec elle autrefois...

— Lydie ?

— C'est elle. Elle s'est développée, mon cher. C'est une femme accomplie, maintenant. Tu verras, je n'aurais pas pu choisir mieux. Je suis heureux, nous sommes heureux !

Etienne toute la journée rumina silencieux l'aventure paternelle. La sèche admonestation dont M. de Smits gratifia son retard au Ministère le laissa indifférent. Il se souvint à peine de n'être point attendu par Elizabeth ; il ne songea aux Gurneau ni à sa sœur Lucie. La double image de son père et de Lydie s'installait en sa pensée, il ne la quittait pas des yeux, et, par moments, il était saisi d'un fou rire dont ses collègues, levant vers lui la tête, restaient confondus, croyant qu'il se moquait. Ainsi cette sagesse par la solitude mûrie aboutissait à la niaiserie parfaite. Vrai, il s'enorgueillissait à présent de n'avoir gardé à son père qu'une sympathie de convention et une médiocre estime. L'exemple de sa vie composait un monument formidable d'égoïsme chû, par la sénilité, dans

la fange définitive. — Quoi? Béjarric jouissait d'une aisance honnête; il avait épousé une première femme dont l'intelligence et la bonté d'âme radieuse l'enveloppaient de son atmosphère de splendeur, à tel point que, longtemps encore après qu'elle fut morte, il s'attardait sur lui un reflet d'admiration unanime qui n'était dûment décernée qu'à elle. Il avait perdu cet appui merveilleux; il s'en montra plus décontenancé que vraiment attristé. Il apparut dépouillé, veule, laid, tel enfin que son âme était. Il supportait sa fille; d'une gaité jeune elle lui parfumait ses instants; il ne l'aimait pas plus qu'il n'avait aimé son fils; ses enfants ne l'intéressaient ni ne l'occupaient. Il ne poursuivait que des satisfactions personnelles; il vécut oublieux, chagrin, dans sa solitude d'Oursoulet d'où, sans répit, il lançait sarcasmes et dédains aux meilleurs efforts d'Etienne, au lieu d'y aider ou de les diriger. Sur le premier venu, d'un esprit borné et plat, sur un Delaroque-Froubert, il s'était déchargé du devoir de soutenir Lucie, de pousser Etienne, et il s'aigrissait, heureux, à vieillir, obscurément maussade et avare, dans l'abdication de ses devoirs élémentaires, de ses soucis paternels et de toute affection.

Ah! sans doute, Etienne, lui seul, avait souffert de cet abandon! Lucie s'en était-elle aper-

que? A coup sûr, il n'y parut jamais, et, du moins, très vite elle avait été choyée dans un refuge conforme à ses goûts propres. L'hymen avait apaisé les aspirations premières d'un esprit naguères enhardi de rêveries. La torpeur d'âme infatuée des bourgeoisies appesanties l'engourdissait de convictions assises et de tenaces préjugés; elle s'était assimilée au milieu où elle végétait. Mais lui? lui! que le délire d'agir en héros d'un destin supérieur avait, si longtemps, devant l'épaisseur habituelle des sujétions quotidiennes, tenu dans l'indécision, lui, épuré, affranchi par la fréquentation de Gurneau, transporté par le bienfait d'un amour magnanime et réciproque, lorsque même il s'était humilié sous la tâche servile, de bien haut il regardait ce monde imbécile se mouvoir à ses pieds, et nuls scrupules ne le détournaient de rire: en conscience, c'était drôle: ah! il se trouvait vengé!

Ainsi, ce qu'on lui racontait à Oursoulet, de l'aveu même de son père, se trouvait vérifié. La petite Lydie avait mal tourné, et, à présent qu'elle s'était lassée du vice, elle avait jeté son dévolu sur ce vieillard ombrageux et intolérant, qui condamnait sans réplique les plus excusables peccadilles et se réclamait de la plus haute moralité! Empaumé, bridé, asservi, ah! quel gi-



bier pour le rire rapace, quelle proie à pressurer pour des griffes expertes ! Ah ! Lydie, petite blonde livrée naguères aux innocentes tentatives de ses émois, jamais en souvenir, jamais réelle tu n'apparus à Etienne aussi adorable qu'à cette heure où il entrevit que grâce à toi ses souffrances allaient être payées, que son père rendrait gorge et qu'il serait enfoui par tes soins aux profondeurs de la honte et de l'anxiété ! Petit agent de la ruine future, il était pénétré pour toi de vénération.

Et quand il la rejoignit, enfin, vers sept heures, accoudée, boudeuse, auprès de Prosper Béjarrie, au Café de la Paix, un regard lui suffit : elle se rassura, lui adressa un sourire de triomphe, elle le sentait de connivence. Elle portait un vêtement sobre, selon la coupe des tailleurs anglo-saxons, et sous un chapeau discret de plumes neutres et de rubans, à travers sa voilette, ses cheveux clairs éparpillés et la fraîcheur apprêtée de son jeune visage s'égayaient. Si elle abaissait les yeux, l'expression fixe de son dédain dominateur imposait à son compagnon un tremblement dans la voix, ou bien il s'interrompait, gêné, et il courbait le front. Elle, alors, d'un bref mouvement haussait les sourcils ; puis, tournée vers Etienne, recouvrait vite sa sérénité. Elle s'entretint avec lui en camarade de leurs

rencontres adolescentes, de ses années vagabondes, de la faveur enfin où, prise par compassion et, ajoutait-elle effrontément, en mémoire des attentions anciennes du fils, elle avait accueilli les avances du père.

Ils s'en furent dîner dans un restaurant voisin. Le menu, laborieusement proposé par Prosper Béjarric, Lydie le houscula de fond en comble, en jetant d'acribes critiques aux fautes de goût qu'elle y prétendait découvrir. Son désir se fixa en quêtant l'assentiment d'Etienne sur les plats dont, la plupart, il se souvint que, jadis, son père avait horreur. En mangeant, tout le temps elle parla, flattant le jeune homme, l'assurant de son amitié, lui souriant sans cesse. Le mari voulut intervenir :

— Taisez-vous donc, fit-elle d'une voix brève.

Et il se tut, dégustant, béat, l'immonde jouissance où il se vautrait sous son regard impérieux.

Tout à coup, elle s'interrompit.

— Il me faut, je vous l'ai dit, mon vieux, la douzaine de mouchoirs fins que nous avons remarquée en venant, dans l'Avenue de l'Opéra. Vous savez ? près de la place du Théâtre Français, c'est à la deuxième ou à la troisième maison. Allez donc me l'acheter, je vous prie.

Il se leva, docile et sortit. Etienne redoutait

déjà que la vengeance rêvée n'allât trop loin ; il eut presque pitié.

— Comme tu le mènes, s'écria-t-il. Prends garde. Il va se rebeller.

— Non, mon petit. Je pourrais être bonne fille, tout comme une autre, mais il adore que je le maltraite... Pourquoi me regardes-tu étonné ?... Oui, de toutes les façons. Je lui prends son argent, qu'il aime tant, dans sa poche, je le berne et le gruge. Je lui commande comme à un esclave. Je lui flanque des coups, je le griffe, il est enchanté, et je le tiens bien, sois tranquille !

— Mais ne l'aimes-tu pas un peu, au moins ? Enfin, il t'a faite riche, il t'a tirée de la misère et du vagabondage. Ne nourris-tu pas à son endroit quelque reconnaissance ?

— Ah ouiche, j'y songe bien ! Il se déroberait comme un cerf. Quand il sera vidé, on verra. Quant à moi, mon petit Etienne, j'emplis mon escarcelle ; tant pis pour lui et les siens, tant pis pour toi, il ne fallait pas me le laisser prendre. Mais essaie ce que tu voudras, ce n'est pas la peine, va, contre moi rien ne prévaudra.

— Oh ! — ricanait Etienne — je m'en moque, par exemple ! Travaille à ta guise. Jamais il n'a rien fait pour moi, il ne m'intéresse pas. Et j'ai toujours supposé que, à sa mort, il ne me laisserait, ni à ma sœur, le moindre bien, le plus petit sou.

Il nous hait, c'est clair, et je le lui rends de tout cœur.

— Voilà qui est parfait. Avec de telles dispositions nous pouvons nous entendre. — Dis donc, avant qu'il ne rentre, quand viendras-tu me voir ? Je l'enverrai en courses. Nous profiterons du moment. Fixe ton heure.

Etienne sut se dérober à ce qui dans l'invitation lui paraissait par trop indélicat. Il n'avait aucun loisir. A ne rien celer, ses soins étaient ailleurs occupés ; il n'implorait de sa jeune belle-mère que son amitié et sa confiance.

— Comme tu voudras. Mais tu as tort. On se serait bien amusé.

Le père Béjarric rapporta les mouchoirs.

— C'est bon, dit Lydie. Montrez-les à Etienne. Tu les trouves jolis ? Je suis bien contente. Remplacez-les dans la boîte, Prosper ; vous vous êtes bien acquitté de votre mission. Je vous permets de me baiser la main.

Il la lui baisa, et, humblement, leva sur elle des yeux humides de plaisir.

— Partons ! ordonna-t-elle.

Il régla l'addition. Lydie longuement s'apprêta ; elle prit le bras d'Etienne, et ils sortirent.

— Tu vois, dit le père, tu vois, mon fils, comme le monde est méchant. Nous sommes tout à fait heureux.

Etienne ne rencontra plus son père et Lydie que deux ou trois fois à peine avant qu'ils partissent, un mois plus tard. Il ne les recherchait guère. Au fond, il lui eût répugné d'accorder sa protection ou seulement sa compagnie à la drôlesse dont son père s'entichait ; quant à lui, qu'il se débrouille ! il n'éprouvait nulle envie de se salir au borbier d'où il eût fallu le retirer. Sans doute, sa conduite manquait de générosité, mais son père l'avait abreuvé de tourments ; du reste, il consultait Gurneau, qui ne l'encourageait à intervenir qu'avec grand calme et par manière d'acquit.

Un souci plus pressant vint le détourner de toute autre velléité. Il avait reçu, l'appelant au plus vite auprès de son grand-oncle, un télégramme signé Firmin, du nom d'un vieux domestique, éprouvé et attentif.

Etienne se hâta d'obtenir deux jours de congé à son bureau. Il prévint d'un mot M<sup>me</sup> Duin et Gurneau de son absence. Il partit.

Dès qu'il eut pénétré dans le jardin, Firmin, qui guettait son arrivée, accourut avec toute la promptitude de ses pieds goutteux et de son pauvre corps délabré.

— Ah ! monsieur ! quel malheur ! dit-il tout haletant.

— Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? quel malheur ?

— Ah ! monsieur, c'est hier après déjeuner. J'ai prévenu monsieur aussitôt. Monsieur faisait son tour habituel dans le jardin. Le temps était chaud. Il n'y avait pas de vent. Il disait que l'air était délicieux. Madame un instant s'était éloignée. On l'appelait à la cuisine. Tout à coup, j'étais sur le perron par hasard, brusquement, je l'ai vu tomber. Je poussai un cri, je me hâtai...

— Il est mort ?

Etienne, l'âme étreinte d'angoisse, des lèvres et des paupières maîtrisait ses larmes.

— Non, monsieur. C'est peut-être pire. Il restait là immobile, les yeux fixes. Je voulus le relever. Je n'avais pas la force. J'appelai : Madame, éplorée, était revenue. Elle s'était jetée sur lui, elle lui criait : Anselme ! Anselme ! je t'en supplie ! c'est moi. Regarde ! c'est moi ! Anselme ! — Il ne bougeait pas. Je demandai à Madame de m'aider, elle ne m'entendait pas. Elle était à genoux ; elle l'embrassait, pleurait ; elle appelait en vain. J'allai chercher du secours. Le jardinier m'accompagna. Nous avons pris avec nous un matelas. Nous l'y étendîmes. Il n'avait pas la notion de ce qui se passait autour de lui. Et Madame, qui ne nous laissait pas faire, Madame dont les bras l'entouraient, criait toujours : — Anselme, regarde-moi ! Nous dûmes

l'éloigner tout d'abord, user de force, la ramener dans la maison, l'y enfermer sous la surveillance de sa femme de chambre. Alors seulement, il nous fut possible de soulever Monsieur, de le porter dans son lit ! Ah ! monsieur ! monsieur ! je n'oublierai jamais ce que j'ai vu.

— Et maintenant, dans quel état se trouve-t-il ?

— Dans un bien triste état, allez, monsieur ! Ce bon Monsieur ! il me disait, il n'y pas quatre jours : Nous ne sommes plus jeunes, mon brave Firmin — il m'aimait bien, monsieur, allez ! et ce n'est pas d'hier qu'il me connaissait ! — Oui, il m'avait dit si gentiment : nous ne sommes plus jeunes, Firmin. Il faut se préparer à faire une fin. C'est égal, ajoutait-il, j'ai peut-être sept ou huit ans de plus que toi, mais je suis le moins douillet, le moins pleurnichard, et, si tu y vas de ce train, tu partiras avant moi ! — Et il riait ! Et moi, j'ai vu ça, monsieur, comme je vous vois. Et le voilà étendu sans connaissance et sans mouvement. Si ce n'est pas malheureux !

— Le médecin l'a vu ? qu'est-ce qu'il a dit ?

— Vous pensez : nous l'avons appelé aussitôt. Il l'a examiné de tous côtés bien longtemps, il a hoché la tête, il a dit : c'est l'âge. Et puis il a écrit, il priait un docteur de Paris de l'assister.



Je suis allé au télégraphe. Je vous ai prévenu en même temps.

— Vous avez bien fait, Firmin. Je vous remercie, interrompit Etienne en serrant la main au brave vieux.

— Et ce docteur vient de partir. Vous l'avez rencontré sûrement en venant de la gare.

— Ah ! Si je m'étais douté... Il est tard pour le rejoindre, le train est parti. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Par rapport à Monsieur pas grand'chose, allez. Il a fait la moue, il a conseillé d'attendre, de le veiller soigneusement, d'appeler le médecin du pays à la moindre alerte. C'est tout !

— Hélas !

— Oui, mon pauvre monsieur : lui si bon ! — Mais c'est Madame qui l'a le plus inquiété, a-t-il dit.

— Comment ! Elle aussi ! Madame ?

— Oui monsieur. Elle est comme folle depuis l'événement. Elle crie. Elle crie. Elle appelle : Et Anselme ? Et encore ! et ceci ! et cela ! si bien que le docteur de Paris disait que si elle continue il faudrait... comment est-ce qu'il disait ça ? enfin qu'elle ferait du mal à Monsieur, qu'il faudrait l'emmenner.

— Pauvre tante ! — où est-elle ? Je vais la voir.

— C'est ça, monsieur. Votre vue la calmera

peut-être. C'est bien triste, ici, depuis hier, mon pauvre monsieur !

La minute durant laquelle il traversa devant le perron la pelouse étendue, ralluma d'un éclair le charme de tant d'heures écoulées, maintenant à jamais. Il se revit couché dans l'herbe auprès des deux vieillards assis, dont ne tarissait pas la voix si douce à vanter la grandeur du paysage ! Au creux des collines boisées la Seine émue de frissons se délasse avec mollesse ; les brumes sous le bruit monotone montent et se dispersent vers le ciel ; la lumière accroche un reflet au lointain de quelque vitre ou au bord d'une pierre nue ; le vent vivifiant circule et murmure en se jouant.

— Ah ! qu'ils étaient joyeux, ici, d'avoir fui les agitations futiles et d'avoir trouvé la paix. Qu'ils étaient bons aussi quand ils s'inquiétaient de mon avenir et consolait mes chagrins ! Et maintenant, plus jamais !.. Ah ! pourquoi faut-il que l'infirmité et la mort frappent en aveugles, et n'épargnent pas les plus dignes, les mieux aimés ? — Pauvres vieux !

Soudain, de la maison close, un grand cri aigu à travers les vitres perça :

— Anselme ! Anselme !

Etienne se hâta. Une bonne, le visage en pleurs, lui ouvrit, lui répéta la terrible histoire.

Elle le conduisit au deuxième étage, ouvrit à la clé une porte, et l'introduisit.

M<sup>me</sup> Delanouze portait des vêtements que ses ongles avaient déchirés ; ils étaient en lambeaux. Sa chevelure grise lui tombait par mèches sur les épaules, dans le cou, devant les yeux, au hasard. Son visage effaré, extraordinairement pâle, luisait comme de la cire blanche ; ses yeux étaient hagards.

Elle leva la tête dès que la porte s'ouvrit ; elle ne vit pas Etienne.

— Anselme, cria-t-elle de nouveau. Anselme ! Anselme !

Et elle baissa le front, en balbutiant des syllabes dépourvues de sens.

Elle se tenait accroupie par terre, les mains sur les genoux.

— Ma tante, lui dit Etienne aussi tendrement qu'il put, en dépit des larmes qui lui coupaient la voix, ma tante ! me reconnaissez-vous ? Regardez-moi, je vous prie !

— Anselme ! cria-t-elle sans répondre.

— Ma tante ! je suis Etienne. Votre Etienne Béjarric. Nous guérirons mon oncle. Levez-vous.

— Anselme ! Anselme !

Elle s'égosillait, son cri s'étranglait, hoquetait, puis montait suraigu. Elle ne s'arrêtait plus d'appeler.

— Voyez, Monsieur Etienne, lui dit la bonne. On n'en peut pas venir à bout. On ne peut rien lui expliquer. Elle ne nous entend pas. Elle ne vous a pas vus. Laissons-la ; elle se calme souvent quand elle est seule.

Etienne descendit. On avait placé le lit de M. Delanouze dans la salle à manger pour qu'il ne fût pas réveillé par les cris de sa femme et parce que, aussi, il avait été plus facile de l'y transporter du jardin.

Il ne bougeait pas. Son visage blême, les pommettes saillantes, les narines tirées, semblait ne plus respirer. Cependant ses lèvres immobiles n'étaient point sèches et, depuis un peu plus d'une heure, lui murmura à voix basse l'infirmier qui le gardait, ses yeux vitreux recouvraient quelque éclat. Il n'avait point fait un mouvement depuis la veille.

Tout à coup, comme si les portes se fussent ouvertes, en dépit de la distance, la maison immobile retentit entière de la vocifération exaspérée et lamentable :

— Anselme !

On eût dit que la folle se fût rapprochée. Etienne se précipita. Elle était toujours, là-haut, enfermée sous bonne garde, aussi loin que possible. La voix avait redoublé d'acuité.

— Anselme ! répéta-t-elle encore.

Le malade sur son lit tressauta. Les traits de son visage prirent une expression d'angoisse. Il eût voulu se dresser. Il retomba, et d'un souffle, las, épuisé, presque éteint, ceux qui s'étaient approchés, l'infirmier, Etienne, entendirent distinctement ces mots :

— Qu'on me chasse cette horreur !

Ses yeux se fermèrent, ses bras s'étendirent. Il y eut un moment d'épouvante. Mais il répétait encore, bien bas, bien bas :

— Qu'on me chasse cette horreur !

Des yeux les hommes cherchèrent ce qui, à proximité du lit, l'inquiétait, le tourmentait.

— Anselme ! cria la voix, encore, de là-haut, et de plus en plus aiguë. Anselme !

— Cette horreur ! dit-il et ses lèvres remuaient, mais on n'entendit plus rien au delà.

Firmin avait envoyé prévenir le médecin du village, il était accouru. D'un coup d'œil il comprit la scène, et l'infirmier confirmait vivement ce qu'il en avait deviné.

— Mon cher Monsieur ! dit-il à Etienne. Résignez-vous. Si nous conservons auprès de M. Delanouze sa femme, je ne répons de rien. Il faut les séparer. M. Delanouze peut être sauvé, mais nous avons besoin pour y parvenir d'une tranquillité plus qu'absolue, d'un excep-

tionnel silence. Votre tante n'est pas incurable, j'espère. Son esprit a été bouleversé par la souffrance terrible de l'accident. Pour l'instant, elle est en état de démence. Autorisez-moi à l'emmener où les soins ne lui seront pas épargnés, où ses cris ne troubleront personne, ne compromettent pas la guérison de votre oncle.

— Où donc, Monsieur ?

— Hélas ! pour un temps du moins, à l'hospice. Il le faut.

Etienne fondit en larmes. Un hourvari agita la maison. Le médecin enlevait la démente. On entendit des cris, — toujours le même réitéré. M. Delanouze dormait heureusement sans trouble, un silence s'approfondit, immense comme la nuit, troublé seulement à intervalles par les lourds sanglots du jeune homme.

## XIV

L'état des Delanouze s'améliorait bien peu. Les médecins n'avaient pas dissimulé à Etienne Béjarric qu'ils n'espéraient pas avant longtemps un progrès plus sensible. Cependant le vieillard recouvrait peu à peu le sentiment, déjà il passait, chaque journée, quelques heures dans un fauteuil devant la fenêtre où il semblait qu'il regardât, sans rien dire et sans bouger, le paysage à travers les vitres. Chez la malheureuse femme, les crises s'apaisaient, diminuaient de fréquence. Leur petit-neveu les visitait régulièrement, tâchant, mais en vain, de réveiller quelque étincelle dans leur esprit; depuis deux mois ils ne l'avaient entendu ni connu.

Et Etienne, chaque fois, s'en revenait vers Paris, l'âme plus endolorie. Tout d'abord, i



avait cherché à communiquer son angoisse et sa tristesse à Lucie, mais, si elle abondait en paroles compatissantes à l'égard de ses vieux parents, elle s'absorbait avec trop de sollicitude dans les occupations qu'exigeait d'elle l'entretien de sa maison, pour disposer d'un temps précieux en faveur des absents ou des malades, quelque chers qu'ils lui fussent.

Elle organisait, d'une compétence que le monde accordait à louer, de fastueuses réceptions dont la réussite et l'agrément porteraient Delarouqueroubert aux honneurs publics les plus enviés. Déjà, on se chuchotait sans trop de mystère que le gouvernement lui ménageait son appui en vue de la vacance escomptée prochaine d'un siège sénatorial; en même temps, l'estime universelle lui destinait, à courte échéance, la brillante situation de conseiller à la Cour des comptes ou de membre du Conseil d'Etat. Il aspirait à un grade supérieur dans la Légion d'Honneur et cette ambition n'était pas jugée excessive.

Lucie, donc, de qui l'âme délicate se fût, à toute autre conjoncture, douloureusement affectée pour la détresse de son pauvre grand-oncle et de cette grand'tante qui l'avait tant choyée et qu'elle adorait, reconnaissante et attendrie, manquait de loisirs pour fixer sur

eux l'élan naturel de ses inquiétudes et de son amour. Ils habitaient si loin, c'en était ridicule et, bien qu'elle poussât le dévouement jusqu'à former le ferme projet de les aller voir un jour, le tourbillon des fêtes et des dîners auxquels, par force, elle était soumise, prit si totalement possession de tous ses instants qu'elle dut, à la fin, contre son gré, renoncer à leur porter le secours de sa présence et le bon office de ses consolations affligées. Elle en avait le cœur navré, mais y avait-il là de sa faute ? Il fallait bien qu'elle se résignât.

En ce moment même la préparation d'une soirée décisive, jointe à tant de visites qui lui dévoraient les heures de ses journées, la préoccupait exclusivement.

Plusieurs ministres, sans compter les membres du Parlement, des banquiers célèbres, des diplomates étrangers, avaient promis d'y venir accompagnés de leurs femmes.

Il lui fallait tout organiser et que tout réussît, le spectacle, dans tel coin les jeux, ailleurs un asile réservé aux flirts discrets, la musique, le bal et le buffet. Des artistes de théâtres subventionnés fournissaient leur concours, ainsi que certaine diseuse illustre d'un café-concert, et plusieurs jolies ballerines.

Mais les chœurs formés de jeunes filles de

monde la tourmentaient ; une assiduité de chaque soir n'avait pas encore triomphé des incertitudes et de quelques émois timides dont l'éveil intempestif jetait le désarroi dans l'exécution des morceaux les mieux sus. M<sup>me</sup> d'Esmerneuil déployait au piano une patience admirable : le maëstro, prix de Rome, qui assumait la direction de la partie chorale répondait du succès ; mais son autorité même n'était pas à Lucie Delaroque-Froubert toute anxiété.

Ah ! que vint le grand jour, comme elle respirerait alors et se sentirait soulagée ! Qui soupçonne les difficultés de pareils préparatifs ? l'angoisse dont s'enfièvrent les heures, les nuits agitées, tout le tumulte de l'esprit ! Et il importe en même temps de se conserver riante, affable, folle, en prodiguant de toutes parts les conseils réfléchis, en méditant un programme varié, d'un intérêt à la fois soutenu et progressif, en engageant la décoration de ses salons, en se livrant aux essayages indispensables, sans cesse répétés, de la toilette ! Que de tourments ! Quelle responsabilité ! tout repose sur la maîtresse de maison ; tout dépend d'elle, et l'avenir de la famille est en jeu !

Quelques bonnes volontés, il est vrai, la déchargeaient de détails. Avec la maison Potel et Chabot l'entente est aisée ; le jeune com-

positeur apportait une fougue exemplaire à des répétitions fatigantes, et les choristes lui savaient gré de son dévouement convaincu. Etienne aussi aidait, de tous ses moyens; il accourait au premier moment de liberté, et ne laissait pas fuir l'occasion d'adresser aux jeunes filles des compliments hardis qu'elles recevaient en rougissant, mais qui les encourageaient. Les conversations enthousiastes de miss Deborah Eggerton plusieurs fois le retinrent. Elle avait obtenu de chanter quelques unes des plus caractéristiques Mélodies Irlandaises dont, s'accompagnant de la harpe, elle mettait si bien en valeur l'inspiration romantique. Et Lucie au fond était ravie; décidément tout s'annonçait pour le mieux; elle aurait voulu maîtriser ses impatiences, mais on ne peut commander à sa nature!

Les seules personnes qui témoignassent d'une sincère sollicitude aux tristesses d'Etienne Béjarric, M<sup>me</sup> Duin d'abord, et, comme toujours Jules Gurneau, il les voyait fort peu. Une alerte avait troublé la quiétude de l'une: son mariage l'avait menacée de faire sur sa conduite des révélations outrageantes pour son honneur encore qu'elle n'eût à s'adresser aucun reproche elle jugea prudent de séjourner un temps

auprès de sa mère, à Bourges. Quant à Gurneau, outre ses leçons qui, de plus en plus nombreuses, l'occupaient fort, il avait dû conduire sa jeune femme dans la maison de son frère où, mieux que dans un étroit logement de Paris, séparée pendant la majeure partie du temps de son mari forcément affairé, elle put, parmi le calme de la campagne et les soins attentifs de vieilles cousines dévouées, se disposer pour ses couches prochaines.

Après dix jours d'un repos bien gagné, Gurneau prévint Etienne de son retour. Ils se promirent de dîner ensemble le lendemain. Médéric Delaroque-Froubert, qui parfois fréquentait les deux amis et qui les amusait, les rencontra par hasard ; il se joignit à la partie.

Mais Etienne restait morose, silencieux. Il songeait aux Delanouze. Il rêvait d'Elizabeth. De toute sa jeune existence, froissée par les égoïstes inattentions de ceux en qui il situait sa foi, ceux-là seuls qui ne l'avaient pas trahie, les circonstances les écartaient de son chemin. Sans doute l'une lui écrivait chaque jour ; il n'ignorait rien d'elle, il l'attendait, et elle viendrait enfin ! Mais les deux vieillards merveilleux, hélas ! n'étaient-ils entrés dans la nuit finale ? Qui serait-il donné de les retrouver, une fois,

valides, bons et confiants, tels qu'ils avaient été ?

La conversation confinée tout d'abord entre Gurneau et Médéric tendait à s'animer. Le vin heureux rougeoyait dans les verres ; les lumières y plongeaient leurs éclats chatoyants. Médéric s'éveillait à l'enthousiasme. C'était le moment sacré.

— Ce vin-là, s'écria-t-il, savez-vous ce que c'est ? Je vais vous le dire ; Béjarric, écoutez-moi ! c'est le tombeau des soucis, c'est mieux : la félicité paradisiaque, l'oubli divin, une transfiguration liquide !

Le jeune homme soupirait.

— Parce que vos vieux parents languissent dans la douleur, eh quoi, mon cher ! oubliez leur âge terrestre, ne sommes-nous pas tous mortels ? Buvez. Vous les retrouverez aussi jeunes qu'il vous plaira. Ils sont tout entiers là-dedans ; buvez l'extase volontaire ; vous les entendrez parler, ils vous souriront.

Etienne, incrédule encore, hochait plaintivement la tête, avait presque les larmes aux yeux.

— Vous ne me croyez pas ? clamait maintenant Médéric. Vous avez tort. — Je bois. — Allons, Gurneau, allons, emplissez votre verre, voyons. Et à la santé d'Etienne Béjarrie !

Il ne bronchait toujours pas.

— A la santé de ses amours !

— A la santé de tes amours, Etienne, répéta en clignant les yeux, Gurneau.

Il sourit alors. Les verres furent choqués et vidés. Médéric commanda une bouteille « du même », et les remplit.

— Ah ! Ah ! qu'en dites-vous ? C'est irrésistible. — Eh bien, à quand les noces ? Oui, je sais, elle n'est pas libre. Elle le sera, et je bois à sa félicité future ! — A la vôtre à tous deux ! — Cela vaut mieux.

Et, ayant fait claquer sa langue, l'œil ravi en extase, il déclama :

*« Le vin tombe toujours dans ma bouche comme un torrent dans un lac.*

*Mon gosier est pareil au lit d'un fleuve qui coulerait entre deux montagnes, et mon ventre est l'océan où se jette le fleuve.*

*Je bois le vin comme les poissons respirent l'eau : jamais les poissons n'ont trop d'eau, et mon grand esprit n'a jamais trop de vin. »*



Ainsi, ou à peu près, chante le poète de Chine, et, ma foi, je l'en glorifie.

— Comment! Vous glorifiez les Chinois, à présent!

Etienne ne pouvait s'empêcher d'en rire.

— Et tout le mal que vous en disiez, et les maladies que vous leur attribuiez, parce qu'ils boivent du thé?

— Eh, sans doute! Je ne m'en dédis pas. Si plusieurs de leurs poètes ont aimé honorablement le vin, ils ont mêlé à leurs louanges bien des sottises, et ils n'en restent pas moins absurdes. Ils le font tiédir et le servent dans des tasses de porcelaine. C'est idiot! Pour intéressantes que soient les tasses de porcelaine, écoutez ce qu'en dit Ronsard :

Mais contemplons de combien tu surpasses,  
Verre gentil, ces monstrueuses tasses,  
Et fust-ce celle horrible masse d'or  
Que le vieillard Gerynean Nestor  
Boivoit d'un trait, et que nul de la bande  
N'eust sçeu lever, tant sa masse estoit grande.

Ah Ronsard! que ne dit-il encore du verre?  
Oui, Béjarric, oyez ceci :

Toy qui garis la tristesse espineuse,  
Toy de Bacchus et des Graces le soin...  
Toy...

Je ne sais plus. — Ah, si, pourtant :

Toy qui l'amy ne laisses au besoin,  
Toy qui dans l'œil nous fait couler le somme...

Les litanies du verre, quoi !

Toy qui fait naistre à la teste de l'homme  
Un front cornu, toy qui nous changes, toy  
Qui fais au soir d'un crocheteur un roy !

Et notez-le ! Le verre, le cristal mirifique font chanter l'âme du vin. Imaginez-vous cet excellent Meursault que nous tenons devant nous, versé dans des tasses, merveilles de la Chine, fines, translucides, légères, d'une courbe précieuse et de tons délicats. Qu'y apercevrez-vous ? une masse confuse, noirâtre, d'un liquide quelconque, et non cette fluidité d'ambre qui étincelle, ce parfum d'arômes et de rêve qui tressaille, tout parsemé d'étoiles et dont la fleur liquide à travers le prisme héroïque du verre se boit déjà des prunelles avant que nous en enrichissions le frémissant orgueil de notre palais !

Ah ! Ah ! je me ris des mauvais buveurs qui outragent le vin. Ils se vantent d'être impunis, qui sait peut-être ? fêtés ! Le vin se venge, soyez-en sûrs. Il se dépouille et toute la joie de son

bouquet est flétrie lorsqu'on ne prend pas soin de la robe où on tient un instant captive la beauté qui éveille le désir. Ah certes, la plus merveilleuse femme du monde, offerte, nue, tout de suite, assouvira notre passion, mais elle peut passer inaperçue si elle se vêt de haillons fangeux et s'en va, négligée, sale, dépeignée !

Pour goûter le suprême bonheur, couvrons-la d'abord de la magnificence ruisselante des parures ! Alors, la blancheur de sa peau cha-toiera, la forme de ses épaules palpitera plus éclatante, et ses yeux, plus purs que des étoiles, scintilleront. D'une main attentive et qui s'at-tarde, nous la dévêtirons selon de subtiles sciences acquises, nous respirerons l'une après l'autre les promesses voluptueuses de sa cheve-lure, de son visage et de son corps ; c'est à la fin seulement qu'éperdus de convoitises et gri-sés de blandices, nous plongerons tout entiers au fond des flots tumultueux, aux totales déli-ces de l'amour !

— Que de lyrisme, Delaroque ! interrompit Gurneau, nous sentons bien un peu comme vous, mais...

— Bah ! Depuis Rabelais, l'art d'aimer le vin et de boire a été perdu. On se gorge de mixtu-res sans nom. Je hais vos chocolats, vos thés et

cette immondice boueuse, le lait de vache, d'ânesse et de chèvre, ces saletés ont empoisonné le goût public. Si l'on cherchait sincèrement le secret de la tuberculose! — il faut bien que les médecins vivent, que diable! mais je ne serai pas de leurs dupes. — Voilà maintenant que, solennels, au nom de principes dont l'incertitude chancelante est présentée au peuple à la manière de dogmes religieux, d'autant plus profonds et impénétrables qu'ils sont dépourvus de fondement, même divin! ils condamnent, par des affiches officielles, l'emploi de l'alcool! L'alcool — mais à la façon des langues dont parle le vieil Esope, l'alcool est la chose la meilleure et, à la fois, la plus mauvaise qui soit! Qu'il tue les prédestinés, vous en ferez des martyrs. Le monde se partage entre ceux que l'alcool abat et ceux que l'alcool exalte. Si mon voisin meurt d'avoir absorbé un kummel, m'en priverai-je, moi, pris de terreur, alors qu'il m'égaie et me transporte? L'abus de l'alcool n'est même nuisible, croyez-m'en, qu'à ceux qui ne s'en sont pas fait une habitude. — D'ailleurs, j'en prends peu, c'est si inférieur au bon vin! — Je n'en prends que dans les débits hollandais, où on le sert dans des verres appropriés qui affectent des formes de fleurs! — Garçon, avez-vous encore une bouteille de ce

parfait Clos de Bèze ancien dont j'ai goûté autrefois ici ? C'est le plus profond Chambertin que je connaisse.

— Mais, se récria Etienne Béjarric, n'avons-nous point assez bu ?

— Ta, ta, des histoires ! Il n'est bon que de bien boire. Quand vous aurez épousé, votre femme vous gardera. Les femmes même qui prétendent aimer le vin n'y entendent rien. J'en ai vu à qui on eût offert une piquette d'Argenteuil ou de Suresnes (jeune d'ailleurs, ce n'est pas à dédaigner, par un jour chaud, pour se ravigoter un brin) — mais on lui eût offert une piquette de Suresnes pour le plus glorieux Château-Laffitte ou le Moulin-à-Vent le plus onctueux ! Leur éducation est à faire, mon bon Béjarric : vous y emploierez-vous ?

— Dans la mesure de mes moyens, je ne demande pas mieux, mais je crains que cela n'aille pas bien loin, répondit, en souriant, Etienne.

— Et puis, dit à son tour Gurneau, je suppose qu'Etienne adoptera les goûts de sa femme avant de lui inculquer les siens.

— Oh ! quant à cela...

— Et tu auras raison, mon vieux ! Je ne te blâme pas, tu feras bien, si elle te rend heureux, comme je l'espère.

— Sois-en sûr. C'est la femme la plus adorable...

— Toutes les femmes, reprit de sa voix éclatante Médéric, toutes les femmes sont, un jour ou l'autre, pour quelqu'un la plus adorable ! Tenez, je suis sûr, Gurneau, que la vôtre...

— La mienne ! La mienne, elle est charmante, sans doute ! La plus adorable !... Je n'ai jamais dit cela. Je ne m'emballer pas, comme Etienne. Elle m'aime, je l'aime et je m'y tiens.

— Comme vous avez raison ! mais vous êtes déjà un vieux ménage, il est vrai. Vous voilà presque père de famille. Vous n'avez plus la parole. Regardez donc cette fougue de célibataire qui renonce, regardez Béjarric, voilà l'amour, ou je n'y entends plus rien. Dès qu'on a couché avec une femme trente fois de suite, on devient incapable de ce beau sentiment. Il y a encore des boutades, des reprises, des foucades, comme il vous plaira les nommer, mais on ne passe plus toute la soirée avec de vieux amis qui causent et qui boivent, sans dire un mot, sans cesser un instant d'avoir devant les yeux l'image adorée de sa blonde Elizabeth !

— Oh Delaroque ! interrompit Gurneau, vous abusez ; notre ami...

— Non, laisse donc. — C'est vrai, répondit Etienne doucement, je n'ai pas cessé de songer

à elle pendant tout le dîner. Vous me le pardonnerez, mes amis, n'est-ce pas ? Voilà un mois, un mois qu'elle est partie, et je ne sais encore quand elle reviendra.

— Et les noces, interrogea Médéric, y serons-nous bientôt conviés ?

— Ah ! si je pouvais en prévoir la date ! Son divorce n'est pas même acquis. C'est lent, un tribunal ! et je m'impatiente, vrai !

— Mais, dit Gurneau, le Duin ne fait pas d'opposition. Qu'est-ce qui retarde l'affaire ?

— Il ne fait pas d'opposition, mais il menace d'en faire. Il faut ruser sans cesse, revenir sur des points qu'on a crus terminés. Ah ! il s'y entend, en chicane, le monsieur ! — Et lorsque tout sera fini, nous devons attendre encore dix mois pour nous marier !

— Dame ! les règles de la paternité exigent ce délai, formula Delaroque-Froubert.

— Pourquoi ? — Si, durant le temps de la procédure, il y avait eu des rapports entre les époux, elle ne pourrait obtenir le divorce. Donc, s'il lui est accordé, pourquoi ne pourrait-elle se marier aussitôt ?

— Enfant, vous discutez la loi ! Sommes-nous à la Chambre ? Buvez de bon vin, croyez-moi, et non de l'eau sucrée, vous n'êtes pas à la tribune,



— Je me tais donc.

— Et tu fais bien, Etienne, conclut en lui tapant sur l'épaule Jules Gurneau : méprise qui t'excite ou qui te raille. Satisfais-toi en songeant, tout ton saoul, à *Elle* !

— C'est bien ce que je fais.

Il y songeait sans cesse. On aurait dit que l'éloignement de sa bien-aimée l'affolât. Il la savait chez sa vieille mère, retirée avec l'aînée de ses trois sœurs, la seule qui ne se fût pas mariée, dans un quartier écarté de Bourges, loin du monde, loin de toute société. Elle lui écrivait chaque jour, lui racontait ses plus menues actions, la moindre de ses pensées ; elle évoquait déjà les moments de bonheur qu'elle goûterait auprès d'Etienne, dès que la liberté lui serait rendue de disposer d'elle-même à son gré, légalement ; — ce n'était pas suffisant. Il portait un esprit ravagé de doute et d'incertitudes ; toutes ses réflexions se transformaient en de pénibles hypothèses : si elle allait ne plus m'aimer ? si M. Duin allait la reprendre ? si elle allait rencontrer un homme qui me ferait oublier ? si... si... — et il se créait à lui-même une épouvante, un cruel et persistant émoi.

Une angoisse durable au reste l'étreignait

quand il comparait l'aisance élégante dont Elizabeth avait joui jusqu'alors, à la gêne inévitable où elle se trouverait, avec lui.

Déjà la pauvreté lui faisait peur ; ils posséderaient tous deux ensemble de quoi pourvoir à des besoins plus que modestes. Se débattre dans la misère c'est approfondir comme à plaisir des souffrances. Il faudrait guetter la chance, tenter le hasard. Vivre comme Gurneau, se priver du moindre plaisir, n'acheter même une chose utile qu'après en avoir délibéré en soupesant la finance, de gaieté de cœur rechercher de telles tortures, non ! Pour admirables qu'il estimât le gouffre et ceux qui, imperturbables, s'y engloutissent, il ne leur portait pas d'envie, et volontiers s'évaderait. Comment faire ? attendre l'occasion ; peut-être, hélas ! la vie est telle ! le décès de son grand-oncle et de sa grand'tante, leur héritage ! Alors ! Alors ! mais seulement alors, il serait mis à flot ! Seulement, quel tourment, il aimait tant les pauvres vieux, il ne pouvait descendre jusqu'à souhaiter leur mort !

Un dimanche était la veille de la soirée préparée chez les Delaroque-Froubert. A la demande de sa sœur, Etienne se hâta. Dès le matin il fut chez elle. On devait, après le déjeûner, régler les dispositions dernières. Les chœurs répéteraient.

— Ma chère Lucie ! s'exclama-t-il dès son entrée. Que je t'embrasse ! Emile va bien ?

— Il ne rentrera qu'à midi. Tu le verras. Il va très bien.

— Je suis si heureux ! Elizabeth m'a écrit une lettre délicieuse. Veux-tu la voir ?

Il la sortit de son portefeuille, en baisa la signature, et en souriant, se tourna un peu honteux, vers sa sœur. Elle ne la prit pas, il la garda à la main.

— Je suis heureux ! Le divorce sera prononcé dans trois jours ; son avocat l'en prévient ; c'est sûr. Elle rentre à Paris ce jour-là, nous allons nous revoir ! Je ne doute plus de rien !

— J'en suis bien aise, crois-le, Etienne.

Mais le ton de froideur sur lequel elle dit ces mots le stupéfia.

— Quoi ? qu'as-tu ?

— Moi ? Rien. Je suis aise que ce mariage te plaise toujours. Ah ! tu ne pousses pas loin le désir de la fortune, toi ; tu es désintéressé.

— Que veux-tu dire ?

— Mon Dieu ! Rien de plus que ce que je dis. — Aide-moi, veux-tu, à transporter cette jardinière à sa place, dans le salon. — C'est cela, merci. — Les domestiques sont si occupés ; je crains que tout ne soit pas terminé à temps. Enfin ! — Oui, je songe parfois, mon pauvre

frère, à la misère que tu vas connaître. Elle sera effroyable. M<sup>me</sup> Duin — pardonne-moi de l'appeler encore de ce nom odieux — ta fiancée, si tu préfères, ton Elizabeth, ne possède pas un sou vaillant.

— Son mari a dilapidé sa fortune ; il est ruiné, il ne peut rien restituer pour le moment.

— C'est un malhonnête homme, bien sûr ; mais elle s'est montrée trop faible, elle a été coupable. On se défend, on résiste. Et une fois appauvrie, elle n'a pas honte de contracter un second mariage, de plonger dans un avenir d'infortune un jeune homme dont la carrière commence...

— Ne parle pas ainsi d'Elizabeth, je te prie, Lucie. Nous nous aimons. Son caractère est irréprochable ; son âme est loyale, son désintéressement absolu.

— Est-ce de tout cela qu'on se nourrit ? Tu manqueras toujours de sens pratique, je le vois bien. D'abord elle est plus âgée que toi...

— Oh ! j'ai vingt-six ans ; elle vingt-sept.

— A ce qu'elle avoue. Mais tu m'étonnes.

— J'ai vu son acte de naissance.

— Qu'est-ce que cela prouve ? On a l'âge qu'on paraît. Elle porte plus de trente ans.

— Voyons, Lucie, sois bonne sœur. Ne te monte pas contre elle. Je serai si heureux. Fais-

moi plaisir, si mon projet de mariage te déplaît, n'en parlons plus. Mais je n'en démordrai jamais.

— Soit. Il sera fait à ta guise, mais, je tiens à ce que tu le saches d'avance, tu excites ma pitié.

Jamais encore Lucie n'avait étalé contre la pauvre Elizabeth une telle animosité. Etienne était surpris. Il l'eût jugée indifférente à son sort plus qu'une étrangère, et il était ému de la preuve d'affection, sans doute dévoyée mais sincère, dont sa colère témoignait. Il la secourut de son mieux dans les divers rangements qu'elle entreprit. Il suggérait telle innovation, tel amendement. On essayait. Parfois on revenait à la disposition première. L'heure passait. Delaroque-Froubert entra.

— Comment, déjà ? s'écria Lucie.

— Mais, chère amie, il est midi vingt.

— Je n'aurais pas cru.

— Mettons-nous à table. Je meurs de faim.

Etienne est là ?

Le jeune homme, qui s'était un instant éloigné, lui serra la main cordialement, les yeux pleins de joie toujours et de félicité.

— Nous n'attendons plus personne, n'est-ce pas ? demanda encore Delaroque-Froubert.

— Personne. Miss Deborah m'avait donné

l'espoir..., mais elle serait venue avant onze heures et demie.

— A table donc. A table.

Les serviettes à peine déployées et la première bouchée avalée, Delaroque-Froubert s'écria :

— Voilà une charmante personne, cette petite anglaise ! Si je possédais un frère avouable, je tâcherais de la lui faire épouser. Elle est jolie comme un démon, et plus gentille qu'un archange.

— Ah oui, voilà la vraie jeune fille, douce, spirituelle, aimable...

— Moi, si je n'étais marié, c'est la femme que je rêverais. Mais vous la connaissez, qu'en pensez-vous, Etienne ?

— Tout ce que vous en dites ne me semble pas exagéré. Elle est exquise.

— Oui, et, avec cela, reprit Lucie, elle est très riche. Elle n'a plus de parents. Elle n'a qu'un frère qui vient d'être nommé attaché à l'ambassade anglaise de Paris. Elle m'en a fait le plus grand éloge. Je ne le connais pas ; elle me le présentera demain soir.

— De jeunes Anglais bien élevés, opina Delaroque-Froubert, que peut-on rêver de mieux ? Leur tenue est correcte, ni trop empressée, ni, comme trop souvent chez nous, fantaisiste. Leur

tact est incomparable, leur discrétion parfaite, et leur conversation courtoise et simple. Ils tiennent en tout la note juste. C'est la crème de l'humanité policée.

— Et les jeunes Anglaises ! surenchérit Lucie. En plus du charme très délicat, très frais, de leur claire beauté, comme elles savent se tenir décemment, parler avec douceur, marquer de modestie leurs plus légers propos, et pourtant elles cultivent les arts d'agrément, elles ont reçu l'éducation la plus accomplie.

— Ah miss Déborah est une vraie perle !

— Tu sais, Etienne, elle m'a confessé que tu lui plaisais beaucoup...

— Ah ! s'étonna le jeune homme.

— Oui, et si ton cœur n'avait pas été occupé !... Est-ce assez malheureux ? C'eût été pour nous la plus grande fête !... Tu n'ignores pas qu'elle est à la tête de domaines considérables, dans le comté de Durham. Elle dirige tout elle-même, ses intendants lui rendent des comptes exacts. Ses revenus montent, m'a-t-elle prouvé un jour tout en riant, à plus de dix mille livres sterling...

— Deux cent cinquante mille francs ! traduisit Delaroque-Froubert, non sans emphase.

— Oui. Plus de dix mille livres sterling assurées chaque année, et qui ne sont grevées d'aucune charge. Et son frère en a autant.



Malgré lui Etienne se sentit attentif. Ah ! s'il tenait d'une pareille somme la vingtième partie seulement pour rendre Elizabeth satisfaite et pour vivre tous deux bien apaisés !

— Ce n'est qu'en Angleterre — ou en Amérique — recommença le beau-frère, qu'on rencontre de ces fortunes là bien assises. C'est une chance inespérée qu'un Français en profite. Moi, à votre place, Etienne, j'en rêverais !

— Elle te trouve tout à fait aimable, miss Deborah, ajouta Lucie. Si tu te décidais... Mais non, tu en es à l'âge où on fait des sottises. Pourvu que tu n'aies pas, un jour, à t'en repentir. Car enfin, en plus de sa fortune, rien ne lui manque. Je ne connais pas de jeune fille plus parfaite !...

On passait dans le salon. Des ouvriers déplaçaient les meubles ; Lucie s'agitait, allait et venait, lançait des ordres à voix haute. Son mari s'occupait à la seconder. Etienne, rêveur, restait accoudé au bord d'une fenêtre ouverte.

Un vent aigu pénétrait. Les arbres dépouillés se roidissaient dans l'enfilade des avenues et se renfrognaien aux souffles de l'hiver. Le sol durci sonnait sous les pas des passants hâtifs. Les voitures roulaient, des tramways filaient en rampant avec un bruit sourd. Etienne longuement rêvassait, serré aux tempes par le froid.

Il se disait que si la vie l'eût permis et si les instincts l'avaient emporté sur les convenances établies, il se fût endormi sans remords d'être indécis, contre le sein réchauffant de celle dont il aimait tant la maturité blonde, un peu grasse, mais, durant son sommeil, une fée d'or, aux cheveux bruns et aux yeux bleus, plus fine et plus légère, du Nord, impérieuse, serait apparue et l'aurait soustrait à son insu aux caresses de la femme, pour l'emporter soudain où il eût goûté avec elle les plus hautes voluptés, parmi les enchantements d'un céleste Eldorado !

Un bruissement le tira de sa rêverie. Dans la pièce où il était resté seul, miss Deborah Eggerton était entrée. Elle vint à lui simplement, et, à son ordinaire, offrit une main longue et tendre à la pression de sa main. Elle lui apparut transformée, grandie. Il découvrit à ses yeux de saphir vibrants et profonds une signification qu'il avait ignorée ; il s'étonna de l'effet qu'ils produisaient à étinceler, un peu voilés d'eau, sous la palpitation des mèches brunes, qui se recourbaient, gracieuses, au bord d'un front laiteux. Son nez, mince, s'arrêtait court, s'ouvrait frémissant aux haleines heureuses ; ses lèvres assez grasses, sensibles, découvraient des dents superbes ; le dessin de

son menton s'incurvait, moelleux et fin ; sa taille élancée n'était point trop haute ; et ses pieds fins, vivaces s'agitaient.

Il balbutia de confuses paroles. Elle le regarda, très surprise et rougissant un peu.

Lucie revint, poussa un cri de satisfaction, baisa sur le front la jeune fille vers elle inclinée. Elle la prit à l'écart, causa avec elle à voix basse. Etienne, immobile, ne les quittait pas des yeux, mais il ne voyait rien que l'incertain de son rêve.

Soudain, il se rappela un regard de M<sup>me</sup> Duin. Tout le souvenir béni illumina la ténèbre de ses paupières closes. Il la revit avec ses mouvements de grâce ; elle souriait, et sa voix douce, un peu lente, lui parlait ; elle était gaie et se promettait un avenir heureux. Lui se sentit confus. Il s'écouta prononcer des serments tendres auxquels elle répondait d'un geste ou d'un mot. Il sentit sur sa bouche la pression de son baiser, il la vit défaillir de plaisir entre ses bras, et elle murmurait en se pâmant : « Etienne ! ah ! Etienne ! » — Il ne vit alors, pendant un temps prolongé, plus rien. Il savourait le délice.

Il en fut tiré par le chant de miss Deborah.

Assise, les doigts posés aux cordes de la harpe, elle pleurait tour à tour l'infortune d'Erin, ou en exaltait l'antique gloire. Des sons d'argent liquide tintaient, prolongeant les cadences. La voix jeune, bien posée, mûre, s'emplissait de fureurs harmonieuses ou de tendresses câlines. La jeune fille, ainsi occupée, était ravissante. Elle tournait le dos à Etienne; ses coudes s'abaissaient ou montaient suivant le caprice musical; on distinguait le jeu souple de ses doigts écartés. Des boucles échappées remuaient à chacun de ses mouvements sur sa nuque découverte; des frissons la parcouraient de la croupe jusqu'à la tête, la redressaient ou la ployaient; elle était l'âme fière des mélodies qu'elle chantait!

Et Etienne Béjarric l'admirait. Et il se dit que bienheureux celui à qui un tel trésor humain serait livré un jour! Quelle femme adorable, et quelle vie de joie mener à deux, avec sa richesse, sa beauté et tout l'amour que sa beauté promet! Pas un instant de tristesse ne serait possible auprès d'elle, pas d'ennui, de lassitude, de misère. Quelle vie, en vérité! Celui qui pourrait tenir en sa main le double triomphe, être aimé, être riche, ne craindrait jamais l'haleine des assauts funestes: ah! qu'il

pourrait se rire de ce qui bien vite aux autres se change en malédictions ; qu'importent les déboires, ils ne peuvent effleurer le sommet où il se tient. Nul vent néfaste ne l'y atteint. Ah ! qu'il y eût été transporté durant ses années d'épreuves, et quel mal lui auraient pu causer l'égoïsme de son père, de Lucie, l'indifférence, le mépris des autres ? Il se serait écarté d'eux, avec orgueil, aurait foulé aux pieds les efforts de leurs dédains lâches et faciles !

Miss Deborah Eggerton s'était tue. Il se précipita vers elle, loua, d'une étrange ardeur, en mots qui se pressaient, chargés d'émotion et de tendresse, son talent net et puissant. Il s'ehardit à vanter le charme de sa personne, la grâce de ses attitudes, le plaisir qu'il éprouvait à la voir, à l'entendre, et ses paroles venaient, si sincères, si pures, pénétrer les plus secrètes pensées de la jeune fille que longtemps elle demeura la tête doucement baissée, oppressée et savourant son bonheur, jusqu'à ce que, d'un trait, l'œil radieux tout à coup ouvert sous les cils bien droits, toute rouge, et d'une voix ferme :

— Votre sœur vous a parlé ? demanda-t-elle au jeune homme.

Leurs regards se rencontrèrent. Leurs mains s'étreignirent.

— Oui, Deborah ! murmura Etienne. Je vous aime.

Et alors, soudain, pâissant, il comprit que sa destinée s'accomplissait.

FIN.





*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

Le six septembre mil neuf cent trois

PAR

L'IMPRIMERIE GARNIER

A CHARTRES

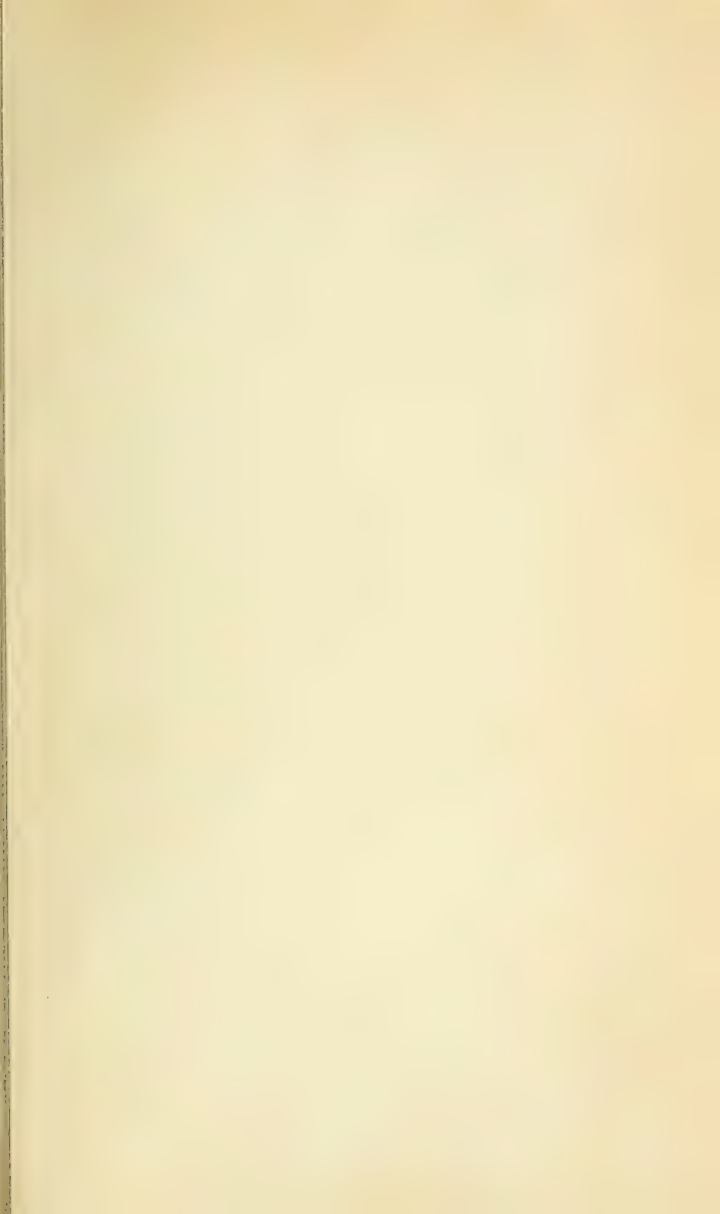
pour le

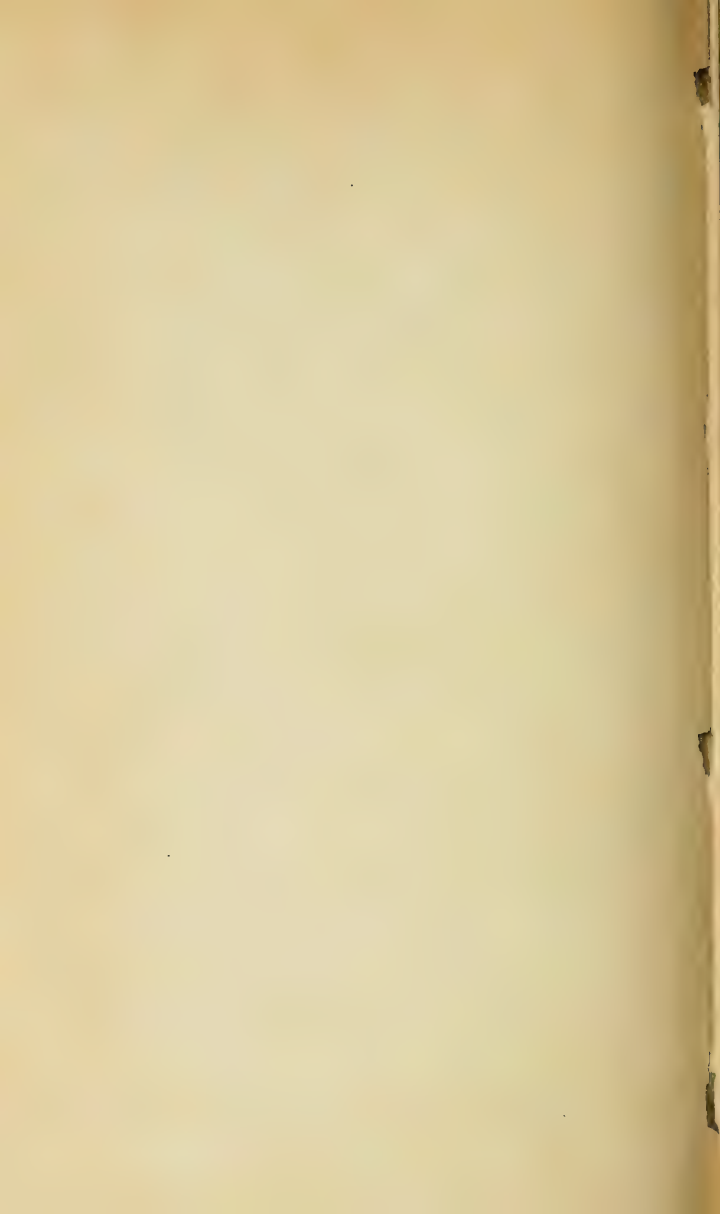
MERCURE

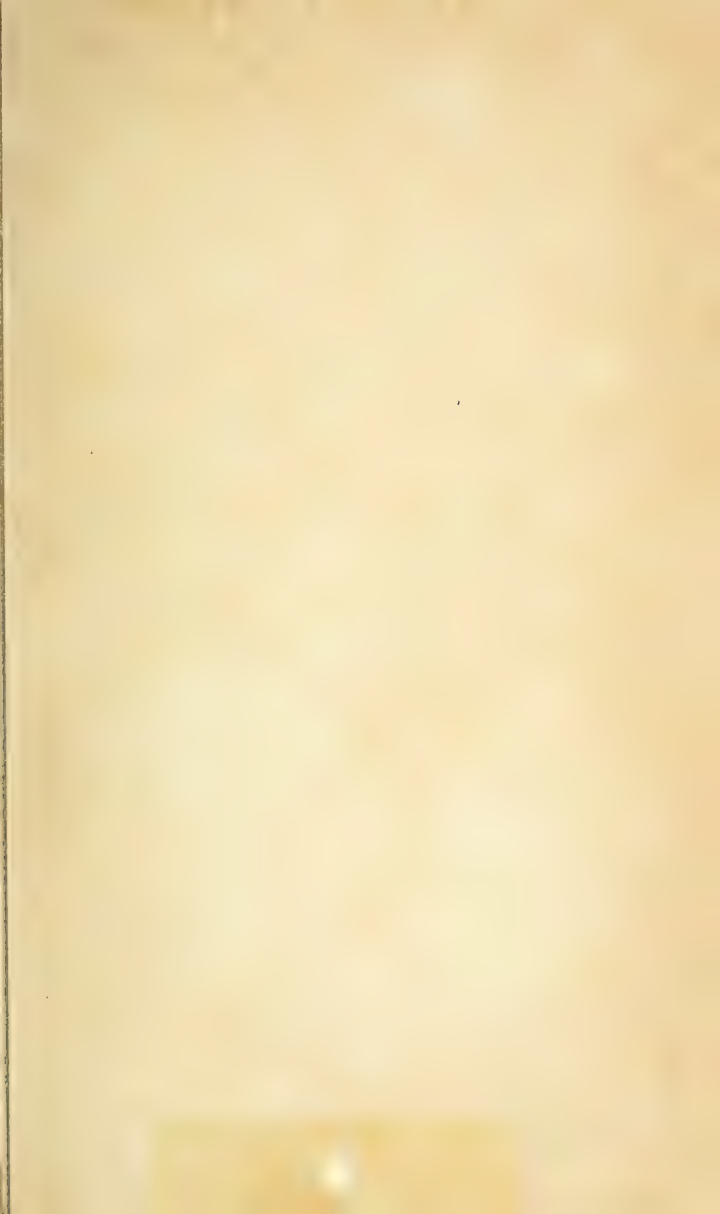
DE

FRANCE









# MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS  
paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans  
l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture  
Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences  
Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes  
Critique, Littératures étrangères

## REVUE DU MOIS

*Épilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.  
*Les Poèmes* : Pierre Quillard.  
*Les Romans* : Rachilde.  
*Littérature* : Jean de Gourmont.  
*Littérature dramatique* : G. Polti.  
*Histoire* : Marcel Collière, Edmond Barthélemy.  
*Philosophie* : Louis Weber.  
*Psychologie* : Gaston Danville.  
*Science sociale* : Henri Mazel.  
*Sciences* : Albert Prieur.  
*Archéologie, Voyages* : Charles Merki.  
*Questions coloniales* : Carl Siger.  
*Romania, Folklore* : J. Drexelius.  
*Bibliophilie, Histoire de l'Art* : Pierre Dauze.  
*Esotérisme et Spiritisme* : Jacques Brieu.  
*Chronique universitaire* : L. Bélugou.  
*Les Revues* : Charles-Henry Hirsch.  
*Les Journaux* : R. de Bury.  
*Les Théâtres* : A.-Ferdinand Herold.  
*Musique* : Jean Marnold.  
*Art moderne* : Charles Morice.  
*Art ancien* : Virgile Josz.  
*Publications d'art* : Y Rambosson.

*Le Meuble et la Maison* : Les XIII  
*Chronique de Bruxelles* : Georges Eekhoud.  
*Lettres allemandes* : Henri Albert.  
*Lettres anglaises* : Henry-D. Davray  
*Lettres italiennes* : Luciano Zuccoli.  
*Lettres espagnoles* : Ephrem Vincent.  
*Lettres portugaises* : Philéas Lebesgue  
*Lettres hispano-américaines* : Eugenio Diaz Romero.  
*Lettres brésiliennes* : Figueiredo Pimentel.  
*Lettres néo-grecques* : Giorgios Lambelitis.  
*Lettres russes* : E. Séménoff.  
*Lettres polonaises* : Jan Lorentowicz  
*Lettres néerlandaises* : A. Cohen.  
*Lettres scandinaves* : Peer Eketræ.  
*Lettres hongroises* : Zrinyi János.  
*Lettres tchèques* : Jean Otokar.  
*Lettres turques* : Dihcer Bey.  
*La France jugée à l'Étranger* : Lucile Dubois.  
*Variétés* : X.  
*Publications récentes* : Mercure.  
*Echos* : Mercure.

## ABONNEMENT

### FRANCE

Un an . . . . . 20 fr.  
Six mois . . . . . 11 »  
Trois mois . . . . . 6 »

### ÉTRANGER

Un an . . . . . 24 fr.  
Six mois . . . . . 13 »  
Trois mois . . . . . 7 »

**ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'Abonnement**

FRANCE : 50 fr.

ÉTRANGER : 60 fr.

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3 fr. 50, parus ou à paraître, aux prix absolument nets suivants (emballage et port à notre charge) :

FRANCE : 2 fr. 25

ÉTRANGER : 2 fr. 50







PQ  
2611  
072I5

Fontainas, André  
L'indécis

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 16 08 04 006 5